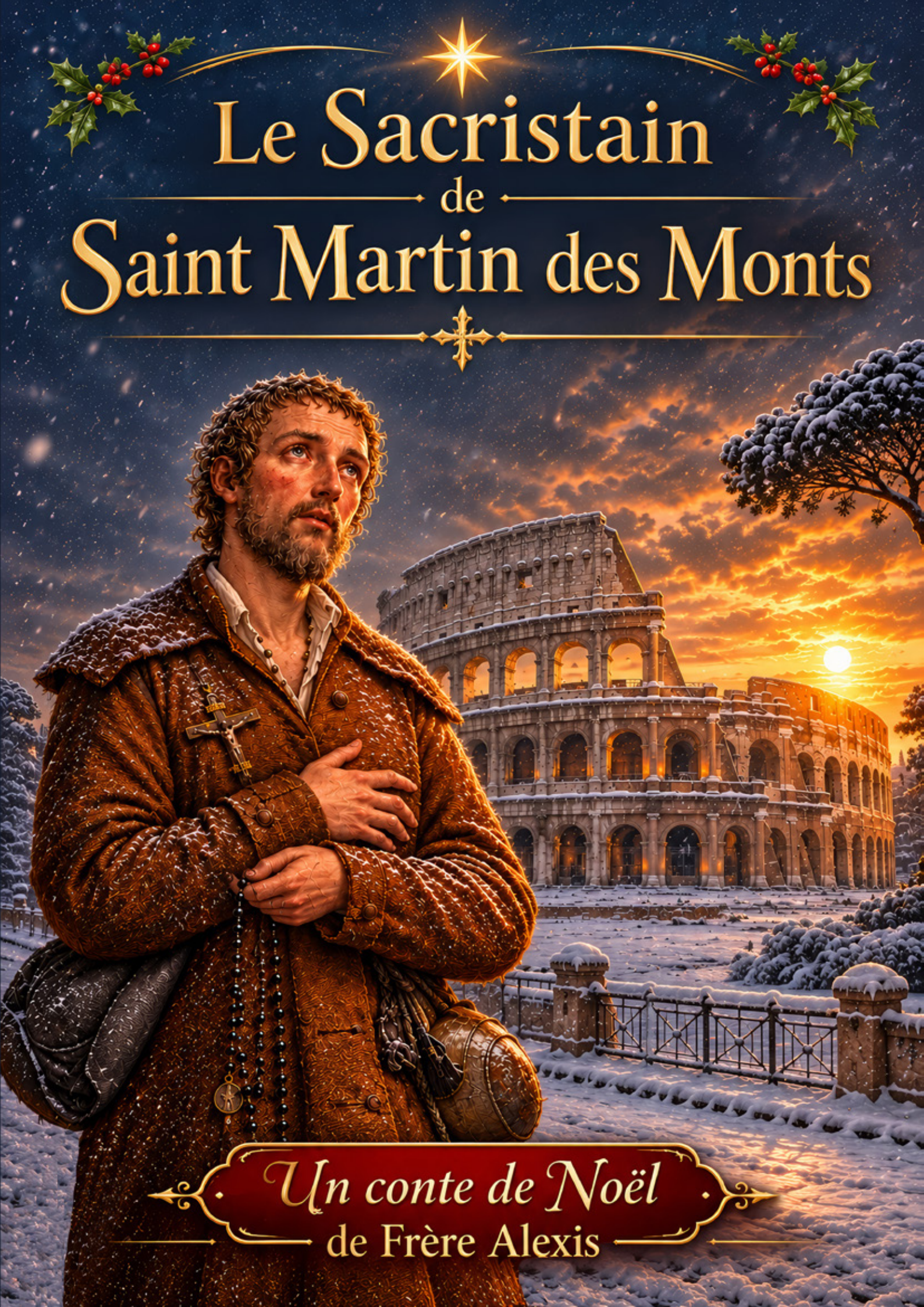
Le Sacristain de Saint Martin des Monts



Un conte de Noël

de Frère Alexis

Chers amis,

Avant de prendre quelques semaines de repos, je tenais à vous adresser mes pensées les plus chaleureuses et à vous souhaiter, dès à présent, un très joyeux Noël 2026.

Une année s'achève, avec son lot de difficultés, de préoccupations, mais aussi de joies, de rencontres et de beaux moments partagés. Pour certains, cette année aura été heureuse ; pour d'autres, elle aura peut-être été plus éprouvante. Je pense tout particulièrement à ceux qui traversent une période de solitude, de maladie ou d'inquiétude, à ceux qui ont perdu un être cher et à ceux pour qui les fêtes de Noël ne sont pas toujours faciles à vivre.

À chacun de vous, je souhaite de trouver, au cœur de cette fête, un peu de paix, de douceur et de réconfort. Que ces journées soient l'occasion de retrouver ceux que vous aimez, de partager de simples instants de bonheur et de faire vivre cette fraternité qui donne tant de sens à nos existences. Et si certains d'entre vous doivent passer Noël dans la solitude, qu'ils puissent au moins ressentir, à travers une pensée, une parole ou un geste d'amitié, qu'ils ne sont pas oubliés.

Noël nous rappelle que Dieu n'a pas choisi la grandeur ni la puissance pour venir à la rencontre des hommes. Il a choisi la fragilité d'un enfant, la simplicité d'une étable et la pauvreté d'une famille. Cette lumière, humble et discrète, continue de nous rejoindre aujourd'hui. Puisse-t-elle éclairer vos maisons, vos familles et vos cœurs.

Comme chaque année, j'ai souhaité vous offrir un conte de Noël. Certains d'entre vous me l'avaient d'ailleurs demandé depuis le mois d'octobre. J'ai donc le plaisir de vous présenter cette nouvelle histoire, intitulée ***« Le Sacristain de Saint Martin des Monts ».***

Ce conte, bien qu'il soit romancé, s'appuie sur une trame historique que j'ai longuement étudiée. Mes recherches sur les conditions de vie à Mola di Bari, à Bari et à Rome, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, m'ont permis de faire revivre une époque, ses difficultés, ses institutions et quelques-unes de ses figures marquantes. J'y évoque notamment l'abbé Mancini, saint Benoît-Joseph Labre, ainsi que les carmes de la Basilique des Santi Silvestro e Martino ai Monti. J'ai également souhaité faire découvrir certains aspects de la vie sociale et religieuse de l'Italie de cette période.

Le personnage principal, Roberto Sanguedolce, est, quant à lui, une création romanesque. À travers son existence, j'ai voulu donner un visage et une voix à ces hommes et à ces femmes dont les vies, souvent modestes et douloureuses, ont laissé peu de traces dans les biographies du saint Pèlerin de Dieu.

Le Sacristain de Saint Martin des Monts est un conte différent de ceux que je vous ai proposés les années précédentes. Cette fois, je vous invite à un long voyage, de 1771 à 1850, en compagnie de Roberto et de saint Benoît-Joseph Labre, le Pèlerin de Dieu. Vous découvrirez une histoire faite de rencontres, d'épreuves, de séparations et de rebondissements, mais aussi de fidélité, de bonté et d'espérance. C'est une aventure humaine au cours de laquelle deux destins se croisent et où une amitié, née dans des circonstances inattendues, va profondément marquer une existence.

Mais derrière cette histoire romancée se trouve une question qui m'a longtemps accompagné au cours de mes recherches : quelle était donc la réalité de la vie des plus pauvres à cette époque ? Et pourquoi certains prisonniers de Bari imploraient-ils ainsi la charité des passants à travers les barreaux de leurs cellules ? Étaient-ils tous de mauvais sujets, comme on aurait pu le croire, ou certains d'entre eux n'étaient-ils pas simplement les victimes d'une pauvreté qui les avait conduits jusqu'à la prison ?

C'est en poursuivant mes lectures du dossier de béatification et de canonisation de saint Benoît-Joseph Labre, ainsi que des premières biographies du XVIIIe siècle, que j'ai découvert un épisode particulièrement émouvant de sa vie.

En 1771, Benoît-Joseph Labre n'a que vingt-trois ans. Il vient de découvrir sa vocation de pèlerin et traverse les villes le long de la mer adriatique. Lors de son passage à Bari, il est profondément touché par la détresse des prisonniers qui, depuis leurs cellules, crient leur faim à travers les barreaux.
Le jeune pèlerin ne détourne pas le regard. Il s'installe sous les fenêtres des geôles et se met à chanter, d'une voix vibrante, les Litanies de Lorette. Son chant attire les passants, intrigués par cet homme pauvre et singulier. Une quête s'organise pour les captifs. Les pièces de monnaie sont recueillies les unes après les autres. Mais Benoît-Joseph ne garde rien pour lui : il remet aux prisonniers tout l'argent récolté, au lieu de s'en servir pour acheter de quoi manger. Les jours suivants, il renouvelle ce geste de charité.

Ce qui me touche particulièrement dans cet épisode, c'est la simplicité de son geste. Benoît-Joseph ne cherche pas à expliquer la misère, ni à juger ceux qui sont enfermés. Il s'arrête, il écoute leur détresse et il agit. Par son chant et sa quête, il leur apporte bien davantage que quelques pièces de monnaie : il leur témoigne qu'ils ne sont pas oubliés. Il leur rend, pour un instant, cette dignité que leur condition semblait leur avoir retirée.

Je me suis alors interrogé sur le sort de ces prisonniers. Qui étaient-ils ? Quelles circonstances les avaient conduits derrière ces barreaux ? En poursuivant mes recherches, j'ai découvert un contexte social et économique particulièrement difficile.

En 1771, les Pouilles font partie du royaume de Naples, qui couvre alors la partie continentale du sud de l'Italie et dont la capitale est Naples. Le royaume est gouverné par Ferdinand IV de Bourbon, issu de la dynastie des Bourbons d'Espagne, qui règne sur le sud de l'Italie depuis 1734. Sur le plan administratif, le territoire des Pouilles est réparti entre trois provinces historiques : la Capitanate, la Terre de Bari et la Terre d'Otrante.

Dans ce royaume, les populations rurales et les familles les plus modestes vivent sous le poids de nombreuses charges et redevances. Les taxes sur les produits indispensables à la vie quotidienne, comme le sel, la farine ou l'huile, ainsi que les sommes dues aux propriétaires et aux seigneurs locaux, peuvent rapidement devenir insurmontables.

Un paysan qui ne parvient plus à acquitter certaines taxes ou un pêcheur incapable de régler la location de sa barque peut se retrouver dans une situation dramatique. La pauvreté, l'endettement et les difficultés à nourrir sa famille peuvent conduire certains hommes devant la justice et jusqu'en prison.

Il ne s'agit donc pas de brigands ou de criminels au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Derrière les prisonniers de Bari se cachent des histoires de misère, de dettes et de survie. La faim pousse parfois les plus pauvres à commettre de petits larcins : voler un morceau de pain, quelques olives dans un verger appartenant à un noble ou pêcher dans des eaux réservées aux propriétaires locaux.

Ces hommes sont souvent des paysans, des pêcheurs, des travailleurs pauvres, parfois des pères de famille qui n'ont plus les moyens de subvenir aux besoins de leurs familles à cause d'une fiscalité étouffante. Leurs actes peuvent être répréhensibles, mais leur situation nous invite à regarder au-delà de la faute et à nous interroger sur les conditions qui les ont conduits à cette extrémité.
Les conditions de détention sont, elles aussi, particulièrement pénibles. Les prisons du royaume de Naples sont souvent sombres, insalubres et exposées aux maladies. Les détenus vivent dans une grande précarité. Plus encore, l'État ne nourrissait pas les prisonniers. Pour survivre, ils dépendent de la charité publique, des confréries religieuses ou de la générosité des passants qui leur font parvenir un peu de pain ou quelques pièces à travers les barreaux.

Face à cette détresse, des confréries laïques et religieuses organisent des œuvres de charité. À Bari, elles ont notamment pour mission de visiter les prisonniers, selon cette tradition chrétienne que l'on désigne par ces mots : visitare i carcerati, visiter les captifs. L'une d'elle L'Arciconfraternita dei Bianchi (la Confrérie des Blancs) joua un rôle de secours en rachetant régulièrement la liberté des prisonniers mineurs ou endettés.

Leur aide est très concrète. Elles recueillent des dons dans la ville afin d'acheter du pain, de la soupe et de l'eau, qu'elles distribuent aux détenus. Elles peuvent également intervenir pour régler certaines petites dettes et tenter d'obtenir leur libération.
C'est dans ce monde de pauvreté et de souffrance que prend tout son sens le geste de Benoît-Joseph Labre. Il ne se contente pas de passer devant les prisons de Bari : il s'arrête auprès de ceux que la société a enfermés et semble avoir oubliés. Il leur offre les dons qu'il va recevoir, mais surtout il leur donne une présence fraternelle.

Cette découverte a profondément nourri mon écriture. Elle m'a rappelé que derrière les événements historiques se trouvent toujours des vies humaines, des visages, des familles et des souffrances que les archives ne racontent pas toujours. Et c'est précisément là que la fiction peut prendre le relais de l'histoire : elle ne prétend pas remplacer les faits, mais elle permet de leur donner une voix, une sensibilité et une profondeur humaine. C'est aussi une part de ma propre histoire…

C'est ainsi qu'est né Roberto Sanguedolce, le sacristain de mon conte. À travers son parcours, j'ai voulu raconter ce que peut produire une rencontre lorsque celle-ci est vécue dans la simplicité, sans jugement et sans volonté de prendre possession de la vie de l'autre. La présence du Pèlerin de Dieu va peu à peu éclairer son chemin. Non pas en lui imposant une voie, mais en lui faisant découvrir qu'il est encore possible d'espérer, de pardonner et de retrouver une liberté intérieure.

Au fond, c'est peut-être là le message que j'ai souhaité vous transmettre cette année : nous ne savons jamais jusqu'où peut aller un geste de bonté. Une parole, une main tendue, un peu de pain partagé ou simplement une présence peuvent parfois changer le cours d'une existence.

À travers ce conte, j'aimerais vous inviter à prendre le temps de découvrir ces personnages, de cheminer avec eux et de vous laisser toucher par leurs rencontres. Peut-être y retrouverez-vous quelques-unes de ces petites lumières qui, au fil de nos vies, nous aident à poursuivre notre route.

Je vous souhaite à tous une très belle et joyeuse fête de la Nativité.
Que l'Enfant Roi, venu au monde dans l'humble étable de Bethléem en Judée, vous bénisse et vous accompagne. Qu'il veille sur vos familles, sur ceux que vous aimez et sur ceux qui vous sont chers. Qu'il apporte la paix à ceux qui vivent dans l'inquiétude, la consolation à ceux qui souffrent, la force à ceux qui traversent l'épreuve et l'espérance à ceux qui ont parfois le sentiment de ne plus en avoir.

Que cette fête nous apprenne aussi à regarder autour de nous avec un cœur plus attentif. N'oublions pas ceux qui sont seuls, ceux qui ont faim, ceux qui attendent une visite ou simplement une parole bienveillante. La lumière de Noël ne demande pas de grands discours : elle commence souvent par un geste tout simple, offert avec amour.

Je vous souhaite de vivre cette Nativité dans la paix, la joie et la confiance. Et puisse cette lumière, reçue dans la nuit de Noël, continuer à nous accompagner bien au-delà des fêtes.

Dieu vient à la rencontre des hommes, et aucune nuit n'est trop profonde pour que l'espérance y fasse naître sa lumière.
Avec toute mon affection et ma fidèle amitié, en compagnie de saint Benoît-Joseph Labre, le Pèlerin de Dieu.

De Boulogne-sur-Mer,

le 17 novembre 2026

Votre petit frère Alexis, fl.

« J'adresse mes remerciements les plus chaleureux à mon amie Solange B., dont le talent d'illustratrice et l'œil attentif à la correction ont donné vie à ce conte. »



LE SACRISTAIN
DE SAINT MARTIN DES MONTS

La pluie tombait depuis les premières heures du jour, sans jamais faiblir. Elle semblait vouloir laver les vieilles pierres de Rome de la noirceur des siècles. Un vent froid descendait des hauteurs de l'Esquilin, s'engouffrait dans les ruelles étroites du quartier des Monts et faisait vaciller la flamme des rares lanternes à huile suspendues au-dessus des portes.

Nous étions le 24 décembre 1850.

La nuit était tombée de bonne heure, enveloppant la Ville éternelle d'un voile humide et silencieux. De temps à autre, une porte claquait, des pas pressés résonnaient sous une arcade, puis tout retombait dans le calme. Les dernières clameurs de la rue s'éloignaient peu à peu. Derrière les fenêtres closes, les familles romaines se préparaient à célébrer la naissance de l'Enfant-Roi. Dans quelques heures, les cloches appelleraient les fidèles à la messe de minuit, et les ruelles s'animeraient de nouveau sous les pas de ceux qui monteraient vers les églises.
Dans la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts, la vie suivait encore le rythme paisible des préparatifs et des dernières vérifications qui précédaient la célébration de la Nativité.

À l'écart du tumulte de la ville, dans la pénombre de la sacristie, le Révérend Père Giovanni della Pietra, supérieur conventuel des Carmes, achevait de vérifier les lampes qui brûlaient devant le maître-autel. Revêtu de la bure brune de son ordre, sur laquelle reposait le manteau blanc traditionnel des religieux carmes, il veillait à ce que rien ne manquât pour la messe de minuit. De ses doigts soigneux, il redressa une mèche, examina le niveau de l'huile, puis demeura un instant immobile, le regard tourné vers le tabernacle.

Ses gestes avaient une gravité tranquille. Son autorité ne venait ni de la dureté ni de la force, mais de sa fidélité au devoir et de l'attention qu'il portait aux autres. Comme supérieur conventuel, le Père Giovanni avait la responsabilité de la communauté carmélitaine et veillait, avec ses frères, à la vie religieuse du couvent comme au service liturgique de la basilique.
Depuis des siècles, les Carmes veillaient sur ce sanctuaire romain. La basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts leur avait été confiée en 1299, et les générations de religieux s'étaient transmis, de frère en frère, le soin de la prière, de la liturgie et de l'accueil des fidèles. Le Père Giovanni se savait l'héritier de cette tradition. Chaque veille de Noël, il retrouvait les mêmes gestes simples : préparer l'autel, disposer les ornements, entretenir les lumières et rendre la maison de Dieu digne d'accueillir la naissance du Sauveur.

Derrière lui, le vieux sacristain rangeait les derniers objets liturgiques. Ses gestes, autrefois vifs et précis, s'étaient ralentis avec les années. Il lui arrivait de prendre appui sur le bord d'une table pour reprendre son souffle. Malgré le tremblement de ses mains, il accomplissait chaque tâche avec le même soin. Rien n'était fait à la hâte : chaque objet remis à sa place participait encore au service de la maison de Dieu.

Le Père Giovanni l'observa quelques instants sans rien dire. Il connaissait son ancienneté, sa discrétion et cette fidélité qui l'avait conduit, pendant près de sept décennies, à veiller sur les offices. Mais, ce soir-là, il remarquait aussi la fatigue que le vieil homme s'efforçait de dissimuler et une inquiétude inhabituelle dans ses gestes.

Lorsqu'il eut terminé, le sacristain s'approcha du prieur.

Mon Père, le sanctuaire est prêt. Les cierges ont été taillés, l'encens est préparé dans la navette, les ornements sont en place. Quant à la crèche, elle attend désormais son Enfant-Roi.

Le Père Giovanni se retourna et lui adressa un large sourire.

Fort bien, Roberto. Avec vous, je n'ai jamais eu à craindre que le Seigneur trouvât sa maison mal préparée.

Le vieillard baissa les yeux. Un sourire passa sur ses lèvres, mais il s'effaça presque aussitôt.

Il faut pourtant que toute chose ait une fin, mon Père.

Le prieur entendit dans sa voix autre chose que la lassitude ordinaire. Une décision douloureuse semblait avoir mûri en lui depuis longtemps.

Que voulez-vous dire, mon bon Roberto ? Le sacristain regarda longuement l'église, dont il apercevait l'autel à travers la porte entrouverte.

Ce soir, mon Père, cela fait plus de soixante-huit ans que je veille sur cette maison de Dieu. J'en ouvre les portes, j'en prépare les autels et je m'efforce, jusque dans les plus petites choses, de servir dignement le culte et de rester fidèle à la mission qui m'a été confiée.
Mes jambes ne me portent presque plus. Il m'arrive de ne plus sentir mes doigts lorsque je verse le vin dans les burettes. Parfois, je dois m'arrêter au milieu d'un geste que j'ai pourtant accompli des milliers de fois. Je crains qu'un jour mes forces ne me trahissent au moment même où je devrais servir le Seigneur.

Allons, Roberto…

J'ai 91 ans, mon Père.

Le Père Giovanni garda le silence. Il avait peine à imaginer que cet homme désormais si fragile eût traversé tant de décennies au service du même sanctuaire. Roberto avait connu des papes, des guerres, des bouleversements et des armées étrangères. Des générations s'étaient succédé devant l'autel, tandis qu'il poursuivait humblement sa tâche, presque invisible aux yeux des fidèles.

Vous ne pouvez pas me demander de vous laisser partir ainsi, répondit-il enfin. Pas ce soir, à quelques heures de la Nativité. Les fidèles vont bientôt gravir les rues de l'Esquilin pour venir célébrer la naissance du Seigneur. Et vous voudriez que je laisse notre sanctuaire sans son gardien le plus ancien ?

Roberto eut un léger sourire.

Le sanctuaire appartient au Seigneur, mon Père. Il n'a jamais appartenu à Roberto Sanguedolce.

Puis, lentement, il détacha les clés de sa ceinture et les déposa dans la paume du prieur.

Père Giovanni, je viens déposer cette charge. J'ai accompli la mission qui m'a été confiée ; il est maintenant temps de me préparer à paraître devant le Seigneur.

Le Père Giovanni referma les doigts sur le trousseau, mais son regard demeura fixé sur le vieux sacristain.

Roberto, vous ne pouvez pas me demander de vous laisser partir ainsi, du moins pas ce soir. Vous êtes épuisé. Vous allez rentrer vous reposer, et demain, lorsque vous aurez retrouvé quelques forces, nous reprendrons cette conversation.

Je vous remercie de votre bonté, mon Père. Mais il est des décisions que l'on ne remet plus au lendemain lorsqu'on sent que le soir de sa vie approche.

Le vieil homme reprit doucement les clés que le prieur venait de lui rendre et les posa sur la table.

Maintenant, si vous le voulez bien, Père Giovanni, j'aimerais m'entretenir en privé avec vous. Il est des choses que je porte en moi depuis si longtemps qu'il me faut les confier avant qu'il ne soit trop tard.

Le prieur voulut protester, puis se ravisa. Il connaissait assez Roberto pour savoir que, derrière son humilité coutumière, se cachait une volonté paisible, mais ferme.

Allons, venez, dit-il enfin. Nous allons nous asseoir dans mon bureau. Vous me raconterez ce qui pèse sur votre cœur. Cette nuit est aussi faite pour écouter ceux qui ont besoin de se confier.

Roberto inclina la tête et les deux hommes quittèrent la sacristie.

Le bureau du Père Giovanni se trouvait à quelques pas de là, dans une pièce modeste dont les murs disparaissaient presque sous les rayonnages chargés de livres, de registres paroissiaux et de vieux documents. Une grande table de bois sombre occupait le centre de la pièce. Sur un meuble, près de la fenêtre, une petite image de la Vierge Marie veillait au milieu de quelques papiers soigneusement empilés.

Le prieur raviva les braises du brasero. Une lueur rouge se ranima sous la cendre et se répandit dans la pièce. Il approcha deux sièges du feu, puis invita Roberto à s'asseoir.

Le vieux sacristain prit place avec précaution. Ses mains nouées par l'âge reposaient sur ses genoux. À la lumière vacillante du brasero, son visage était creusé de rides profondes, mais ses yeux conservaient une étrange vivacité.

Le Père Giovanni s'assit en face de lui.

Soixante-huit années de service, murmura-t-il. J'ai cinquante-cinq ans et, lorsque vous êtes arrivé ici, en 1782, je n'étais même pas né.
Vous avez connu des hommes dont je ne connais les noms que par les livres. Vous avez vu cette ville changer de visage et traversé des époques que j'ai peine à imaginer.





Il se pencha légèrement vers Roberto.

Vous faites partie de l'histoire de cette maison, mon bon Roberto. Vous avez vu passer des générations qui ne sont plus. Pour moi, vous êtes un témoin vivant de la mémoire de cette basilique.

Lorsque j'étais encore un jeune religieux, certains de nos frères avaient connu les années de votre arrivée. Dans leurs conversations, ou en consultant les anciens registres de notre bibliothèque, ils évoquaient ceux qui avaient marqué la vie de cette communauté. Votre nom revenait parfois. Ils parlaient de votre travail à l'imprimerie, puis de la fidélité avec laquelle vous aviez servi cette maison. L'un de ces anciens disait que vous étiez l'âme cachée de la communauté, un homme dont le travail se remarquait peu parce qu'il était toujours accompli. D'autres évoquaient votre lien avec l'abbé Paolo Mancini, qui avait fondé l'ancien hospice de Saint-Martin-des-Monts pour accueillir les pauvres. Votre nom demeurait associé au sien dans les souvenirs transmis par les frères.

Le prieur observa le sacristain avec attention.

Ils laissaient entendre que votre vie avait connu des épreuves dont vous ne parliez jamais. Je me suis souvent demandé ce qui vous avait conduit à servir Dieu avec une telle discrétion pendant tant d'années.

Roberto tourna lentement la tête vers la fenêtre. Au-dehors, la pluie continuait de tomber et frappait les vitres d'un bruit régulier. Il resta silencieux quelques secondes avant de reprendre :

L'abbé Paolo Mancini savait regarder au-delà des apparences, murmura-t-il. Il était mon ami, mon confident. Il savait reconnaître les blessures intérieures.

Il baissa les yeux vers ses mains.

J'étais auprès de lui le soir où il rendit son âme à Dieu, le mercredi 7 septembre 1791. Je n'ai jamais oublié cette nuit et, depuis, je n'ai cessé de le porter dans mes prières.

Nous partagions une profonde admiration pour un homme qui avait bouleversé nos vies. Il ne possédait ni fortune ni demeure, à peine de quoi se vêtir, et pourtant il avait découvert une liberté que bien des puissants ne connaîtront jamais.

Mais je ne veux pas anticiper sur mon récit. Laissez-moi vous raconter mon histoire, mon Père. Elle commence bien loin d'ici, avant l'imprimerie, avant que je ne sois le sacristain de cette basilique, avant même que je connaisse Rome et l'abbé Paolo Mancini.

Le Père Giovanni écoutait sans l'interrompre.

Roberto inspira profondément.

Je ne suis pas né à Rome, Père Giovanni. J'ai vu le jour le 17 mai 1759, à Mola di Bari, dans les Pouilles. J'étais le fils d'un pauvre pêcheur, Gianni Sanguedolce, et de Vincenza, ma mère, une femme courageuse dont les mains déformées par le labeur ne se reposaient presque jamais.

Le Père Giovanni hocha lentement la tête.

Vous aviez vingt-deux ans lorsque vous êtes arrivé ici, en 1782. Quant à moi, je ne suis né qu'en 1795. En 1791, l'année de la mort de l'abbé Mancini, je n'étais pas encore au monde. Ce que je sais de lui et des hommes de son temps, je le tiens des anciens frères carmes qui m'ont précédé dans cette maison.

Vous êtes donc né en 1759… Mon Dieu ! Vous avez connu la fin de l'Ancien Régime, les bouleversements de la période française, le retour du pouvoir pontifical et maintenant le règne de Pie IX. Quelle mémoire vous portez en vous, Roberto ! Vous êtes comme un livre vivant dont chaque page raconte un passé disparu.

Roberto passa lentement une main sur son visage, comme pour en chasser les ombres du passé.

Une mémoire bien lourde, mon Père. Il y a des choses que les années adoucissent, mais d'autres qu'elles ne guérissent jamais.

Mais dites-moi, qui étiez-vous avant de devenir le gardien de cette basilique ? Comment un enfant des Pouilles a-t-il consacré presque toute son existence à cette maison de Dieu ? Quelles épreuves l'ont conduit jusqu'ici, ce soir ?

Roberto laissa échapper un soupir.

Mon nom, Sanguedolce, signifie quelque chose comme *« sang doux »*. Mon père disait parfois que le sort s'était moqué de nous en nous donnant un nom si doux pour une vie si amère.
Le Père Giovanni eut un sourire attendri.

Si je vous ai demandé de m'écouter ce soir, reprit-il, c'est parce que je voudrais partir en paix. Je ne souhaite pas que mon nom demeure dans les registres de cette basilique sans que personne sache ce que le Seigneur a fait de ma vie. Je voudrais vous transmettre une histoire qui ne m'appartient pas tout entière : une histoire de misère, de colère, de prison et de pardon, liée à un homme que je n'ai jamais cessé de porter dans mon cœur.

Le Père Giovanni fronça légèrement les sourcils.

Quel homme ?

Roberto redressa la tête. Son regard s'éclaira d'une émotion si vive qu'un instant, il ne sembla plus être un vieillard de quatre-vingt-onze ans, mais un homme jeune, saisi par le souvenir.

Un Français, mon Père. Un pauvre pèlerin qui n'avait presque rien au monde, sinon sa foi, son espérance et l'amour immense qu'il portait à Dieu.

Benoît-Joseph Labre. Certains l'appelaient le mendiant français ; moi, je ne l'ai jamais connu que comme le Pèlerin de Dieu.

Le Père Giovanni demeura un instant sans voix. Il avait entendu ce nom dans les récits des biographes et des anciens frères, mais n'aurait jamais imaginé que le vieux sacristain avait personnellement connu celui dont la mémoire demeurait si chère à cette maison.

Benoît-Joseph Labre ! Vous avez connu ce saint homme ?

Roberto acquiesça lentement.

Je l'ai connu, mon Père. Je l'ai rencontré bien avant que les Romains reconnaissent en lui ce pauvre pèlerin que l'on croisait dans les rues. Plus tard, à Rome, nous avons parlé à plusieurs reprises, dans ce quartier même où je vais bientôt achever mes jours.

Il se tut un instant, les yeux perdus dans la lueur des braises.

Mais pour comprendre ce que cet homme a changé dans ma vie, il faut d'abord que je vous raconte mon enfance. Avant de connaître la paix, j'ai connu la misère ; avant d'apprendre à pardonner, j'ai laissé la colère m'envahir. Et longtemps, j'ai cru que mon existence resterait enfermée derrière des barreaux, le cœur rongé par la haine.

Intrigué, le Père Giovanni se pencha vers lui.

Je vous écoute, Roberto. Prenez tout le temps qu'il vous faudra.

Mola di Bari

Et, dans le silence du bureau, tandis que la pluie continuait de battre les vitres, le vieux sacristain entreprit de raconter l'histoire de sa vie.

Mais ce n'est pas à Rome que tout a commencé. Tout remonte à Mola di Bari, un soir d'octobre, lorsque j'avais douze ans. La misère avait déjà fait de notre maison un cachot, avant même que les hommes ne viennent nous y enfermer.

Le Père Giovanni demeura silencieux.

En fermant les yeux, Roberto revit la porte de son passé, longtemps demeurée close.

Je revois encore cette journée du vendredi 11 octobre 1771.

J'aurais pu vivre mille ans de plus, traverser toutes les guerres du monde et voir disparaître tous ceux que j'aimais : je n'aurais rien oublié de ce jour-là, mon Père. Certaines dates ne s'inscrivent pas seulement dans la mémoire ; elles y demeurent à jamais.

J'avais douze ans.

J'étais né au bord de l'Adriatique, dans les Pouilles, où le soleil sait être généreux, mais où la terre se montre parfois cruelle envers ceux qui doivent lui arracher leur pain. À Mola di Bari, la mer était à la fois notre richesse et notre malédiction. Elle nourrissait les familles de pêcheurs, mais pouvait aussi les laisser plusieurs jours sans rien rapporter.

J'avais grandi les pieds dans l'écume, le visage brûlé par le soleil et les yeux rivés sur les filets de mon père Gianni.

Gianni Sanguedolce était un homme que la vie n'avait jamais épargné. Il avait le dos large, les mains noueuses et la peau tannée par le sel. Ses épaules s'étaient courbées au fil des années sous le poids des cordages, des paniers de poissons et des journées passées à lutter contre la mer sans être assuré d'en rapporter de quoi nourrir les siens.
Il ne parlait guère de ses souffrances. Le soir, lorsqu'il rentrait, il posait ses outils de pêche contre le mur, s'asseyait près du foyer et restait parfois longtemps sans prononcer un mot. Je savais alors qu'il avait passé une mauvaise journée.

Il lui arrivait pourtant de sourire.

Ce sourire, lorsqu'il apparaissait, suffisait à éclairer toute notre maison.

Notre maison ! J'en revois les murs de pierre blanche, rongés par l'humidité et le vent. Elle ne comptait que quelques pièces étroites, un sol irrégulier, une porte qui fermait mal et un toit par lequel l'eau s'infiltrait lors des fortes pluies. La tramontane s'engouffrait dans les fissures ; la nuit, nous devions caler les volets avec de vieilles planches pour les empêcher de claquer.
Nous possédions une table, quelques escabeaux, deux coffres usés, des ustensiles de cuisine noircis et des couvertures trop minces pour nous protéger du froid.
Tout le reste tenait dans une barque vermoulue, quelques filets rapiécés et l'infatigable courage de mon père.
Gianni ne possédait ni bateau ni filets. Il louait son matériel à un patron local qui lui en réclamait un loyer exorbitant.

Une partie de sa pêche était absorbée par les taxes et les redevances. Le poisson invendable nous nourrissait ; le reste était vendu à vil prix sur les marchés de Bari.
Les jours où la pêche était maigre, après le paiement du matériel et des taxes, il ne nous restait parfois rien pour nous nourrir.

Ma mère, Vincenza, était une femme pieuse, mais la piété n'ôte pas la faim, et les prières ne remplissent pas toujours les marmites. Elle avait appris à faire durer l'indispensable, à raccommoder jusqu'à l'impossible, à tirer un repas de ce qui aurait à peine suffi à un autre pour tromper son appétit.
Elle ramassait des herbes sauvages, accommodait quelques légumes lorsqu'elle pouvait en obtenir et faisait bouillir le tout dans une vieille marmite. Les jours heureux, nous avions du pain. Les jours ordinaires, nous nous en contentions de moins. Quant aux jours de disette, ils se reconnaissaient au silence de ma mère, qui s'efforçait de sourire tout en dissimulant son inquiétude.
Nous étions pauvres, mon Père. Non pas de cette pauvreté dont on parle avec compassion avant de retourner à ses affaires, mais de celle qui s'installe dans chaque pièce, s'assied à votre table et finit par vous faire croire que vous ne méritez pas mieux.
La faim avait sa place parmi nous. Elle attendait près du foyer que ma mère partage le dernier morceau de pain, guettait le retour de mon père les mains vides et se glissait jusque dans mon lit lorsque je m'endormais le ventre creux.

J'avais une petite sœur, Maria, encore au berceau. Elle était trop jeune pour comprendre pourquoi ma mère la serrait si souvent contre elle, pourquoi les repas étaient si maigres ou pourquoi mon père demeurait parfois de longues heures assis devant le feu, les yeux perdus dans les flammes.

Moi, je commençais à comprendre.

Je savais que mon père partait chaque matin sans être certain de rapporter de quoi nourrir sa famille. Il lui arrivait de vendre à vil prix le fruit d'une journée entière de travail. Ceux qui fixaient le prix du sel, les taxes et les redevances, eux, ne viendraient jamais s'asseoir à notre table pour voir ce qu'il nous restait à manger.
Mon père ne se plaignait guère. Il avait sa fierté, peut-être la seule richesse que la misère ne lui avait pas ravie.

Un soir, alors que je le regardais réparer un filet à la lueur d'une lampe, il me dit :
« Roberto, mon fils, un homme peut perdre sa barque, ses filets, son argent et jusqu'à la maison où il est né. Mais tant qu'il garde sa parole et ne vend pas son âme, il n'est pas entièrement vaincu. »
Je n'avais pas compris toute la portée de ces mots. À douze ans, je croyais encore que les hommes honnêtes finissaient toujours par être récompensés et que le travail conduisait nécessairement à une vie meilleure.

J'allais bientôt découvrir que le monde ne se plie pas toujours à cette justice-là. L'année 1771 avait été particulièrement dure : les poissons se faisaient rares et les marchands, connaissant notre détresse, imposaient leurs prix. Mon père rentrait chaque soir avec moins qu'il ne nous fallait pour vivre.
Je le revois franchissant le seuil de notre maison, ce vendredi 11 octobre, les vêtements humides, les traits tirés et les yeux rougis par le vent. Dans son panier, il n'y avait que quelques poissons. Il les posa sur la table sans rien dire.

Ma mère s'approcha.

C'est tout, Gianni ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

Elle détourna les yeux vers le berceau de Maria. Je compris alors qu'elle se demandait comment elle pourrait nous nourrir le lendemain.

Mon père la vit regarder ma petite sœur, Maria. Il s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule.

Nous trouverons quelque chose, Vincenza.

Il prononça ces mots avec douceur, mais je savais qu'il n'y croyait plus tout à fait.

Ce soir-là, nous étions réunis près du feu. Ma mère berçait Maria, réveillée par quelques pleurs. Mon père, assis sur un escabeau, tendait les mains vers les braises. Je le regardais sans oser lui demander ce qu'il ferait lorsque les poissons seraient vendus et que l'argent ne suffirait toujours pas à nous nourrir.
Dans notre petite maison, la détresse se lisait dans les gestes inquiets de ma mère, les épaules affaissées de mon père et le silence qui s'installait entre nous. Nous avions appris à nous taire devant la misère, comme si la nommer risquait de l'aggraver.
Notre famille n'était pas seule dans le dénuement. À Mola di Bari, comme dans bien des villages des Pouilles, pêcheurs et paysans peinaient à vivre. Les taxes et les droits imposés sur certaines denrées pesaient lourdement sur ceux qui ne possédaient presque rien. Le sel, indispensable pour conserver le poisson, devenait une charge de plus. Il suffisait parfois d'en acheter en dehors des circuits autorisés pour que la nécessité d'un père de famille fût traitée comme un crime.

Le royaume de Naples était alors gouverné par la dynastie des Bourbons. À la cour, on parlait de réformer l'État et de réduire certains privilèges, mais ces projets, conçus loin de nos rivages, changeaient peu la vie des familles modestes. Dans les petites villes comme dans les campagnes, les rapports de dépendance demeuraient puissants.

Dans les Pouilles, le pouvoir des grands propriétaires et des notables locaux pesait encore sur la vie des habitants. Pour les pauvres, contester leurs décisions ou faire entendre leur voix auprès des autorités était rarement chose facile.

Je ne comprenais pas alors les rouages de ce monde. J'étais un enfant. Je savais seulement que mon père travaillait sans relâche, que ma mère se privait souvent pour nous nourrir et que, malgré leurs efforts, la pauvreté restait assise à notre table.
C'est alors que j'aperçus, sous un vieux linge, le sac de sel.

Le sac n'était pas grand. Le sel, grisâtre, avait l'air presque sale ; quelques grains s'étaient répandus sur le sol. Je savais pourtant ce qu'il représentait : de quoi conserver le poisson, en vendre une partie plus tard et peut-être nous éviter de manquer bientôt de tout.
Mon père avait acheté ce sel en dehors des circuits autorisés, échappant ainsi à la gabelle imposée par le fisc royal.
C'était une faute aux yeux de la loi.
Pour nous, c'était surtout la possibilité de vivre quelques jours de plus.

Je ne prétends pas que mon père ignorait le danger. Il le connaissait mieux que personne. Il avait dû longuement peser le risque, cherchant à rester honnête alors que les moyens légaux ne lui permettaient plus de nourrir sa famille.

Il avait choisi.

Ce choix allait nous coûter bien davantage que le prix d'un sac de sel.
Les jours qui précédèrent notre arrestation furent chargés d'une inquiétude sourde.
Ma mère ne cessait de regarder la porte lorsqu'un bruit de pas retentissait dans la ruelle. Mon père, lui, s'efforçait de conserver son calme, mais je le surprenais parfois à tourner la tête vers la fenêtre, comme s'il s'attendait à voir surgir quelqu'un.
Le sel était caché dans un grand pot de terre, dissimulé derrière quelques ustensiles. Ma mère n'aimait pas sa présence. Je l'entendis un soir supplier mon père de s'en débarrasser.

Gianni, disait-elle, je sais pourquoi tu l'as acheté. Je sais que tu ne voulais que nous nourrir. Mais si les agents le découvrent, ils ne chercheront pas à comprendre. Ils prendront tout ce que nous avons.

Mon père resta silencieux un long moment.
Et si je ne l'avais pas acheté, Vincenza, qu'aurions-nous mangé cette semaine ?

Elle baissa la tête.

Il n'y avait pas de réponse.

Je compris que la misère avait enfermé mon père dans un piège. S'il obéissait à la loi, nous risquions de mourir de faim ; s'il lui désobéissait, nous risquions la prison. On lui demandait de payer ce qu'il ne possédait pas, puis on le menaçait de le punir s'il cherchait à survivre autrement.
Je ne connaissais pas encore les grands mots dont les hommes se servent pour justifier leurs décisions. Je savais seulement que mon père travaillait du matin au soir, que ses mains étaient abîmées par son métier et qu'il n'avait jamais volé le pain d'un autre.
Pourtant, aux yeux de ceux qui allaient venir, il serait un criminel.

Ce vendredi 11 octobre 1771, alors que nous étions réunis dans la maison, un bruit violent éclata dans la ruelle.

Des pas nombreux approchaient.
Mon père se leva brusquement.
Ma mère serra Maria contre elle.
Puis on frappa à la porte.

Ce n'était pas le coup d'un voisin ou d'un marchand, mais un choc brutal, suivi d'un ordre d'ouvrir au nom de l'autorité royale.

Mon père n'eut pas le temps de répondre.
La porte céda sous les coups. Plusieurs hommes pénétrèrent dans notre demeure, vêtus de manteaux sombres, les armes à la ceinture et le visage fermé. Ils portaient les insignes des agents chargés de faire respecter la gabelle. Ils n'étaient pas entrés comme des hommes venus chercher la vérité, mais comme si notre pauvreté constituait déjà une preuve de culpabilité. L'un repoussa un escabeau du pied ; un autre renversa le coffre où ma mère gardait quelques vêtements. Un troisième souleva les couvertures et jeta au sol tout ce qui se trouvait près du foyer.

Ma mère poussa un cri.

Mais que faites-vous ? Nous sommes de pauvres gens !

Personne ne lui répondit.

Mon père se tenait au milieu de la pièce. Il ne cherchait pas à fuir. Il regardait les hommes défaire, en quelques instants, le peu que nous avions mis des années à réunir.

Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Le chef des agents s'avança.

Nous avons reçu une dénonciation. On nous a signalé que vous déteniez du sel de contrebande.

Mon père ne répondit pas.

L'homme se tourna vers ses compagnons.
Fouillez partout.

Ils reprirent leurs recherches avec une brutalité redoublée. L'un d'eux finit par découvrir le pot de terre dissimulé derrière les ustensiles. Il le tira de sa cachette et le posa sur la table.

Lorsqu'il souleva le linge, les grains gris apparurent.

Le chef des agents eut un sourire froid.

Voilà donc ce que vous cachiez, Sanguedolce.
Mon père ferma les yeux une seconde avant de répondre.
Ce sel était destiné à conserver le poisson. Je suis pêcheur. Je n'ai cherché qu'à nourrir ma famille.

Vous avez enfreint la loi.

J'ai cherché à nourrir mes enfants.

Vous répondrez de votre faute devant la justice.

Mon père voulut encore parler, mais l'homme fit un geste à ses compagnons.

Deux agents se saisirent de lui.

Je me souviens du bruit de leurs bottes sur le sol, du cri de ma mère lorsqu'elle comprit ce qui allait arriver.

« Non ! Par pitié, non ! » cria-t-elle. Mais il était trop tard.

Elle se précipita vers eux, Maria toujours serrée contre sa poitrine.
C'est pour les enfants ! Vous entendez ? C'est pour les enfants ! Il n'a rien fait d'autre que chercher de quoi nous nourrir !

Un des agents la repoussa rudement. Elle vacilla et dut s'appuyer contre la table pour ne pas tomber. Maria se mit à pleurer, réveillée par les cris et les gestes violents qui bouleversaient notre maison.

Mon père ne se débattait pas.

Il regardait ma mère.

Dans ses yeux, je ne vis ni lâcheté ni soumission, mais la douleur d'un homme qui comprend qu'il ne peut plus protéger les siens, même en leur présence.

Vincenza, dit-il d'une voix basse, prends soin des enfants.

Ces quelques mots me poursuivent encore aujourd'hui, mon Père.

Il ne demandait pas qu'on le délivrât. Il ne suppliait pas les agents. Il pensait à nous.
On lui lia les poignets sans ménagement avec une corde.
À cet instant, quelque chose se brisa en moi.
Je n'avais que douze ans, mais voir mon père ainsi humilié me fut insupportable.
Je sentis monter en moi une colère que je ne connaissais pas.
Jusqu'alors, je croyais que l'autorité des hommes en armes les rendait plus forts que nous, mais qu'elle les obligeait aussi à être justes. En quelques secondes, cette confiance d'enfant s'effondra.
Je ne voyais que des hommes qui frappaient mon père.
L'un d'eux le poussa contre le mur. Un autre lui asséna un coup pour le contraindre à avancer.

Alors, je perdis toute mesure.

Laissez-le !

Ma voix retentit dans la pièce avec une violence qui me surprit moi-même.
Personne ne m'écouta.
Je me jetai sur le premier garde, agrippant son uniforme. Je frappai de mes poings d'enfant pour lui faire lâcher la corde qui retenait mon père, puis je mordis la main de celui qui venait de le frapper de son fouet.
L'homme poussa un juron et me repoussa d'un revers brutal.
Je tombai contre la table. Ma lèvre heurta le bois et le sang se répandit aussitôt dans ma bouche.

Petite graine de brigand ! hurla le garde.

Je tentai de me relever.

Il me saisit par le bras.

« Puisque tu veux défendre ce voleur qui te sert de père, tu partageras son sort ! Tu apprendras ce qu'il en coûte de défier l'autorité royale ! »

Mon père se retourna brusquement.

Non ! Il n'a que douze ans ! Laissez mon fils en dehors de cette affaire !

Pour la première fois, sa voix se brisa.
Il tira sur ses liens et fit un pas vers moi, mais

deux hommes le retinrent. Je ne l'avais jamais vu lutter ainsi. Il ne cherchait plus à défendre sa dignité : il voulait me rejoindre.

Roberto ! cria-t-il.

Je répondis, mais ma voix se perdit dans les cris de ma mère.

Elle s'était précipitée vers nous. D'une main, elle tentait de retenir l'un des agents ; de l'autre, elle serrait Maria contre son sein.
Prenez-moi à sa place ! Prenez-moi, je vous en supplie ! Mais laissez mes enfants !

Aucun de ces hommes ne se retourna vers elle.

Ils nous traînèrent hors de la maison.
Le froid me saisit dès que nous franchîmes le seuil. Le jour déclinait sur les façades blanches de Mola di Bari. Au bout des ruelles, la mer grondait contre les remparts, indifférente à ce qui venait de se produire.

Ma main était attachée à celle de mon père.

La corde nous meurtrissait les poignets. Chaque fois que je ralentissais, un garde me poussait dans le dos. J'avais encore le goût du sang dans la bouche et je sentais ma joue enfler à l'endroit où j'avais été frappé.

Je ne pleurais pas.

Non que je fusse courageux. J'étais trop bouleversé pour comprendre ce qui m'arrivait. Tout s'était passé si vite que mon esprit refusait encore d'accepter la réalité. Quelques instants auparavant, j'étais dans notre maison, près du feu, auprès de ma mère et de ma petite sœur. À présent, je marchais dans la rue comme un criminel, lié à mon père, sous les regards des habitants.

Des portes s'entrouvrirent.

Des visages apparurent derrière les volets. Certains nous regardèrent avec effroi. D'autres détournèrent les yeux. Quelques-uns reconnurent mon père et baissèrent la tête, mais nul ne s'avança.

Je leur en voulus. Je ne savais pas encore combien la peur peut rendre les hommes silencieux, ni combien elle leur fait croire qu'en restant immobiles, ils ne prennent pas part à l'injustice.

Avec les années, je me suis aperçu que cette indifférence m'était restée plus douloureuse encore que les coups.
Elle me faisait l'effet d'un second châtiment. Derrière nous, ma mère courait aussi longtemps qu'elle le pouvait. Elle appelait mon père, puis mon nom. Sa voix se brisait dans les ruelles.

Gianni ! Roberto ! Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Je me retournai une dernière fois.

Je la vis au milieu de la rue, Maria dans les bras, les cheveux défaits par le vent. Elle semblait soudain plus petite. Elle voulut nous suivre, mais un garde lui ordonna de rentrer chez elle.

Elle demeura immobile.

Je crois que c'est à cet instant que j'eus véritablement peur.

Non pas pour moi. Non pas même pour mon père.

J'eus peur de ne jamais revoir ma mère et ma sœur.

Je serrai la main de Gianni aussi fort que mes doigts meurtris me le permettaient. Il tourna la tête vers moi.

N'aie pas peur, Roberto.

Il essayait de me rassurer, mais sa voix tremblait légèrement.
Tant que nous sommes ensemble, mon fils, nous ne sommes pas entièrement seuls.

Je levai les yeux vers lui.

Alors, mon père serra à son tour ma main. Ce geste fut notre dernière consolation.
Nous descendîmes vers le port, puis nous fûmes conduits sous escorte vers Bari, où l'on devait nous enfermer. La mer continuait de battre les pierres des remparts. Son ressac, régulier et profond, accompagnait notre départ sans rien changer à mon désarroi.

Je regardai une dernière fois l'horizon.

Je ne savais pas ce qui nous attendait derrière les portes de la prison. Je ne savais pas combien de jours, de semaines ou de mois nous serions séparés de ma mère et de Maria.

À douze ans, je croyais maintenant que la haine était la seule réponse possible à l'injustice.

Ce soir-là, il n'y avait devant moi qu'une route inconnue, la corde qui meurtrissait mes poignets et la main de mon père serrée dans la mienne.

Derrière nous, Mola di Bari disparaissait peu à peu dans le crépuscule.
Je découvris ce soir-là que la pauvreté ne se résume pas au manque de pain, de vêtements ou d'un toit convenable. Elle peut aussi consister à voir les siens emportés sous ses yeux sans pouvoir les retenir.

Je marchais sans pleurer.

Au fond de moi, quelque chose de l'enfant que j'avais été venait de se briser.

Le soir de Noël 1850, dans le bureau du Père Giovanni, Roberto Sanguedolce rouvrit les yeux.
Pendant un long moment, aucun des deux hommes ne parla. Le prieur avait les mains jointes.



Joyeux Noël

Il venait d'entendre le récit d'une blessure que près de quatre-vingts années n'avaient pas effacée.

« Mon Dieu, murmura-t-il. Vous n'étiez qu'un enfant. »

Roberto inclina lentement la tête.

Oui, mon Père. Un enfant qui ne comprenait pas encore pourquoi le monde pouvait être si dur avec ceux qui n'avaient presque rien.

« Lorsque les portes du cachot se refermèrent derrière nous, je ne priai pas pour ceux qui nous avaient arrêtés. Je ne pensais qu'à sortir de là, à retrouver ma mère et à ne plus jamais me sentir impuissant devant la souffrance de ceux que j'aimais. »

Il se tut un instant. Puis un sourire infiniment triste passa sur ses lèvres.

« Je croyais que la force consistait à ne jamais céder, que la justice devait se conquérir par les poings et que la haine était le seul rempart contre l'humiliation. »

Il me restait beaucoup à apprendre, mon Père. Beaucoup plus que je ne pouvais l'imaginer.

Le prieur se pencha à nouveau vers lui.
Et c'est alors que vous avez rencontré Benoît-Joseph Labre ?

Roberto leva les yeux.

« Pas encore. Il me restait à connaître la prison et la peur, cette obscurité où un enfant peut perdre jusqu'à l'espérance. Je l'avais perdue. Pourtant, le Seigneur préparait déjà une rencontre que je ne pouvais encore entrevoir. »

Sa voix se fit plus basse.

« Ce Français ne me rendrait ni mon enfance ni les années perdues. Il ne changerait pas le passé. Mais il m'apprendrait peu à peu que mon passé n'était pas obligé de devenir ma prison. »

Le Père Giovanni ne dit rien.
Au-dehors, quelque part dans le quartier des Monts, une cloche tinta dans la nuit romaine.

Noël approchait. Dans quelques heures, à Rome et dans le monde chrétien, on célébrerait la naissance du Sauveur.

Dans la petite pièce chauffée par quelques braises, Roberto demeura un instant silencieux, les yeux fixés sur le feu. Les flammes semblaient réveiller en lui des images enfouies depuis près de quatre-vingts ans. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix était plus basse.

« Père Giovanni, il est des souvenirs que l'on croit avoir ensevelis au plus profond de soi. Pourtant, il suffit parfois d'un mot ou d'un regard pour que tout ressurgisse. Je revois la noirceur humide de la prison de Bari. J'en sens encore l'odeur et, certaines nuits, il me semble entendre les gémissements de ceux qui n'en sont jamais sortis. »

Il inspira lentement.

« C'est là que j'ai perdu mon père. Et c'est là que j'ai rencontré pour la première fois Benoît-Joseph Labre. »

La prison de Bari

À Bari, la prison du palais municipal n'était qu'un sous-sol voûté. L'humidité suintait des murs et pénétrait jusqu'aux vêtements. On nous y jeta, mon père et moi, parmi une cinquantaine de malheureux, compagnons d'infortune que la société semblait avoir rejetés et oubliés. L'air était si épais qu'il fallait presque lutter pour respirer. Il empestait la paille pourrie, la sueur, les excréments et cette odeur indéfinissable qui s'attache aux lieux où la mort séjourne trop longtemps. La lumière du jour filtrait à peine par d'étroites ouvertures, sans parvenir à dissiper les ténèbres sous les voûtes.

Durant les premières semaines, j'appris ce que signifiait survivre. La faim nous tenaillait sans relâche. Les poux et les puces nous dévoraient la peau ; les maladies passaient d'un prisonnier à l'autre, et les plus faibles s'éteignaient sans qu'on pût leur porter secours.

Mais ce qui me bouleversait le plus, c'était le silence qui suivait la mort d'un détenu.
Un homme gémissait toute la nuit, appelait sa mère ou murmurait le nom de Dieu. Puis, au petit matin, sa voix se taisait. Les autres détournaient les yeux. Personne n'avait plus la force de pleurer pour un inconnu : chacun savait qu'il pouvait être le prochain.

Mon père, Gianni, dépérissait de jour en jour. Le remords de m'avoir entraîné dans cette fosse le rongeait plus encore que la faim. Ses joues se creusaient, ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites et sa respiration devenait pénible. Ses mains, autrefois si fortes lorsqu'elles tiraient les filets ou maniaient les cordages, tremblaient désormais quand il essayait de se redresser.

Quant à moi, la foi que ma mère m'avait transmise s'étouffait sous le poids de la souffrance. Je ne savais plus comment prier. À quoi bon demander le secours de Dieu quand Dieu lui-même semblait garder le silence ?

Chaque jour derrière ces barreaux creusait en moi un peu plus d'amertume. La colère fit place à la rancœur, puis la haine devint la seule force qui, croyais-je, pouvait m'empêcher de sombrer.

La plupart de ceux qui partageaient notre cachot étaient des pauvres gens que la nécessité avait conduits à enfreindre la loi. Certains avaient volé un morceau de pain, quelques olives ou une poignée de farine. D'autres avaient pêché dans des eaux interdites ou pris de quoi nourrir leurs enfants. Il y avait aussi des paysans chassés de leurs terres par les dettes, des pêcheurs incapables de payer les droits exigés, des hommes sans travail ni abri que la misère avait jetés sur les routes.
Tous n'étaient sans doute pas innocents de tout méfait. Mais combien avaient été poussés à la faute par la faim ? Combien auraient préféré travailler plutôt que voler, et donné jusqu'à leurs dernières forces pour éviter la prison ?

Dans le royaume de Naples, les prisons étaient souvent des lieux de dénuement extrême, où l'hygiène faisait défaut et où les maladies prospéraient. Nous ne recevions pas régulièrement de quoi nous nourrir. Pour subsister, nous dépendions de la charité des passants, des confréries religieuses et de ceux qui acceptaient de nous tendre la main.

À travers les barreaux, nous suspendions de petits paniers au bout de cordes. Les passants pouvaient y déposer quelques pièces, parfois un morceau de pain. Certains nous regardaient avec compassion ; d'autres accéléraient le pas, comme si nos visages amaigris risquaient de leur rappeler une vérité qu'ils préféraient ignorer.

Au début, je refusais de mendier.

J'avais douze ans, et l'orgueil de l'enfant blessé me faisait croire que tendre la main revenait à reconnaître ma défaite. J'avais vu mon père ligoté, humilié, arraché à sa maison pour avoir voulu préserver le fruit de son travail. J'avais été frappé, arrêté, jeté derrière ces murs. Je ne comprenais pas comment une famille pouvait être punie pour avoir tenté de survivre.
Je me jurais de ne jamais supplier ceux qui nous avaient abandonnés.
Mais la faim ne respecte pas l'orgueil. L'amour d'un fils finit par avoir raison de sa honte.

Lorsque je vis mon père détourner les yeux du peu de nourriture qu'un détenu avait réussi à obtenir, je compris qu'il n'avait presque plus la force de lutter. Pour la première fois, je suspendis notre panier derrière les barreaux et tendis la main aux passants. Les mots me brûlaient la bouche. J'osais à peine regarder ceux qui déposaient une pièce au fond du panier.
Ce n'était pas pour moi que je mendiais. C'était pour lui.

Je découvris alors une vérité que je n'aurais jamais voulu apprendre : la misère peut dépouiller un homme de presque tout, mais pas nécessairement de sa capacité d'aimer.

Puis vint le 31 octobre 1771, jour de notre rencontre.

Je me souviens de cette date comme si elle avait été gravée dans ma chair. La faim nous avait déjà creusé les joues, et mon père avait commencé à tousser d'une toux sèche qui m'effrayait.

Ce jour-là, parmi les passants qui longeaient les grilles, un homme s'arrêta.
Il ne ressemblait pas aux autres.

C'était un pèlerin pauvrement vêtu. Ses habits semblaient avoir connu bien des pluies et bien des nuits à la belle étoile. Il tenait un chapelet à la main. Rien dans son apparence ne laissait penser qu'il eût quoi que ce soit à nous offrir.

Pourtant, il s'arrêta devant nous et nous regarda.
Il ne détourna pas les yeux. Son regard n'avait rien de cette curiosité mêlée de répulsion que j'avais si souvent lue sur le visage des hommes libres. Il demeura immobile devant ces visages amaigris, ces mains tendues entre les barreaux, ces hommes qui n'avaient plus rien à offrir au monde sinon leur souffrance.

Puis son regard rencontra le mien.

Père Giovanni, je n'ai jamais oublié cet instant.
Jusqu'alors, j'avais cru que le regard des hommes ne savait faire que deux choses : juger ou se détourner. Celui de cet étranger me bouleversa. Ses yeux étaient profonds, leur intensité impossible à nommer. Une flamme semblait y brûler : non pas le feu violent de la colère qui me dévorait, mais une ardeur paisible, comme si une lumière invisible l'habitait.
Il me regardait sans la moindre trace de mépris.
Je ne saurais vous dire combien de temps dura cet échange, Père Giovanni. Quelques secondes, peut-être. Mais, pour moi, le temps sembla s'arrêter derrière les barreaux. Ma gorge se serra. J'aurais voulu lui demander qui il était, pourquoi il nous regardait ainsi. Aucun mot ne sortit de ma bouche.
Le pèlerin s'approcha de la grille. Il semblait avoir entendu nos plaintes et nos supplications au plus profond de son cœur. Il s'arrêta devant moi et posa de nouveau les yeux sur mon visage.

Il parla d'une voix douce, mais ferme :
Dieu entend ta souffrance.

Je baissai la tête.

Ces mots me blessèrent presque autant qu'ils me réconfortèrent. Depuis des semaines, j'avais l'impression que personne ne nous entendait, ni les hommes ni le Dieu du ciel. Et voici qu'un inconnu, lui-même dénué de tout, me disait que notre souffrance n'était pas ignorée de Dieu.
Si Dieu nous entend, pourquoi nous laisse-t-il ici ? Pourquoi nous a-t-il jetés dans ce trou ? lui répondis-je avec amertume.

Le pèlerin me regarda simplement, avec une gravité qui me fit baisser les yeux.
Je ne connais pas le dessein de Dieu pour toi, répondit-il. Mais ne crois jamais que ta souffrance te rend invisible à ses yeux.

Il se tut un instant, puis ajouta :

Garde ton cœur ouvert à l'espérance, même ici, murmura-t-il. Je ne sais pas ce qui t'attend, mais ne ferme pas ton cœur à ce qui peut encore advenir. Je prierai pour toi.

Je ne compris pas ses paroles. Mon cœur était fermé, verrouillé par la peur et la colère. Pourtant, malgré moi, je continuai à soutenir son regard.

Le pèlerin n'avait presque rien à nous donner. Il était aussi pauvre, peut-être plus pauvre encore, que ceux auxquels il s'adressait. Il ne possédait ni argent ni nourriture, seulement ses vêtements usés, son chapelet et cette présence qui semblait éclairer son visage.

Alors il fit un geste que je n'ai jamais oublié. Il s'agenouilla devant les barreaux. Il posa son chapeau sur le sol, puis prit le crucifix qu'il portait sur la poitrine et le déposa près de lui. Il leva les yeux vers le ciel, joignit les mains et demeura quelques instants en prière.

Je le regardais, stupéfait.

Un homme libre s'agenouillait devant des prisonniers. Celui que le monde aurait pu prendre pour un mendiant sans importance semblait accueillir, dans sa prière, toute la détresse qui l'entourait.

Puis il commença à chanter.

C'était un chant que je connaissais. Ma mère nous l'avait appris à l'église, et je l'avais entendu à la messe du dimanche : les litanies de Lorette, adressées à la Sainte Vierge. Mais jamais je ne les avais entendues ainsi.

La voix du pèlerin était chaleureuse et étonnamment claire. Son accent français donnait au chant une beauté singulière. Il chantait sans hâte, avec une ferveur profonde, accompagnant les paroles d'un lent mouvement du bras, comme s'il les élevait vers le Ciel.

Peu à peu, les passants s'arrêtèrent. Un homme pressé de gagner le marché ralentit ; une femme serrant un panier contre elle s'approcha. D'autres se joignirent au petit groupe. La voix du pèlerin les avait attirés, mais la simplicité de sa prière les retint. Devant ces grilles, ils découvraient un homme qui ne demandait rien pour lui-même, mais priait pour des prisonniers et leur rappelait, par son chant, que ces malheureux étaient encore leurs frères.

Un à un, les passants déposèrent des pièces dans le chapeau.

Certains donnaient une petite pièce, d'autres davantage. Une femme s'essuya les yeux avant de déposer son aumône. Un vieil homme resta longtemps immobile, puis fouilla dans sa poche et en tira les quelques pièces qu'il semblait avoir réservées à ses propres besoins.
Le pèlerin poursuivit son chant jusqu'à la fin des litanies.

Lorsqu'il eut terminé, il inclina la tête et embrassa son chapeau, comme pour remercier Dieu avant même de remercier les passants. Puis il se releva, recueillit les aumônes et s'approcha des grilles. Avec soin, il répartit les pièces entre les paniers suspendus à nos barreaux.

Il ne jeta pas l'argent à la hâte. Il prit le temps de regarder chacun d'entre nous et s'arrêtait devant chaque panier, comme si chaque prisonnier méritait d'être reconnu séparément.

Lorsqu'il arriva devant le mien, il me regarda de nouveau.

Cette fois, je ne détournai pas les yeux.

Les mots me manquaient. Je ne parvenais plus à croire que le Dieu auquel cet homme semblait si uni nous avait complètement abandonnés. Autour de moi, plusieurs détenus pleuraient. Certains murmuraient des remerciements, d'autres récitaient des prières. Mon père, jusque-là silencieux, leva péniblement la tête pour apercevoir le pèlerin.

Le pèlerin posa les yeux sur lui. Son regard semblait mesurer la misère et la honte qui pesaient sur les épaules de mon père. Peu à peu, les traits de celui-ci s'adoucirent. L'inconnu ne lui offrait que sa présence et sa compassion ; pourtant, dans l'enfer de Bari, ce simple geste avait quelque chose d'un miracle.

Que Dieu vous donne la force de croire et d'espérer. Il est avec vous ; il ne vous oublie pas, dit-il à mon père.

Mon père voulut répondre, mais sa voix se brisa. Il ne put que joindre les mains contre sa poitrine. L'inconnu inclina la tête, puis déposa quelques pièces dans mon panier.

Ce jour-là, nous reçûmes de quoi manger. Mais le pèlerin nous avait apporté davantage que quelques pièces : il avait donné aux passants une raison de se souvenir de nous, réveillé leur compassion et rendu à des prisonniers quelque chose que la prison semblait leur avoir retiré : le sentiment de ne pas être entièrement abandonnés.

Le lendemain, il revint. Le jour suivant encore, il reprit son chant, rassembla les passants et distribua les aumônes. Chaque fois, il priait avec la même ferveur, remerciait ceux qui donnaient et bénissait ceux qui n'avaient rien à offrir. Sa pauvreté semblait le rendre plus attentif encore à celle des autres.

Le troisième jour, il s'arrêta devant mon panier, y déposa quelques pièces et me regarda avec la même intensité qui m'avait bouleversé dès notre première rencontre.

Crede et spera ! me dit-il.

Je ne compris pas tout de suite.

Que signifie cela ? lui demandai-je.

Tu es sous le regard de Dieu, répondit-il.

Il prononça ces mots simplement, comme s'il me confiait une chose précieuse dont j'aurais un jour besoin.

Comment vous appelez-vous ? lui demandai-je.

Benoît-Joseph Labre.

Puis il poursuivit sa distribution aux autres détenus.

Lorsque je récupérai mon panier, je découvris parmi les pièces un petit chapelet de bois. Je le pris dans ma main et le serrai si fort que les grains laissèrent leur empreinte dans ma paume.

Je relevai la tête pour le chercher. Il était déjà quelques pas plus loin.

Hé, pèlerin ! criai-je. Hé, Benoît-Joseph !

Il se retourna.

Pourquoi m'avez-vous donné ceci ? lui demandai-je en montrant le chapelet.

Pour que tu te souviennes que tu n'es pas seul. Dieu est avec toi.
Puis, comme s'il voulait graver ces mots dans mon cœur, il ajouta :

Crede et spera !

Et il s'éloigna.

Père Giovanni, je n'avais que douze ans. Je savais si peu de choses de la religion. J'ignorais la profondeur de la vocation de cet homme et les chemins qui l'avaient conduit à tout quitter pour suivre le Christ. Je ne savais pas encore que ce pèlerin pauvre, qui mendiait pour nourrir des prisonniers, deviendrait pour tant de personnes un témoin de l'Évangile.

Je ne comprenais pas davantage ce que signifiaient ses paroles. Croire et espérer : deux mots entendus depuis l'enfance, mais qui n'avaient jamais adouci notre existence ni rempli notre assiette. Ils me semblaient bien loin de ma vie.

Je ne les compris que bien plus tard, lorsque le temps m'eut préparé à en recevoir le sens. Ce jour-là, Benoît-Joseph Labre ne m'avait promis ni délivrance ni guérison pour mon père. Il ne m' avait pas assuré que les portes s' ouvriraient ou que l'injustice serait réparée. Il m' avait simplement regardé. Dans ce regard, j'avais entrevu une vérité que je n'étais pas encore capable d'accueillir : ma misère ne résumait pas mon existence, et ma souffrance n'aurait pas nécessairement le dernier mot.

Voyez-vous, Père Giovanni, cet homme témoignait d'une présence de Dieu qui se révèle lorsque quelqu'un se rend disponible pour servir son prochain. Quelle bouleversante action de la grâce ! Un pauvre venait au secours d'autres pauvres ; un homme démuni partageait avec des prisonniers ; un pèlerin compatissant leur rappelait qu'ils n'avaient pas perdu leur dignité.

Par son geste, Benoît-Joseph témoignait que l'amour de Dieu ne se mesure pas à la richesse de celui qui donne, mais à la disponibilité de son cœur. Il ne nous avait pas seulement aidés à nous nourrir : il nous avait rendus visibles aux yeux du monde.

Bien des années plus tard, je compris combien son geste rejoignait ces paroles de l'Évangile selon saint Matthieu, que j'avais appris à lire et à commenter :

« Que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux. »

Mais, en cet instant, je n'étais qu'un enfant brisé. Je venais de rencontrer un homme dont le regard portait une lumière que rien ne semblait pouvoir éteindre, et que mon cœur n'oublierait jamais.



La mort de mon père

Au matin du quatrième jour, le Pèlerin de Dieu quitta Bari et reprit sa route.

Je le vis s'éloigner derrière les grilles, jusqu'à ce que sa silhouette se perde sur la grande place. J'aurais voulu le retenir, lui demander de rester, lui confier tout ce qui me faisait peur. Mais je n'osai pas. Je me contentai de serrer le chapelet contre ma poitrine.
Je ne savais pas encore que cet homme marquerait toute mon existence. Quelques semaines plus tard, lorsque le malheur frapperait de nouveau, ses paroles me reviendraient en mémoire, comme une lame me transperçant le cœur.

La lumière qu'il avait apportée à notre détention n'empêcha pas l'hiver de poursuivre son œuvre.

Mon père était déjà très affaibli. La faim, le froid, l'humidité et les privations avaient miné sa santé. Une fièvre brutale et persistante s'empara de lui. Ses frissons devenaient plus violents ; il passait de longues heures dans une sorte de demi-sommeil, murmurant parfois des mots que je ne comprenais pas.
Je ne le quittais presque plus.

Je m' asseyais auprès de lui, soutenant sa tête lorsqu'il essayait de boire et ramenant sur ses épaules le morceau de couverture que nous partagions. Je lui parlais parfois de la mer, de nos filets, de notre petite maison de Mola di Bari. Je lui racontais des choses simples, qui autrefois nous auraient semblé trop ordinaires pour qu'on s'y attarde.

Je voulais le ramener chez nous par la force des mots.

Un soir, alors que la nuit arrivait, il ouvrit les yeux et me fit signe d'approcher.

Roberto…

Je me penchai aussitôt vers lui.

Je suis là, père.

Il tenta de sourire, mais ses lèvres tremblaient. Tu as mangé aujourd'hui ?

Je baissai les yeux. J'avais réussi à obtenir un morceau de pain, mais je lui en avais laissé la plus grande part. Il y avait à peine touché.

Oui, père.

Il me regarda longuement. Je compris qu'il ne me croyait pas.

Ne me mens pas, mon fils. Pas pour me rassurer.

Je ne pus retenir mes larmes.

J'ai mangé un peu. Je vous le promets, père.
Il leva lentement la main et la posa sur la mienne. Ses doigts étaient froids, mais je reconnus leur contact : c'étaient les mains qui m'avaient autrefois soulevé pour me déposer sur ses épaules, celles qui m'avaient appris à nouer les cordages et à tenir fermement un filet malgré le vent.

Tu es encore un petit enfant, murmura-t-il.

Tu ne devrais pas avoir à faire tout cela.

Je ne suis plus un enfant, père. Je peux m'occuper de vous. Quand nous sortirons d'ici, je travaillerai, je gagnerai de l'argent. Nous rentrerons à la maison, nous retrouverons Maman et Maria, et je vous aiderai à reprendre la pêche.

Il détourna légèrement la tête. Je vis des larmes glisser le long de ses joues creusées par la souffrance.

Roberto, écoute-moi.

Sa voix était si faible que je dus approcher mon oreille de ses lèvres pour l'entendre.
Je voulais vous protéger, père. Empêcher ces hommes de vous emmener. Je n'aurais pas dû frapper ce garde. Si je n'avais pas fait cela…

Non !

Il avait prononcé ce mot avec une force qui me surprit.

Ne dis pas cela. Tu as voulu défendre ton père. Tu t'es battu pour ta famille. Ce n'est pas à toi de porter toute la faute de ce qui nous est arrivé.

Mais c'est à cause de moi que vous êtes ici !

Non, Roberto. C'est la misère qui nous a conduits ici, et la dureté des hommes. Tu n'avais que douze ans.

Il s'interrompit pour reprendre son souffle. Je serrai sa main entre les miennes.

Père, ne parlez plus. Vous devez vous reposer.

Il faut que je te dise quelque chose, mon fils.

Je ne sais pas combien de temps il me reste.
Je secouai la tête avec violence.

Nous allons sortir d'ici ! Vous allez guérir, vous verrez. Nous sortirons ensemble. Je vous le promets !

Il me regarda avec une tendresse infinie. Dans ses yeux, je retrouvai un instant l'homme d'avant la prison : le pêcheur robuste qui rentrait au port après une longue journée, le père qui me portait sur son dos, celui qui savait rire malgré la fatigue et m'apprenait, certains soirs, à reconnaître les étoiles.

Roberto, mon petit…

Promets-moi… Si je ne peux pas rentrer à la maison, il faudra que tu sois courageux.

Je ne veux pas être courageux ! sanglotai-je. Je veux mon père ! Je veux rentrer chez nous ! Je veux revoir Maman et Maria !

À ce nom, son visage se contracta. Il ferma les yeux un instant, et je compris que lui aussi pensait à elles.

Ta mère doit nous attendre, murmura-t-il. Elle doit se demander où nous sommes. Et ta petite sœur… Elle est encore si petite.

Sa voix se brisa.

Si seulement je pouvais les revoir une dernière fois…

Il porta ma main à ses lèvres et l'embrassa.

Roberto, promets-moi une chose.

Tout ce que vous voudrez, père. Tout !

Ne laisse pas la haine faire de toi un homme dur. Je sais ce que tu penses de ceux qui nous ont enfermés et de ceux qui ont laissé faire cette injustice. Regarde autour de toi : beaucoup de ces prisonniers sont eux aussi victimes de l'injustice. Ne donne pas à ceux qui nous ont fait du mal le pouvoir de transformer ton cœur, de faire de toi un homme à leur image. N'oublie jamais, mon fils : la haine empêche d'être heureux, et le mal détruit l'amitié.

Je me mis à pleurer plus fort.

Comment voulez-vous que je leur pardonne ? Ils nous ont arrachés à notre famille. Ils nous ont enfermés comme des bêtes. Ils nous ont tout enlevé !

Mon père rassembla ses dernières forces pour serrer mes doigts.

Je ne te demande pas de comprendre aujourd'hui. Je te demande seulement de ne pas laisser la haine décider de toute ta vie.

Souviens-toi de ta mère et de ce qu'elle t'a appris. Elle nous disait que Dieu ne nous abandonne pas, même lorsque nous ne comprenons plus ce qu'il attend de nous. Dieu appelle chacun de nous d'une manière singulière : à ses yeux, nous sommes uniques.

Ces mots me firent mal. Je pensai à ma mère, à ma petite sœur Maria et à sa voix qui nous appelait pour le repas. Je revis notre petite maison, le sourire de Maman, les filets qui séchaient près de la porte. Tout cela me semblait déjà si loin.

Père, dis-je dans un souffle, j'ai peur.

Il tourna à nouveau ses yeux vers moi.

Moi aussi, Roberto. Moi aussi, j'ai peur.

Je n'avais jamais entendu mon père reconnaître qu'il avait peur. Il avait toujours été celui qui se levait avant l'aube, affrontait le vent et trouvait une solution lorsque nous manquions de tout. L'entendre parler ainsi me bouleversa plus encore que sa fièvre.

Non, Roberto, nous n'avons pas à avoir honte d'avoir peur, poursuivit-il. Il faut seulement essayer de ne pas laisser cette peur nous pousser à faire le mal.

Il ferma les yeux quelques instants, épuisé par cet effort. Je crus qu'il s'endormait. Puis il murmura :



Joyeux Noël

Le pèlerin… celui qui a chanté devant les grilles… et qui m'a regardé…

Benoît-Joseph Labre ?

Il hocha faiblement la tête.

Oui. Il avait un regard étrange. Quand il nous a regardés, j'ai eu l'impression qu'il voyait en nous quelque chose qui nous échappait à nous-mêmes.

Je restai immobile. Mon père avait donc, lui aussi, été touché par cet homme.

Il m'a dit de croire et d'espérer, père.

Alors garde ces paroles, mon fils, même si tu n'en comprends pas encore le sens. Crois et espère, Roberto. Non parce que la vie sera toujours bonne avec toi, mais parce que tu ne dois pas laisser le malheur te convaincre que tout est perdu.

Je pressai sa main contre ma joue.

Je vous en prie, père, ne me laissez pas seul.

Il voulut répondre. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Je me penchai davantage vers lui.

Je suis là, père. Je suis là…

Sa respiration devint irrégulière. Ses doigts se desserrèrent lentement autour des miens. Je l'appelai encore, une fois, puis une seconde. Alors je compris que quelque chose venait de le quitter, quelque chose que mes mains ne pouvaient retenir.

Mon père mourut dans la nuit.

Je restai longtemps auprès de son corps, incapable d'accepter ce silence. Je pris ses mains entre les miennes et les serrai contre ma poitrine. Dans ma mémoire, elles portaient encore l'odeur du sel, du goudron et de la mer. Ces mains qui avaient tiré les filets, réparé les cordages et porté le pain jusqu'à notre table ne bougeraient plus jamais.

Je ne criai pas tout de suite. Je ne pleurai même pas. J'avais l'impression que les murs se rapprochaient et que la voûte de pierre descendait lentement sur ma tête. Mon père était mort. À douze ans, je restais seul dans un monde où plus rien ne semblait avoir de sens. Lorsque les gardes vinrent emporter sa dépouille, je m'accrochai à lui.

Laissez-le ! criai-je. Je vous en prie, laissez-moi encore un peu de temps !

Un des hommes tenta de me repousser. Je m'agrippai aux vêtements de mon père, comme si mes bras pouvaient empêcher la mort de me l'enlever une seconde fois.

C'est mon père ! Vous m'avez déjà tout pris ! Ne me prenez pas aussi mon père !

Brisé de douleur, je m'effondrai sur le sol.

Les gardes finirent par m'arracher à lui. Son corps fut emporté, et je ne pus même pas lui offrir une véritable sépulture. Il rejoignit les autres morts de la prison, dans une fosse anonyme, sans tombe ni pierre, sans que personne prononçât son nom.

Je demeurai plusieurs jours assis contre le mur, l'esprit absent et les bras vides.

Avec la mort de mon père, une partie de mon enfance s'éteignit. Je ne savais pas si ma mère et ma sœur vivaient encore, ni où elles se trouvaient. Peut-être avaient-elles appris sa mort ; je n'avais aucun moyen de leur faire parvenir un message. Le monde où j'étais né venait de se refermer derrière une porte que je ne savais plus ouvrir.

Je sortis de ma chemise le chapelet de bois que Benoît-Joseph Labre m'avait donné. Depuis son passage, je le portais autour du cou, comme un trésor dont je ne comprenais pas encore la valeur.

Je le serrai dans mon poing.

Crois et espère, murmurai-je.

Mais mon esprit demeurait dans l'obscurité, et mon cœur ne savait plus comment croire.

Je ne savais pas alors que je ne reverrais jamais ma mère ni ma petite sœur Maria. Je ne retrouverais ni notre maison de Mola di Bari ni le seuil où ma mère nous attendait autrefois.
Les années passeraient, les routes s'ouvriraient devant moi, mais je ne saurais jamais ce qu'elles étaient devenues. Cette ignorance serait une autre prison, plus silencieuse que celle de Bari : elle n'aurait ni murs ni barreaux, et je la porterais toute ma vie.

Je n'ai jamais su ce qu'elles étaient devenues.

Oui, Père Giovanni, je m'aperçois à cet instant que je ne suis jamais rentré chez moi depuis mon départ de Mola di Bari, le 11 octobre 1771. Cela fera bientôt quatre-vingts ans.

À ces mots, le silence retomba sur la petite pièce, plus lourd encore.

Le père Giovanni regarda Roberto, assis près de lui. Son regard s'arrêta sur ces mains noueuses qui, quatre-vingts ans plus tôt, s'étaient agrippées aux vêtements d'un père mort. L' émotion lui serra la gorge. Comment mesurer le poids d'une telle injustice ? Comment imaginer la solitude de cet enfant de douze ans, prisonnier depuis lors d'une question demeurée sans réponse ?

Il se redressa doucement, les yeux brillants de compassion, puis prit la parole :

Quatre-vingts ans, Roberto… Quatre-vingts ans à porter ce fardeau. En vous écoutant, je comprends que le véritable exil n' est pas seulement d' être éloigné de sa terre, mais d'être arraché à ceux que l'on aime sans pouvoir leur dire adieu. Cette ignorance n'est pas une simple absence de réponses. C'est une blessure qui ne s'est jamais refermée.

Mais regardez le chemin que vous avez parcouru, mon ami. Vous pensez être resté ce petit garçon brisé devant la prison, et pourtant, vous êtes là, ce soir.

Vous avez survécu à la faim, à la haine et au deuil. Benoît-Joseph vous a rappelé que vous étiez sous le regard de Dieu ; votre père, lui, vous a supplié de ne pas laisser le malheur transformer votre cœur.

En refusant de devenir semblable à ceux qui vous ont fait souffrir, vous avez honoré sa mémoire. Vous n'êtes jamais retourné à Mola di Bari, mais vous avez gardé vivante la parole qu'il vous a confiée.

Cette nuit est celle de Noël, Roberto, la nuit où les voyageurs fatigués trouvent un abri et où les exilés aperçoivent une lumière dans l'obscurité.

Nous avons encore du temps. Ne vous hâtez pas. Racontez-moi la suite…

Comment le petit garçon que vous étiez a-t-il trouvé la force de se relever après cette nuit-là ?



Il me fallut plusieurs semaines pour me remettre de la mort de mon père. Je pleurais souvent, mais, malgré le vide immense qui m'entourait, je savais que je devais tenir bon pour survivre.

Le temps s'écoula, lourd et monotone. Les jours se succédaient sans que je parvienne à les distinguer. Je grandissais dans ce cachot ; la faim, les privations et la solitude me faisaient vieillir plus vite que les enfants de mon âge. Je n'avais plus de père pour me protéger, plus de mère pour me consoler, plus de famille. Et pourtant, la vie continuait. Les derniers mots de mon père et ceux du pèlerin me revenaient souvent. Ils ne m'apportaient pas toujours la paix ; parfois, je les repoussais avec colère, les trouvant vains face à l'injustice. Mais ils demeuraient en moi, comme une petite flamme obstinée que je ne parvenais jamais tout à fait à étouffer.

Puis l'un des gardiens, qui semblait plus humain que les autres, s'adressa à moi à travers les barreaux de la grande porte. Mon jeune âge paraissait le toucher. Le matin où ses collègues avaient emporté le corps de mon père, c'était lui qui m'avait relevé du sol et pris dans ses bras pour apaiser mes tremblements. Il m'avait dit :
Pleure, petit, pleure. Les larmes apaisent parfois la souffrance. Je reviendrai te voir.

Ce gardien s'appelait Michele Vallardi. Il venait souvent parler avec moi pour alléger ma solitude. Il me confia qu'il avait un fils de mon âge, Niccolò. Un jour, il m'expliqua que, pour sortir de prison, il fallait qu'une autre personne acquitte la dette de ma famille envers le fisc royal. Il avait l'intention d'en parler à l'un des frères de l'Arciconfraternita dei Bianchi, une confrérie charitable qui nous apportait régulièrement des vêtements et de la nourriture. Ces pénitents laïcs venaient en aide aux prisonniers pauvres et pouvaient parfois régler leurs dettes afin de favoriser leur libération.

C'est ainsi que, le 9 juin 1773, après 607 jours d'incarcération, je vis s'ouvrir les lourds verrous de la porte. L'archiconfrérie avait réuni des aumônes et obtenu la libération de plusieurs prisonniers, parmi lesquels de jeunes gens dont la situation avait particulièrement ému les bienfaiteurs.

Ce matin-là, des hommes vêtus de longues robes blanches entrèrent dans notre prison. C'étaient les frères de l'Arciconfraternita dei Bianchi. Nobles ou bourgeois, ces hommes consacraient une partie de leur temps à des œuvres de miséricorde sous la direction spirituelle de l'Église. L'un d'eux s'avança dans la pénombre et prononça mon nom :

Roberto Sanguedolce, nous avons acquitté la dette de votre famille et obtenu votre libération. Vous êtes libre. Suivez-nous.

Michele, le gardien, se tenait près d'eux, un sourire aux lèvres. Je n'en croyais pas mes oreilles. J'étais parmi ceux qui allaient enfin sortir de cet enfer.

Lorsque l'on m'annonça ma libération, je ne compris pas tout de suite. J'avais tant attendu ce moment que je n'osais plus y croire. Je regardai les silhouettes blanches devant moi, puis l'arche de la porte ouverte derrière elles.

Avant que je franchisse le seuil, Michele me retint un instant par l'épaule. Il me recommanda d'apprendre à lire et à écrire pour sortir de la misère et pouvoir trouver un travail.

Roberto, le monde extérieur est vaste, mais il est cruel envers ceux qui avancent désarmés, et tu le sais. L'instruction est une clé qui peut ouvrir bien des portes, plus sûrement que la colère ou le désir de vengeance. Apprends à lire et à écrire, mon garçon. Deviens l'auteur de ta propre vie, afin que plus personne ne puisse t'enfermer ainsi.
C'est pour cela que j'ai veillé à ce que les Frères blancs t'aident à recevoir cette formation. Ils prendront soin de toi et te conduiront là où tu pourras poursuivre ton apprentissage.
Garde espoir. Adieu, mon garçon, et que Dieu te garde.

Touché par la sollicitude de Michele, je le remerciai et lui fis mes adieux.

Je fis mes premiers pas dehors. Mes jambes fléchirent sous le poids de l'émotion. L'air libre me saisit les poumons et la lumière crue du soleil m'aveugla. Je dus m'arrêter, une main devant les yeux, tandis que mes pas cherchaient leur assurance sur un sol qui ne bougeait plus sous moi.

J'étais libre.

Mais cette liberté avait un goût amer : elle ne me rendrait pas mon père.
Je ne pouvais pas courir chez moi pour me jeter dans les bras de ma mère, prendre Maria sur mes genoux ou raconter à mon père ce que j'avais vécu en prison. J'étais libre, mais les êtres que j'aimais le plus m'avaient été arrachés, et nul ne pouvait me dire où les retrouver.

Le prieur de la confrérie s'approcha. Il dut remarquer mon regard hagard, mon silence et ma maigreur. Il me fit asseoir, me donna un morceau de pain et attendit que j'aie repris quelques forces. Puis il me tendit une lettre de recommandation scellée de cire rouge. Elle me permettrait de solliciter l'aide des hospices et des maisons religieuses que je rencontrerais en chemin.

Je la regardai sans savoir ce que j'allais devenir.

Mon Père, lui dis-je enfin, je voudrais rentrer chez moi. Ma mère et ma petite sœur m'attendent peut-être. Je dois les retrouver.
Le prieur baissa les yeux vers la lettre, puis les releva vers moi.

Mon enfant, je comprends ton désir. Mais as-tu quelqu'un à Bari qui puisse t'accompagner jusqu'à Mola ? As-tu de quoi voyager ? Sais-tu seulement si ta famille habite encore la maison que tu as quittée ?
Je ne répondis pas. Ces questions, je me les posais depuis la mort de mon père, sans jamais trouver de réponse.

Nous allons faire ce que nous pouvons pour toi, reprit-il. Mais je ne veux pas te laisser repartir seul, sans ressources ni protection. À Rome, il existe une maison religieuse où tu pourras trouver un peu de pain, un abri et un travail, après une période de formation.

Il posa une main sur mon épaule.

La route sera longue, Roberto. Tu devras apprendre à te débrouiller, à demander de l'aide et à ne pas désespérer. Reste fidèle à la mémoire de ceux que tu aimes et deviens un homme de bien.

Je baissai les yeux vers le chapelet du Pèlerin que je portais toujours sur moi.

Et si je ne retrouve jamais ma famille ?

Le prieur resta silencieux un instant.

Je ne peux pas te promettre ce que je ne sais pas, Roberto. Mais tu n'as pas à décider aujourd'hui de toute ta vie. Avance un jour après l'autre. Cherche ceux qui pourront t'aider. Et garde en toi ce que ta famille t'a appris de bon.

Il me tendit un sac contenant des provisions et des vêtements pour la route, ainsi que la lettre cachetée.

Voilà, tu vas partir vers la Ville sainte, mon enfant. L'un de nos frères t'accompagnera. Tu y trouveras ce qu'un enfant de ton âge doit apprendre pour devenir un homme. Je ne sais pas ce que l'avenir te réserve. Mais tu as été gardé en vie ; il faut maintenant que tu apprennes à vivre.

Je quittai Bari avec quelques provisions, ma lettre de recommandation et le chapelet que Benoît-Joseph Labre m'avait donné. J'étais libre, enfin presque, mais je n'avais pas d'autre choix que de partir loin des miens. Je partais parce que je ne savais pas où les retrouver, parce que je n'avais plus de maison où rentrer et parce que, pour survivre, il me fallait avancer.

La route de Rome

Mon voyage fut une longue traversée de la campagne, par les champs et les chemins qu'empruntaient pèlerins, marchands et voyageurs. Le frère de l'archiconfrérie des Bianchi, qui m'accompagnait, se joignit à une caravane remontant vers le nord, composée notamment de marchands d'huile et de voyageurs en route vers les grandes villes de la péninsule. Je ne connaissais ni le chemin ni les étapes. Les Pouilles s'éloignaient derrière moi, et les paysages de mon enfance cédaient peu à peu la place à d'autres terres, à d'autres villages, à d'autres visages. Pourtant, je gardais au cœur le souvenir de la petite maison de Mola di Bari, la voix de ma mère, les mains puissante de mon père et le rire de ma sœur Maria.

Chaque fois que je croisais une femme portant un enfant dans ses bras, je croyais reconnaître ma mère. Chaque fois que j'entendais rire une petite fille au détour d'un sentier, je me demandais si Maria avait grandi, si elle se souvenait encore de son grand frère ou si, quelque part, elle espérait elle aussi mon retour.

Je n'avais aucune réponse.

Les soirs où la solitude devenait trop lourde, je sortais de ma chemise le chapelet et faisais lentement glisser les grains entre mes doigts. Je ne savais pas toujours quelles prières réciter ; les mots me manquaient. Parfois, je restais silencieux, les yeux fixés sur le bois usé, et je revoyais le pèlerin agenouillé devant les barreaux de notre prison. Sa voix s'élevait dans les litanies de Lorette tandis que les passants s'arrêtaient, touchés par son chant, pour nous venir en aide.

Je revoyais surtout ses yeux.

Ce regard ardent et pourtant paisible me poursuivait comme une question à laquelle je ne savais pas encore répondre. Comment un homme qui possédait si peu pouvait-il donner autant ? Comment pouvait-il regarder la souffrance en face sans se détourner, approcher notre misère sans mépris et demeurer pauvre sans devenir amer ?
Je ne comprenais pas encore que ce pèlerin m'avait laissé bien davantage qu'un objet de piété. Il avait déposé dans mon cœur une graine qui, peu à peu, transformerait ma manière de regarder le monde.

La route vers la Ville éternelle me parut interminable. Des plaines, des collines couvertes d'oliviers et de vieux sanctuaires du Latium se succédaient sous mes yeux. Mola di Bari avait disparu derrière moi. Mes pas m'éloignaient de mon enfance et de ceux que je craignais de ne jamais revoir. Je marchais vers une cité dont je ne savais rien, avec pour tout avenir une lettre scellée, quelques pièces et la promesse faite à mon père de continuer à vivre.

Dans le secret de mon esprit, les paroles de Benoît-Joseph semblaient revenir sans cesse :

Crede et spera ! Tu es sous le regard de Dieu

Je n'en connaissais encore ni le sens profond ni la portée. Mais je pressentais que je devais laisser ces mots faire leur chemin en moi.

J'arrivai à Rome à la fin de l'été 1773.
La ville se dressa devant moi, labyrinthe étourdissant de palais grandioses et de ruines antiques envahies par le lierre. Muni de ma précieuse lettre, le frère me conduisit sur la rive droite du Tibre, devant la façade monumentale de l'hospice apostolique de San Michele a Ripa Grande. L'immense édifice gris et sévère s'étirait le long du fleuve. Il ressemblait davantage à une forteresse ou à une caserne qu'à un havre de paix. C'est là que mon accompagnateur me laissa. Avant de partir, il posa une main sur mon épaule et me dit :

"Cet endroit t'aidera à retrouver la paix, Roberto. L'instruction que tu y recevras te permettra d'apprendre un métier. Reste confiant et patient. Il te faudra du temps, mais tu trouveras en toi la force d'avancer."

Le passage devant le tribunal d'admission de l'hospice fut une véritable humiliation. Père Giovanni, j'avais quitté une prison à Bari pour en retrouver une autre à Rome.
Des prélats au visage austère, sanglés dans leurs soutanes noires, m'examinèrent les dents comme on examine une bête de somme. Ils inspectèrent mes cicatrices et lurent avec une froideur bureaucratique la lettre du prieur de l'archiconfrérie. Puis ils découvrirent une seconde lettre glissée à l'intérieur de la première. De temps à autre, ils relevaient la tête pour m'adresser un regard inquisiteur.

Une fois mon admission validée, je fus pris dans une mécanique implacable. On m'envoya sans ménagement dans l'aile des fanciulli, le quartier des enfants. Sous les quolibets des autres orphelins, des gardiens me rasèrent le crâne pour éliminer la vermine rapportée de Bari, puis me firent enfiler l'uniforme rigide de l'institution : une veste de drap gris et rude qui me râpait la peau.
La vie à San Michele était réglée par le son d'une énorme cloche de bronze qui brisait notre sommeil bien avant l'aube. La piété y était imposée par une discipline sévère et des silences forcés. Le matin, les cours d'alphabétisation se déroulaient sous l'œil d'ecclésiastiques revêches. La moindre erreur de récitation ou le moindre regard distrait vers les fenêtres grillagées pouvait entraîner un coup de règle sur les doigts ou une privation de pain au réfectoire.

Pour moi, Père Giovanni, cette rigueur ecclésiastique raviva quelque temps la terreur des geôles de Bari. Je compris vite que les prisons des hommes pouvaient aussi porter la soutane, et parfois le voile.
Je me souviens de certaines religieuses qui arboraient sur la poitrine un cœur flamboyant enlacé d'une couronne d'épines. Quelques-unes me semblaient plus cruelles et inflexibles encore que les gardiens de Bari.

Elles étaient heureusement peu nombreuses. Malgré la peur qu'elles m'inspiraient, je décidai de plier sans rompre, résolu à honorer la promesse faite à mon père.

L'après-midi m'offrait enfin une échappée hors de la sévérité des salles de classe : les ateliers d'apprentissage. C'est là, au cœur de la Stamperia Papale, l'imprimerie officielle du Vatican installée dans les bâtiments de l'hospice, que je devais découvrir une autre manière de renaître.

L'atelier d'imprimerie était un monde de vacarme, de mouvements mécaniques et de vapeurs lourdes. L'air sentait l'huile de lin, le plomb fondu et les solvants acides. Au milieu des grandes presses de chêne qui gémissaient sous l'effort des compagnons imprimeurs, je fus aussitôt fasciné par les casses typographiques. Ces grands tiroirs compartimentés contenaient des milliers de petits caractères mobiles en plomb.

Au fil des mois, je devins avide de savoir et de lecture. Apprendre à lire et à écrire me donna, pour la première fois, le sentiment d'une liberté qui m'appartenait. Les mots m'ouvraient des portes dont je n'avais jamais soupçonné l'existence.
Je commençai par déchiffrer quelques prières, puis des passages du catéchisme que les frères me prêtaient. Chaque mot compris était une petite victoire. Il m'arrivait de relire plusieurs fois la même ligne, de peur de m'être trompé, avant de montrer fièrement mes progrès à mon compagnon.

Un jour, je découvris les récits des Fioretti de saint François d'Assise. Je fus touché par cette façon d'aller vers les pauvres, de regarder les plus humbles sans mépris et de trouver dans les choses simples une joie que la richesse ne pouvait acheter. Je ne comprenais pas encore toute la profondeur de ces histoires, mais certaines phrases demeuraient en moi longtemps après que j'avais refermé le livre.

À l'atelier, les feuilles imprimées passaient entre mes mains avant que je puisse en comprendre toutes les lignes. Peu à peu, les caractères de plomb que j'avais d'abord contemplés avec étonnement formèrent des mots, puis des phrases, puis des histoires entières. Je découvrais que ces petits signes noirs pouvaient contenir la pensée d'un homme, raconter les aventures de personnes que je ne rencontrerais jamais et m'ouvrir des horizons que mes pas n'avaient pas encore foulés.

Je n'étais plus seulement celui qui avait connu les barreaux d'une prison. J'apprenais à en ouvrir moi-même les portes.

Sous la surveillance bienveillante des maîtres imprimeurs, j'appris à manier avec une infinie précaution ces minuscules morceaux de métal. Mes doigts, autrefois habitués à nouer les gros cordages du bateau de mon père, gagnèrent une agilité toujours plus fine. Je découvris comment aligner les lettres à l'envers sur le composteur pour que la page apparaisse à l'endroit sur le papier. Chaque fois que j'appliquais l'encre sur une forme et abaissais le lourd levier de la presse, j'avais le sentiment presque sacré de donner vie aux textes. Les missels, les psautiers et les décrets pontificaux n'étaient plus pour moi des exercices imposés par des prêtres sévères : ils devenaient des pages auxquelles j'avais contribué, et qui m'ouvrait un avenir.



Rome, l'hospice apostolique de Saint-Michel à Ripa Grande

Le Pèlerin de Dieu

Le 17 mai 1778, après quatre ans et neuf mois, je fus enfin libéré de la tutelle de l'hospice. J'avais dix-neuf ans. Je choisis alors librement de rester à la Stamperia. Devenu un artisan indépendant et respecté, je portais fièrement mes mains tachées d'encre, celle des textes que j'imprimais chaque jour pour le Vatican. Je gagnais honorablement ma vie, louais une petite chambre sous les toits du rione Regola et respirais enfin l'air de Rome sans qu'un gardien surveillât chacun de mes gestes.

C'est au mois d'août 1779 que le passé me rattrapa, au détour d'une ruelle menant au Forum romain.

Alors que je descendais la via dei Serpenti, j'aperçus un homme qui tournait à l'angle de la via della Madonna dei Monti. Il marchait quelques pas devant moi, d'un pas tranquille, une besace sur l'épaule et une simple corde de chanvre nouée autour de la taille. Ses vêtements n'étaient plus que des haillons.

Arrivé à sa hauteur, il leva lentement la tête vers moi. Lorsqu'il croisa mon regard, je reçus un choc en plein cœur.

Ces yeux ! Ce feu d'une clarté presque insoutenable, qui semblait indifférent à l'agitation et au bruit de la rue.

Bari… murmurai-je, les genoux tremblants et le souffle coupé. Le pèlerin de Bari… Benoît-Joseph !
C'était lui. Benoît-Joseph Labre.

Je demeurai quelques instants incapable de détacher mes yeux de cet homme que je n'aurais jamais cru revoir. Huit années s'étaient écoulées depuis le jour où, derrière les barreaux de la prison de Bari, j'avais aperçu son visage pour la première fois.

Le pèlerin semblait absorbé dans ses pensées et poursuivait son chemin d'un pas lent. Je fis quelques pas pour le rattraper puis, arrivé à une distance respectueuse, je me décidai à l'aborder.

Je suis Roberto. Nous nous sommes rencontrés à la prison de Bari…

Il ne répondit pas tout de suite. Peut-être ne m'avait-il pas entendu. Je repris, d'une voix plus assurée :

Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi.

Je retrouvai ces yeux qui m'avaient tant marqué. Leur expression était grave, mais rien n'y semblait fermé. Il me regarda sans empressement, comme s'il voulait me laisser le temps d'expliquer ce qui m'avait conduit vers lui.

Nous nous sommes vus à Bari, repris-je. En 1771. J'étais un enfant, prisonnier avec mon père. Vous vous étiez arrêté devant les grilles. Vous nous aviez parlé, puis vous aviez chanté pour nous afin de recueillir quelques aumônes pour les prisonniers.

Son visage ne manifesta pas de surprise particulière. Il baissa un instant les yeux, cherchant peut-être à retrouver ce souvenir parmi tant d'autres rencontres faites sur les routes.

À Bari ? demanda-t-il doucement.

Oui. Vous aviez prié pour nous. Vous nous aviez donné quelque chose à travers les barreaux.

Ma main se porta instinctivement à ma poitrine, là où je gardais, sous ma chemise, le chapelet qu'il m'avait offert.
C'est bien vous, n'est-ce pas ? Vous êtes l'homme que j'ai vu ce jour-là ?

Il me regarda de nouveau.

Je suis Benoît-Joseph Labre, répondit-il simplement.

Il ne prononça pas son nom comme quelqu'un qui attend d'être reconnu. Il me le donna simplement, comme il aurait pu m'indiquer le chemin d'une église.

Je m'étais imaginé, sans trop savoir pourquoi, que ces retrouvailles seraient accompagnées d'une émotion extraordinaire, qu'il me reconnaîtrait aussitôt et que nous aurions mille choses à nous dire.

Mais il n'en fut rien. J'étais un jeune homme de vingt ans, presque un étranger pour lui, et lui-même avait parcouru bien des chemins depuis notre rencontre à Bari.

Je dois bien avouer que je ne savais comment poursuivre la conversation. Les mots me manquaient et je craignais de paraître importun.

Benoît-Joseph jeta un regard vers la rue. Des passants traversaient la place, quelques voix

montaient des échoppes voisines et le bruit d'une charrette résonnait sur les pavés de la via della Madonna dei Monti.

Puis, contre toute attente, il me dit :

Je me souviens de vous et des autres prisonniers. J'ai prié pour vous ce jour-là, mais aussi bien souvent depuis notre rencontre.

Je le regardai, bouleversé.

Vous vous souvenez donc de nous ?

Je ne suis jamais retourné à Bari, répondit-il, mais je n'ai pas oublié ceux que j'y ai rencontrés.

Ces paroles me touchèrent profondément. Je ne m'étais jamais demandé si cet homme, croisé un jour derrière les grilles de la prison, avait gardé le souvenir de ces visages misérables. J'avais conservé le sien pendant toutes ces années ; j'apprenais maintenant que je n'avais peut-être pas été seul à me souvenir.

Je veux bien parler un peu avec vous, me dit-il. Je me rendais justement à l'église San Salvatore ai Monti.

J'acquiesçai de la tête.

Nous marchâmes côte à côte, sans beaucoup parler. Il avançait d'un pas mesuré. Je remarquai la pauvreté de ses vêtements, usés par les intempéries et réduits à l'état de haillons. Rien dans son allure ne me rappelait vraiment l'homme que j'avais entrevu à Bari. Pourtant, c'était bien lui. Ses yeux n'avaient pas changé : le même feu y brûlait toujours.

La petite église de San Salvatore ai Monti nous accueillit dans une fraîcheur silencieuse. La lumière du dehors pénétrait avec retenue par la porte ouverte, laissant les recoins dans la pénombre. Nous nous arrêtâmes un instant, le temps de nous habituer au calme après le bruit de la rue.

Benoît-Joseph s'inclina lentement devant l'autel. Je fis de même, puis nous nous assîmes à l'écart, sur un banc de bois.

Je ne savais toujours pas comment commencer.

Il me vint alors à l'esprit que, huit ans auparavant, cet homme m'avait donné un chapelet sans me demander mon nom, sans savoir ce que je deviendrais et sans pouvoir imaginer que nous nous retrouverions un jour dans les rues de Rome.

Je voudrais vous poser une question, lui dis-je enfin.

Si je peux vous répondre, je le ferai.

Pourquoi vous êtes-vous arrêté devant nous, à Bari ?

Il resta silencieux quelques instants.
Vous étiez là, répondit-il. Vous souffriez. Je pouvais m'arrêter et prier avec vous.

Mais nous étions des prisonniers. Les gens passaient devant les grilles sans nous regarder. Certains passants nous jetaient une pièce, d'autres un morceau de pain. Beaucoup détournaient les yeux. Vous, vous êtes resté.

Il baissa la tête.

La souffrance d'un homme ne disparaît pas parce qu'on détourne les yeux. Et les barreaux ne l'empêchent pas d'être un homme créé à l'image de Dieu.

Ces paroles me touchèrent plus que je ne l'aurais cru. Je revoyais mon père, affaibli par la maladie, et les visages des détenus qui attendaient chaque jour une nourriture incertaine. Je revoyais aussi les regards des passants, parfois compatissants, parfois indifférents.

Mon père est mort dans cette prison, murmurai-je.

Benoît-Joseph tourna lentement la tête vers moi. Il ne m'interrompit pas.

Il était malade depuis plusieurs jours. Je l'ai vu dépérir sans pouvoir rien faire. Lorsqu'il est mort, on a emporté son corps comme celui des autres. Je n'ai même pas pu lui donner une véritable sépulture.

Ma voix se brisa. Je baissai les yeux les mains, posées sur mes genoux, cherchant mes mots.

Je n'avais que douze ans. Ma mère et ma petite sœur étaient restées à Mola di Bari. Après cela, je n'ai plus jamais su ce qu'elles étaient devenues.

Le silence s'établit entre nous. Benoît-Joseph ne chercha pas à le remplir par une parole de consolation toute faite. Il demeura simplement présent, le regard baissé.

Cette retenue me permit de continuer.

Après votre passage, j'ai souvent repensé à vous. Je ne savais pas qui vous étiez ni d'où vous veniez. Je me souvenais seulement de votre regard et de ce que vous m'aviez donné.

Je sortis de sous ma chemise le chapelet. Les grains avaient été polis par les années et par mes doigts. Je le tenais avec précaution, comme si ce petit objet contenait une part de mon enfance.

Le voici.

Benoît-Joseph le regarda. Son visage s'éclaira d'une reconnaissance discrète.

Vous l'avez gardé ?

Depuis ce jour-là. Je le porte autour du cou. Il ne m'a jamais quitté.

Je lui tendis le chapelet. Il le prit délicatement entre ses doigts, sans empressement, puis en fit glisser quelques grains.

Vous avez donc prié avec lui, dit-il.

Je baissai les yeux.

Pas toujours. Il y a eu des jours où je ne savais plus prier. Après la mort de mon père, j'étais plein de colère. Il m'est même arrivé de vous en vouloir de m'avoir dit de croire et d'espérer.

Il releva la tête, mais ne parut pas offensé.

Vous m'en vouliez pour ces paroles ?

Enfin… non, je ne sais pas. Ces paroles m'ont accompagné. Mais que pouvais-je espérer ? Mon père était mort. Ma mère et ma sœur avaient disparu de ma vie. Je ne pouvais rien changer à ce qui m'était arrivé. Il m'est arrivé de serrer ce chapelet dans mon poing et de me demander si croire servait encore à quelque chose.

Il leva lentement le chapelet en regardant vers le tabernacle avant de me le rendre.

Vous avez eu mal, répondit-il simplement.
Oui.

Et vous avez continué à vivre.

Je le regardai, surpris par la simplicité de sa réponse.

Je ne sais pas si j'ai été courageux. J'ai surtout fait ce que je pouvais pour survivre.

Il n'est pas nécessaire de se croire courageux pour avancer.

Il tourna les yeux vers l'autel, puis ajouta :
Je ne vous ai pas donné ce chapelet pour vous empêcher de pleurer. La prière n'interdit pas les larmes. Elle nous aide à nous tourner vers Dieu, même lorsque nous ne savons plus quoi lui dire.

Je baissai la tête. Ces mots ne faisaient pas disparaître les souvenirs, mais ils ne me demandaient pas non plus de les renier.

Et si l'on n'arrive plus à croire ? demandai-je.

Benoît-Joseph demeura un instant silencieux. Alors, peut-être, faut-il commencer par rester devant Dieu. Même sans beaucoup de paroles. Il sait ce que nous portons.

Il n'ajouta rien. Il ne me demanda pas de réciter une prière ni de lui promettre que je ne douterais plus. Il me parlait comme à un homme dont il respectait la peine.
Je sentis alors que je pouvais lui raconter la suite de ma vie.

Après ma libération, en juin 1773, j'ai été conduit à Rome. J'avais quatorze ans. Je ne connaissais personne et j'ignorais ce que j'allais devenir. Grâce à une lettre qui m'avait été remise, j'ai été admis à l'hospice de San Michele a Ripa Grande.

Je lui parlai de mes années d'apprentissage, de la discipline de l'établissement, des livres que j'avais d'abord eu tant de mal à déchiffrer et des premières lettres que j'étais parvenu à tracer. J'évoquai les heures passées devant les caractères d'imprimerie, l'odeur de l'encre, le bruit des presses et la satisfaction d'achever enfin un travail.
J'ai appris à lire et à écrire, lui dis-je. J'ai découvert un métier. Le 17 mai de l'année dernière, j'ai pu quitter la tutelle de l'hospice. Je suis resté à la Stamperia Papale, où je travaille désormais comme artisan imprimeur

Je gagne ma vie et je loue une petite chambre. Pour la première fois depuis mon enfance, je peux vivre sans craindre qu'un gardien vienne m'ordonner de le suivre.

Il m'écoutait avec attention.

Vous avez appris un métier, reprit-il. C'est une bonne chose.

Oui. Je ne suis plus l'enfant de douze ans qui attendait derrière les barreaux.

Je m'arrêtai. Je venais de prononcer ces mots avec une assurance qui ne résistait pas tout à fait à l'épreuve de la vérité.

Du moins, pas toujours, ajoutai-je. Il m'arrive encore de me sentir prisonnier. Je pense à mon père. Je me demande ce qu'il aurait dit s'il m'avait vu aujourd'hui. Et je pense à ma mère, à Maria. Je ne sais pas si elles vivent encore. Je ne sais même pas si elles ont su ce qui était arrivé à mon père, Gianni.

Benoît-Joseph joignit les mains.
Vous aimez toujours votre famille, dit-il.

Bien sûr.

Alors, ceux qui vous sont chers sont toujours présents dans votre cœur. Mais je comprends que leur absence vous fasse souffrir.

Il s'interrompit, comme s'il pesait ses mots, sans vouloir prétendre connaître une douleur qui n'était pas la sienne.

Je ne sais pas ce que Dieu vous réserve, Roberto. Je ne peux pas vous promettre que vous retrouverez votre mère et votre sœur. Mais vous pouvez confier à Dieu ce que vous ne pouvez plus atteindre par vous-même.

Je fus frappé qu'il connût mon prénom. Je le lui avais donné en l'abordant dans la rue, mais j'avais presque oublié l'avoir fait.

Vous croyez donc que Dieu n'a pas abandonné ma famille ?

Je crois que nous ne voyons pas tout. Certaines choses nous échappent, et d'autres nous resteront peut-être incompréhensibles ici-bas. Mais ne laissez pas votre souffrance vous persuader que vous ne pouvez plus aimer ni recevoir de l'amour.

Je gardai les yeux baissés. Je n'étais pas certain de pouvoir vivre selon ces paroles. Pourtant, pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas l'impression qu'on me demandait de tourner la page de mon passé comme si rien ne s'était produit.

À Bari, poursuivis-je, je pensais que les hommes se divisaient en deux catégories : ceux qui frappent et ceux qui subissent. Je ne voulais plus jamais être parmi les seconds. Je me suis juré de ne plus laisser personne me faire du mal.

Et ce serment vous a-t-il donné la paix ?

Je relevai la tête. La question était posée sans dureté, presque avec tristesse.

Non, répondis-je après un instant. Il m'a aidé à tenir. Mais il m'a aussi rendu méfiant. Je me mets parfois en colère pour peu de chose. J'ai du mal à croire à la bonté des hommes.

Benoît-Joseph regarda le chapelet que je tenais entre mes doigts.

Il faut parfois beaucoup de temps pour qu'un cœur meurtri se remette d'une blessure. Ne vous condamnez pas parce que vous souffrez encore. Mais prenez garde à ne pas laisser la colère décider à votre place.

Je songeai aux paroles de mon père, prononcées autrefois près de notre foyer, à Mola di Bari. Il m'avait appris qu'un homme pouvait perdre presque tout sans vendre son âme. Je n'avais compris ces mots que bien plus tard, et peut-être ne les comprenais-je pas encore entièrement.

Vous parlez comme un homme qui a beaucoup souffert, dis-je.

Il eut un léger mouvement de tête.

Je suis un homme qui cherche Dieu, répondit-il. Je suis un pèlerin.

Je le regardai plus attentivement. J'avais devant moi un pèlerin pauvrement vêtu, dont je ne connaissais presque rien. J'ignorais pourquoi il avait quitté son pays, quelles épreuves il avait traversées et ce qui l'avait conduit à vivre ainsi, sans demeure à lui. Je n'osais pas lui poser toutes ces questions à la fois.

Pourquoi vivez-vous ainsi ? lui demandai-je enfin. Pourquoi ne cherchez-vous pas un lieu où vous pourriez vous établir, travailler et vivre en paix ?

Il ne répondit pas immédiatement. Son regard se posa sur les dalles de l'église. Dans ses yeux brillait toujours ce feu que j'avais aperçu jadis à Bari.

Chacun doit chercher à comprendre ce que Dieu lui demande, dit-il. Je ne peux pas vous dire ce que vous devez faire de votre vie. Vous avez un métier : exercez-le honnêtement et prenez soin de ceux que vous rencontrerez. Pour ma part, j'ai compris que je devais poursuivre ma route et me rendre là où le Seigneur m'appelle. Je dois faire la volonté de Dieu. C'est Lui qui m'a conduit sur ce chemin.

Mais n'est-il pas difficile de n'avoir aucun lieu à soi ?

Il y a des difficultés, bien sûr. Je ne suis à l'abri ni de la fatigue ni de la faiblesse. Mais il ne s'agit pas seulement de ne rien posséder. Il s'agit de ne pas faire de sa propre volonté le maître de toute chose. Il faut demeurer libre et rechercher cette liberté des enfants de Dieu.

Il se tut un instant puis, comme s'il devinait ma pensée, ajouta :

Vous n'avez pas à vivre comme moi, Roberto. Le Seigneur ne demande pas à tous les hommes de prendre la même route.

Cette réponse me soulagea. J'avais craint qu'il ne me proposât une vie semblable à la sienne, comme si renoncer à tout était la seule manière de servir Dieu. Or il ne cherchait pas à m'entraîner derrière lui. Il m'invitait plutôt à regarder autrement la vie que j'avais reçue.

À Bari, lui demandai-je, vous m'aviez dit : *« Crede et spera »*, puis vous aviez ajouté : *« Tu es sous le regard de Dieu. »* Ces mots ne m'ont jamais quitté. Mais pourquoi me les aviez-vous dits ? Que vouliez-vous que je comprenne ?

Benoît-Joseph me regarda en silence, avec cette attention paisible qui semblait lui permettre de voir au-delà des apparences.

Je vous ai dit : *« Crois et espère »*, parce que je vous voyais souffrir, Roberto. Je ne savais pas ce que l'avenir vous réservait, et je ne pouvais pas vous promettre que les hommes seraient bons envers vous, ni que votre chemin serait facile. Mais je voulais que vous sachiez une chose : le malheur que vous traversiez ne disait pas toute la vérité de votre existence.

Les hommes peuvent vous enfermer derrière des barreaux. Ils peuvent vous juger sans vous connaître, vous mépriser ou vous traiter injustement. Mais ils ne peuvent pas décider de votre valeur aux yeux de Dieu. Voilà pourquoi je vous ai dit que vous étiez sous son regard.

Mais comment puis-je être certain que Dieu me regarde encore, lorsque tout semble m'abandonner ? demandai-je.

Parce que le regard de Dieu n'est pas celui des hommes. Les hommes regardent souvent ce qui se voit : votre pauvreté, vos blessures, vos fautes peut-être, ou ce que vous ne possédez pas. Dieu, lui, connaît aussi ce qui demeure caché au fond de votre cœur. Il voit vos peines, mais il voit également ce qui, en vous, peut encore se relever, aimer et espérer.

Vous avez survécu à la prison de Bari et c'est déjà le plus grand don que la providence de Dieu vous ait accordé. Dieu a un plan pour chacun d'entre nous et ce plan d'amour est à l'œuvre à travers vous, Roberto. Puis, lorsque la possibilité vous en a été offerte, vous avez librement consenti à recevoir une formation. Vous avez accepté d'apprendre, de grandir et d'ouvrir votre esprit à ce que vous ne connaissiez pas encore. Ainsi, peu à peu, votre chemin a pris une direction nouvelle sous l'action de la grâce. Peut-être Dieu vous préparait-il, à travers ces rencontres et les choix que vous avez librement posés, à une mission particulière. Car la volonté de Dieu ne se manifeste pas en effaçant la singularité d'une existence humaine, mais en venant à sa rencontre, au cœur même d'une vie concrète, avec ses blessures, ses dons et ses aspirations. N'oubliez jamais que chaque homme est appelé à entrer dans l'amitié de Dieu. Mais cette amitié ne se commande pas : elle se propose et se reçoit librement. Dieu appelle, il invite, il accompagne ; il ne contraint pas le cœur de l'homme.



C'est dans cette liberté intérieure que chacun peut découvrir sa vocation et apprendre à aimer. Toute vie est appelée à répondre librement à l'élan que Dieu fait naître en elle.

Je baissai les yeux. Ces paroles rejoignaient quelque chose que je portais depuis longtemps sans parvenir à le nommer.

Et pourquoi m'avoir dit de croire et d'espérer ?

Parce que la foi vous apprend à ne pas croire que votre souffrance aura le dernier mot, répondit le Pèlerin. Et l'espérance vous donne la force de poursuivre votre chemin, même lorsque vous n'en apercevez pas encore l'issue. Croire ne signifie pas tout comprendre ; espérer, ce n'est pas être certain que demain sera facile. C'est continuer à avancer en remettant sa vie entre les mains de Dieu.

Il sourit doucement.
Ne confondez jamais le regard de Dieu avec celui d'un juge qui attendrait votre chute. Pensez plutôt au Père qui ne cesse de chercher son enfant, même lorsque celui-ci ne sait plus où aller. Vous n'avez pas besoin d'être puissant pour être aimé de Dieu, ni de posséder les richesses du monde pour avoir une place auprès de lui.
Roberto, c'est précisément lorsqu'un homme croit n'avoir plus rien qu'il doit se souvenir qu'il n'a pas perdu l'essentiel. Vous avez encore votre vie à recevoir, votre cœur à ouvrir et votre liberté à découvrir. Ne laissez pas l'injustice des hommes vous apprendre à devenir injuste à votre tour. Ne laissez pas la souffrance vous fermer à ceux que vous pourrez aimer.

Le Pèlerin posa doucement la main sur son crucifix.

Croyez et espérez. Non parce que vous connaîtriez déjà le chemin, mais parce que Dieu ne cesse pas de vous appeler à vivre. Et souvenez-vous : être sous son regard, ce n'est pas être prisonnier de ses yeux. C'est pouvoir marcher librement sans être abandonné, même lorsque personne ne marche à vos côtés.

Je restai silencieux. Je comprenais enfin que ces mots prononcés à Bari n'étaient pas une simple consolation offerte à un enfant malheureux. Ils m'invitaient à ne pas laisser mon passé décider de tout mon avenir.

Je crois que je commence à comprendre, murmurai-je.
Alors, je peux servir Dieu en restant imprimeur ?

Pourquoi ne le pourriez-vous pas ? Faites votre travail avec droiture. Ne méprisez pas ceux qui ont besoin d'aide. Et lorsque vous rencontrerez un homme qui souffre, souvenez-vous de l'enfant que vous étiez derrière les barreaux.

Je sentis mes doigts se refermer sur les grains du chapelet.

Cet enfant, dis-je, je ne l'ai jamais vraiment quitté.

Peut-être n'avez-vous pas à le quitter tout à fait. Vous pouvez apprendre à le regarder avec compassion, comme vous regarderiez un autre enfant dans la peine.

Je ne répondis pas. Cette pensée m'était étrangère. Jusqu'alors, je m'étais souvent reproché ma faiblesse, ma colère et mes larmes silencieuses. Je n'avais jamais songé qu'il fût possible de regarder l'enfant que j'avais été sans honte ni amertume.

Nous demeurâmes un moment assis dans la petite église. Au-dehors, les bruits de la rue continuaient, mais ils nous parvenaient assourdis. Je ne savais pas encore Père Giovanni ce que cette conversation changerait dans ma vie. Je ne me sentais pas soudain délivré de mes souvenirs. La mort de mon père restait irréparable, et l'absence de ma mère et de ma sœur demeurait une question sans réponse.

Pourtant, quelque chose s'était déplacé en moi. Je pouvais parler de ma souffrance sans avoir à la défendre, ni à prouver que j'avais subi une injustice. Pour la première fois de ma vie, cet homme que je connaissais à peine ne me demandait pas d'oublier.

Il m'écoutait.

Après un long silence, je lui posai une dernière question :

Où allez-vous maintenant, Benoît-Joseph ? Où demeurez-vous à Rome ?

Je vais bientôt rejoindre l'hospice Saint-Martin-des-Monts, répondit-il. J'y suis accueilli le soir, grâce à la charité de l'abbé Paolo Mancini.

Le nom m'était inconnu.

Un hospice ?

Oui. Il est destiné aux pauvres qui ont besoin d'un refuge pour la nuit. L'abbé Mancini veille à ce qu'ils puissent y trouver un abri et recevoir les soins nécessaires. On leur demande de respecter le règlement, de vivre en paix les uns avec les autres et de prendre part à la prière commune.

Il parlait de cette maison sans emphase, comme d'un secours qu'il recevait avec gratitude.

Vous y restez donc chaque soir ?

Oui, lorsque je suis à Rome. J'y trouve un refuge où règnent le calme et la prière. Je peux m'y reposer, puis reprendre ma route au matin, au service de Dieu.

Il marqua une pause avant d'ajouter :
L'abbé Mancini et ceux qui le secondent font preuve d'une grande bonté envers les pauvres. Grâce à eux, je peux me reposer sans renoncer à la mission que j'ai reçue de Dieu.

Je repensai à ce que j'avais connu à San Michele. Un hospice pouvait être une maison de discipline, mais il pouvait aussi offrir une chance à celui qui n'avait plus rien.
Peut-être pourrais-je un jour vous y retrouver ? demandai-je.

Si Dieu le permet, répondit-il. Vous pourrez venir saluer l'abbé Mancini. Il accueille ceux qui cherchent un peu de réconfort, et il sait écouter.

Je remis le chapelet sous ma chemise. Je ne voulais pas retenir davantage le pèlerin. Il avait encore du chemin à faire, et je devinais que les heures de prière et le repos du soir obéissaient à une règle précise.

Nous nous levâmes. Benoît-Joseph se tourna vers l'autel et s'inclina de nouveau. Je l'imitai. Puis nous gagnâmes la porte de la petite église.

Sur le seuil, je m'arrêtai.
Benoît-Joseph…

Il se retourna.

Merci de m'avoir écouté.

Il me regarda avec cette même simplicité qui m'avait bouleversé à Bari.

Que le Seigneur vous garde, Roberto. Et n'oubliez pas que prier, c'est parler à Dieu en l'aimant. Même lorsque les mots vous manquent, votre cœur peut prendre le relais et témoigner pour vous.

Il reprit son chemin dans les ruelles du quartier des Monts. Je le regardai s'éloigner jusqu'à ce que sa silhouette se confondît avec celles des passants.

Je ne savais presque rien de lui. J'ignorais encore ce qui l'avait conduit à quitter la France, les étapes de ses pèlerinages, les épreuves qu'il avait traversées et la place que l'Eucharistie occupait dans sa vie. Je ne connaissais que son nom et le souvenir de sa présence devant la prison, de Bari.

De retour dans ma chambre, Père Giovanni, je posai délicatement la main sur le chapelet du Pèlerin, qui reposait contre ma poitrine. Les blessures de mon enfance étaient toujours là. Pourtant, je ne portais plus tout à fait le même regard sur elles.



Cet homme, ce Pèlerin avait pris le temps de m'écouter, sans me juger, sans m'imposer de réponse et sans prétendre résoudre ce qui demeurait douloureux pour moi.
Je compris seulement ceci : il était possible de rencontrer quelqu'un sans tout connaître de son histoire et de recevoir de lui une parole, un regard qui vous accompagnerait toute une vie, comme une présence.

Mais notre rencontre avait aussi éveillé ma curiosité. Benoît-Joseph m'avait parlé de l'hospice Saint-Martin-des-Monts et de l'abbé Paolo Mancini. Je voulais en apprendre davantage sur cet homme, comprendre ce qui l'avait conduit à une existence si singulière et découvrir la maison où il trouvait chaque soir un peu de repos.

Le lendemain, je retrouvai le rythme habituel de l'atelier. Le bruit des presses, l'odeur de l'encre et les caractères à assembler réclamaient toute mon attention. Pourtant, entre deux tâches, mes pensées revenaient à la rencontre de la veille. Le visage du pèlerin, son regard et ses paroles demeuraient présents à mon esprit.

Dans le cadre de mon travail, je croisais régulièrement des religieux venus faire imprimer des textes, des lettres ou des documents destinés à leurs communautés. Parmi eux figurait le révérend père Antonio Moschini, l'un de vos anciens frères, qui était alors vicaire de l'église Saints-Sylvestre-et-Martin-aux-Monts. Nous avions déjà échangé quelques mots lors de ses passages à l'atelier.

Au détour d'une conversation, je lui confiai que j'avais récemment rencontré un pèlerin nommé Benoît-Joseph Labre. Je lui racontai que je l'avais aperçu autrefois à Bari et que je l'avais retrouvé, quelques jours auparavant, dans les rues de Rome.

À l'évocation de ce nom, le père Moschini me prêta une attention particulière. Il connaissait personnellement cet homme dont je ne savais encore que très peu de choses. Il pourrait m'éclairer sur ce pèlerin singulier, sur sa manière de vivre et sur les raisons qui l'avaient conduit à une telle pauvreté.

Je lui parlai de notre entretien au Salvatorello et des questions qu'il avait éveillées en moi. Je voulais comprendre ce qui animait Benoît-Joseph, ce qui le soutenait dans son existence de pèlerin et pourquoi il trouvait chaque soir refuge à l'hospice Saint-Martin-des-Monts, auprès de l'abbé Paolo Mancini.

Le père Moschini m'avait écouté sans m'interrompre.
À plusieurs reprises, il avait baissé les yeux, comme s'il cherchait dans ses souvenirs quelque chose qui pût éclairer mes paroles.

Mon fils, me dit-il enfin, vous avez rencontré un homme dont l'apparence peut surprendre ceux qui ne savent pas regarder au-delà des choses visibles. Mais ne vous arrêtez pas à son aspect, ni même à cette vie d'errance qui semble le conduire d'une église à l'autre. Pour comprendre Benoît-Joseph Labre, il faut chercher ce qui habite son cœur.

Il marqua un court silence, puis reprit :

Benoît-Joseph Labre a choisi de se dépouiller de tout pour suivre le Christ. Mais il ne faut pas confondre sa vocation avec la misère de ceux que les circonstances ont réduits à demander leur pain.



Mon père, lui demandai-je, Benoît-Joseph m'a dit que l'abbé Mancini accueillait ceux qui cherchaient un peu de réconfort et qu'il savait les écouter. Il administre l'hospice Saint-Martin-des-Monts et connaît bien notre pèlerin. J'aimerais en apprendre davantage sur lui.

Le père Moschini demeura quelques instants silencieux, puis me répondit :

Oui, vous avez raison, Roberto. L'abbé Mancini pourra vous parler de lui mieux que moi, et sur bien des points. Si vous le souhaitez, je pourrai vous présenter à lui.

Je n'osai pas dissimuler ma joie. Pourtant, une hésitation me retint.

Croyez-vous que l'abbé acceptera de me recevoir ? Je ne suis qu'un jeune artisan.
Je n'ai ni recommandation importante ni titre à faire valoir.

Le père Moschini éclata de rire.

À Saint-Martin-des-Monts, Roberto, ce ne sont pas les titres qui ouvrent les portes. C'est le besoin d'un pauvre, et parfois le désir sincère de celui qui cherche une réponse à son existence.

Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.



Rencontre avec l'abbé Paolo Mancini

Le jour suivant, je quittai l'atelier avec une impatience que je m'efforçais de contenir. Nous traversâmes les rues de Rome, tandis que le père Moschini me parlait de l'œuvre à laquelle l'abbé Mancini avait consacré sa vie.

Autrefois, m'expliqua-t-il, Mancini avait occupé une fonction de notaire à la Chambre apostolique. Il aurait pu poursuivre une carrière honorable et vivre dans une situation confortable. Pourtant, il avait renoncé à ces perspectives pour se consacrer aux plus pauvres. Avec les religieux de Notre-Dame-des-Monts, il avait créé une œuvre de charité qui ne se limitait pas à secourir les corps : il fallait aussi rapprocher les indigents de Dieu, les réunir pour la prière et leur rappeler qu'ils demeuraient des hommes dignes de respect.

Vous verrez, ajouta le père Moschini, que cet hospice n'est pas un lieu où l'on abandonne les pauvres à leur malheur. On y veille à l'ordre, à la prière et à la paix. Douze hommes y trouvent chaque soir un abri. Ils y reçoivent une aide modeste, mais ils ne sont pas livrés à eux-mêmes.

Je songeai à ces hommes dont je ne savais rien. Douze existences, douze histoires peut-être marquées par des épreuves que personne ne cherchait à connaître. Je me demandai si l'on pouvait vivre sous le même toit sans être obligé de raconter ses blessures, et si la charité consistait parfois à respecter le silence d'un autre.

Nous arrivâmes bientôt à proximité de la basilique Saint-Martin-des-Monts. Le père Moschini me conduisit vers l'hospice, dont la simplicité contrastait avec les édifices plus imposants que j'avais souvent admirés dans Rome.

Il n'y avait là ni faste ni apparat. Seulement une porte, des murs modestes et cette tranquillité particulière des lieux où l'on cherche moins à paraître qu'à servir.

Mon compagnon se fit annoncer. Quelques instants plus tard, un homme vint à notre rencontre.

Il était d'âge mûr, vêtu avec simplicité, et son visage exprimait une douceur qui n'excluait pas la fermeté. Il salua le père Moschini avec une affection respectueuse, puis tourna vers moi un regard attentif.

Monsieur l'abbé, lui dit le religieux, je vous présente un jeune homme qui travaille à la Stamperia Papale. Il m'a confié avoir rencontré Benoît-Joseph Labre et désirer mieux comprendre la vocation de ce pèlerin. Je lui ai parlé de votre œuvre et de l'accueil que vous lui avez réservé ici.

Puis, se tournant vers moi, il ajouta :
Voilà, Roberto, je vous laisse entre de bonnes mains. J'espère que vous trouverez les réponses à vos questions.

Tandis que le père Moschini s'éloignait, l'abbé Mancini m'invita à entrer.

Soyez le bienvenu. Ainsi, vous souhaitez mieux connaître Benoît-Joseph Labre. Asseyons-nous un instant. Nous aurons tout le temps de parler.

Je m'assis en face de lui, un peu intimidé. Il ne me posa aucune question sur ma famille, mon métier ou ma condition. Il sembla plutôt attendre que je trouve moi-même les mots nécessaires.

Je lui racontai donc toute mon histoire : mon enfance à Mola di Bari, les jours terribles passés en prison avec mon père, puis cette première rencontre avec Benoît-Joseph, lorsque je n'étais encore qu'un garçon qui cherchait à comprendre pourquoi le monde pouvait se montrer si dur envers les faibles.

Je lui parlai aussi du chapelet que le pèlerin m'avait remis, des paroles qu'il m'avait adressées, de son regard et de cette présence qui m'accompagnait encore et qui m'était restée dans le cœur.

L'abbé Mancini m'écouta sans manifester la moindre surprise. Lorsqu'enfin je me tus, il garda quelques instants le silence.

Vous avez donc rencontré Benoît-Joseph à un moment où vous aviez grand besoin d'espérance et d'amour, me dit-il.

Oui, monsieur l'abbé. Mais je ne savais pas alors qui il était. Je ne voyais en lui qu'un homme pauvre, un pèlerin comme on en rencontre quelquefois. Pourtant, il était différent des autres.

C'est pourquoi je suis venu vous trouver, poursuivis-je. Je voudrais savoir qui est vraiment cet homme. Pourquoi a-t-il choisi cette vie ? Pourquoi vient-il dormir ici chaque soir ? Le Père Moschini m'a appris qu'il passait ses journées à prier dans les églises de Rome. Et pourquoi un pèlerin qui semble tout refuser accepte-t-il finalement l'hospitalité de votre maison ?

Le regard de l'abbé Mancini se fit plus grave, non par sévérité, mais comme celui d'un homme qui mesure l'importance d'une question.

Roberto, pour comprendre Benoît-Joseph, il faut d'abord comprendre ce qu'il cherche. Il ne fuit pas les hommes parce qu'il les méprise. Il ne marche pas de sanctuaire en sanctuaire parce qu'il serait incapable de s'attacher à un lieu ou à une personne. Sa vie est entièrement orientée vers Dieu. La prière n'est pas pour lui une occupation parmi d'autres : elle est le centre de son existence. D'ailleurs, il vous l'a dit lui-même lors de votre dernière rencontre : il cherche à faire ce qui lui semble être la volonté de Dieu dans sa vie. Cet homme demeure un grand mystère. Pour certains, il n'est qu'un original ; pour beaucoup d'autres, il est celui qui a transformé leur vie. Et il me semble que vous aussi, Roberto, vous avez été profondément bouleversé par sa rencontre.

Il aime les églises parce qu'il y retrouve la présence de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. Il peut demeurer de longues heures devant le tabernacle, sans chercher à être vu ni à recevoir la moindre considération. Ce qui nous paraît parfois étrange dans sa conduite trouve là sa véritable explication. Il veut être libre de suivre le Christ, sans que les biens, les honneurs ou même le désir de plaire aux hommes prennent possession de son cœur.

Il faut comprendre, Roberto, que Dieu ne conduit pas toutes les âmes par un chemin identique. Il y a des dévotions qui nourrissent profondément certains cœurs et qui ne parlent pas de la même manière à d'autres. Nous pouvons conseiller, éclairer, accompagner ; mais nous devons aussi savoir laisser à chacun l'espace nécessaire pour écouter Dieu dans le secret de son cœur.

Benoît-Joseph ne cherche pas à se distinguer des autres. Il cherche à répondre à ce qu'il croit reconnaître comme un appel de la grâce. Sa liberté n'est pas de faire tout ce qui lui plaît, mais de ne pas laisser les volontés humaines étouffer cette voix intérieure.

Il faut donc apprendre à discerner, à prier et à demeurer humble devant le mystère de chaque vocation. Nous ne savons pas toujours pourquoi le Seigneur conduit une âme de telle manière plutôt que de telle autre.

Je l'écoutais avec une attention profonde.

Mais, demandai-je, pourquoi accepte-t-il alors de dormir ici ? N'est-ce pas contraire à son désir de pèlerinage ?

Mancini eut un léger sourire.

Vous voyez, Roberto, que vous commencez déjà à poser les bonnes questions.

Il se leva et fit quelques pas dans la pièce, avant de revenir près de moi.

Benoît-Joseph a longtemps passé ses nuits dehors, notamment ici même à Rome dans les ruines du Colisée. Il y avait choisi l'arche XLIII, où il aimait se retirer pour prier. Le peu que je connaisse de lui tiens en peu de choses mais je peux vous dire qu'il a beaucoup marché, lors de ses nombreux pèlerinage qui l'ont conduit sur de nombreuses routes. En Allemagne, en Suisse, en France, en Espagne et dans bien des endroits de notre pays. Des pèlerinages ou il a affronté bien des danger, le froid et la chaleur, les moqueries et tant d'autres aventures que nous ne savons pas.

Vous connaissez de lui l'image du pèlerin sans demeure, de l'homme que vous avez rencontré à Bari. Mais ce que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas un pèlerin ordinaire. Il est vrai qu'il est profondément solitaire, mais sa solitude n'est pas un isolement. Benoît-Joseph cherche plutôt à se libérer de tout ce qui pourrait l'empêcher d'appartenir totalement à Dieu. Sa liberté intérieure lui permet précisément de rencontrer les autres autrement. Comme vous et les prisonniers autrefois.
Roberto, cet homme ne cherche pas à s'attacher aux autres et devient pourtant, comme pour vous et beaucoup d'autres qui le rencontrent, quelqu'un auquel on s'attache profondément. Au fil de ses pérégrinations, des hommes, des femmes, des familles et des prêtres créent avec lui des liens qui dépassent largement le temps de la rencontre.

Mais sa vie de pèlerin l'a épuisé. Lorsqu'il est revenu à Rome, au mois de juin dernier, après son pèlerinage à Lorette, ses jambes étaient si enflées qu'il pouvait à peine marcher. Théodose Grimaldi, le gardien de cet hospice, l'a rencontré dans le quartier et a été bouleversé de le voir dans un tel état. Il lui a proposé de venir ici afin d'y recevoir les soins dont il avait besoin.

Et il a accepté ? demandai-je.

Pas sans s'être renseigné, répondit l'abbé. Benoît-Joseph ne redoute pas la pauvreté, mais il se méfie du désordre et des querelles qui pourraient troubler la paix de son recueillement. Il voulait savoir comment vivaient les hommes accueillis ici. Théodose lui a expliqué que la prière, le respect et le bon ordre y étaient observés. Je l'ai ensuite reçu, et nous avons pu lui donner les soins nécessaires.

Le visage de Mancini s'adoucit.

En quelques semaines, ses jambes se sont rétablies. Il aurait alors pu repartir, reprendre sa vie habituelle et mendier son pain aux portes des couvents. Pourtant, il est venu me trouver pour me demander s'il pourrait revenir chaque soir. Son directeur spirituel, l'abbé Marconi, lui avait recommandé de ne plus dormir dehors. Il estimait que continuer à passer ses nuits à la belle étoile, malgré son état, aurait été présomptueux.

Je demeurai pensif. Je n'avais jamais imaginé que cet homme, qui avait parcouru tant de chemins, pût se soumettre à un règlement et demander lui-même la permission de recevoir un abri.

Vous avez donc accepté de l'accueillir ?

Oui, Roberto. Le règlement de notre maison ne prévoyait pas qu'un même indigent y fût accueilli de façon permanente. Mais je ne pouvais ignorer sa situation. J'ai donc fait une exception pour lui et, depuis lors, il revient chaque soir.

L'abbé s'interrompit. Sa voix prit une tonalité plus intime.

Je vais vous dire une chose que vous comprendrez peut-être mieux avec le temps. Ce n'est pas simplement parce que Benoît-Joseph est pauvre que nous l'accueillons. Nous accueillons les pauvres parce qu'ils sont nos frères et que le Christ nous demande de les servir. Ici, nous considérons que l'amour de Dieu ne peut être séparé de celui du prochain. On ne peut aimer le Seigneur et ignorer ceux qui souffrent. Mais, dans le cas de Benoît-Joseph, nous avons aussi compris qu'il fallait protéger cet homme épuisé, afin qu'il puisse poursuivre sa vocation sans mettre inutilement sa vie en péril.

Monsieur l'abbé, dis-je, je crois comprendre pourquoi il accepte votre hospitalité. Mais comment pouvez-vous être certain qu'il ne cherche pas seulement à se faire souffrir ? Son dénuement est si grand que j'ai parfois peine à croire qu'un homme puisse vivre ainsi sans se détruire.

Mancini me regarda longuement.

Il ne faut pas confondre la mortification avec le désespoir, Roberto. Le désespoir ferme le cœur et conduit l'homme à ne plus rien attendre de personne. Chez Benoît-Joseph, j'ai vu le contraire. Il prie, respecte notre règlement et accomplit les petits services qu'on lui demande. Lorsqu'un de ses compagnons est malade ou manque du nécessaire, il est souvent le premier à se mettre à son service.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

Vous pourriez croire qu'il ne possède rien. Pourtant, il donne volontiers ce qu'il a. Un morceau de pain, quelques pièces de monnaie, une paire de chaussures… Il ne considère pas ces choses comme sa propriété lorsque quelqu'un d'autre en a davantage besoin. Sa pauvreté n'est pas une indifférence envers les hommes. Elle est, au contraire, une manière de demeurer disponible pour eux.

Mais pourquoi, demandai-je encore, reste-t-il si silencieux ? Pourquoi parle-t-il si peu aux autres ?

Parce qu'il ne croit pas que toute parole soit nécessaire, répondit Mancini. Il écoute beaucoup, prie davantage encore et ne parle que lorsqu'il pense pouvoir aider quelqu'un. Ne vous attendez pas à recevoir de lui de longs discours. Il se peut qu'une seule phrase de sa bouche vous accompagne plus longtemps que bien des conversations.

Il me regarda avec attention, puis poursuivit :

Dans votre cas, Roberto, je pense que votre rencontre avec lui a laissé une trace particulière. Quelque chose en vous l'a entendu, même si vous ne comprenez pas encore tout ce que cette rencontre signifie. Certains ont pu le croire peu sociable parce qu'ils ne comprenaient ni son silence ni sa manière de vivre. Pourtant, au fil des années, ses rencontres ont marqué bien des existences. Il sait nouer des amitiés spirituelles et, sans chercher à enseigner, il aide parfois ceux qu'il rencontre à se souvenir d'une vérité qu'ils avaient oubliée : nous sommes tous les enfants de Dieu. Et il sait respecter la liberté de chacun.

Mancini garda un instant le silence, comme s'il cherchait ses mots.

Vous l'avez rencontré en 1771, alors qu'il était encore au début de sa vie de pèlerin. Depuis, il a poursuivi ses voyages et ses pèlerinages. Une telle existence n'est pas sans danger. Ses austérités ont éprouvé son corps, et la fatigue l'a parfois conduit à l'épuisement. Rome est devenue peu à peu son principal point d'attache, même si chaque année il continue de partir en pèlerinage au sanctuaire de Lorette. Dans ce quartier du rione Monti, certains habitants l'appellent affectueusement *« le Saint »*

Il baissa légèrement la voix.

Mais ne vous empressez pas de lui donner ce nom en face. Il est d'une telle humilité qu'il pourrait être gêné par de semblables paroles et se détourner de vous. N'essayez pas de lui faire porter une réputation, si pieuse soit-elle. Laissez-le simplement être ce qu'il est.

Il me regarda avec bienveillance.

Vous avez déjà reçu une parole de sa part, n'est-ce pas ?

Je sortis alors le chapelet que je conservais précieusement.

C'est lui qui me l'a donné, ce fameux jour de 1771, à Bari. Il m'a dit : *« Crede et spera »*, puis il a ajouté : *« Tu es sous le regard de Dieu. »*

Mancini contempla l'objet sans chercher à le prendre.

Alors, gardez-le avec reconnaissance. Mais n'oubliez pas que ce chapelet ne vous a pas été donné pour devenir un simple souvenir enfermé dans votre poche. Il doit vous rappeler la prière, la confiance et cette espérance que Benoît-Joseph a voulu vous transmettre.

Je refermai doucement la main sur les grains.

Pour la première fois, je comprenais que le cadeau reçu derrière les barreaux de la prison n'était pas seulement un objet. Il était comme une invitation à reprendre le chemin de ma propre vie, sans laisser les souffrances passées décider de tout mon avenir.

Mancini reprit :

Vous me demandiez pourquoi Benoît-Joseph est ici. Il y a une autre raison. Nous lui offrons un abri, mais il nous rappelle aussi, par sa seule présence, pourquoi cet hospice existe. Il nous oblige à ne pas oublier ceux que le monde ne regarde plus. Et, lorsque je le vois s'effacer devant les autres, je me demande parfois si nous ne recevons pas davantage de lui que nous ne lui donnons.

Son regard se fit plus grave.

Cet homme possède une manière d'être qui nous touche profondément. Il ne demande rien, se contente de ce qui lui est nécessaire et passe de longues heures en contemplation. Sa ferveur est telle que certains d'entre nous voient en lui comme un séraphin vivant au milieu des pauvres. Je ne sais si nous mesurons toujours ce que nous avons devant les yeux. Mais je sais une chose : sa présence nous apprend chaque jour à aimer davantage.

Je ne répondis pas. J'avais devant moi un homme qui avait renoncé à une carrière prometteuse pour servir les indigents et qui parlait du pèlerin comme d'un frère dont la présence l'instruisait chaque jour.

Puis-je le rencontrer ici ? demandai-je enfin. J'aimerais le revoir, mais je ne voudrais pas le déranger dans sa prière.

Vous pourrez le revoir, répondit Mancini. Il revient chaque soir, à l'heure fixée par notre règlement. Mais ne cherchez pas à le retenir si vous le trouvez silencieux. Laissez-lui la liberté dont il a besoin. Et surtout, rappelez-vous de ne pas le regarder comme un homme extraordinaire. Regardez-le plutôt comme un frère qui vous montre, à sa manière, ce que signifie aimer Dieu.

Il se leva et me raccompagna vers la sortie. Puis, avant de me laisser partir, il se tourna une dernière fois vers moi.

Revenez quand vous le voudrez, Roberto. Vous ne trouverez peut-être pas toujours Benoît-Joseph ici, car ses journées sont consacrées à la prière et il passe de longues heures dans les églises. Mais vous trouverez toujours cette porte ouverte. N'hésitez donc pas à revenir.

Je le remerciai de tout cœur.

Désormais, lorsque je penserai à Benoît-Joseph Labre, je ne verrai plus seulement le pèlerin rencontré à Bari, ni le pauvre homme aperçu dans les rues de Rome. Je le regarderai d'abord comme un *« frère »*.

Je résolus de revenir.

Non plus pour satisfaire une simple curiosité, mais parce que je pressentais qu'auprès de cet homme silencieux et dans cette maison où la charité prenait chaque soir un visage concret, j'avais encore beaucoup à apprendre.

Je continuai donc de revenir de temps à autre à l'hospice Saint-Martin-des-Monts.

Au début, je me disais que c'était pour revoir Benoît-Joseph. Puis je compris que je venais aussi chercher un peu de cette paix étrange que je ressentais dans cette maison. La vie y était pauvre, parfois rude, et les hommes qui en franchissaient le seuil n'avaient pas tous le cœur tranquille. Pourtant, je n'y retrouvais pas cette inquiétude qui m'avait si longtemps accompagné, cette impression que chaque journée pouvait m'enlever le peu qu'il me restait.

Mes jours de repos, je les consacrais volontiers à aider et à servir les douze pauvres qui trouvaient chaque soir à l'hospice un repas et un lit.

En décembre 1779, à l'approche de Noël, l'abbé Mancini me raconta un événement qui, les jours précédents, l'avait particulièrement marqué :

« C'était pendant le temps de l'Avent, qui commençait cette année-là le 3 décembre. Je souhaitais raviver la ferveur des douze hommes accueillis à l'hospice et je leur avais proposé de venir, pendant plusieurs jours, prier devant la crèche de la basilique. Chacun pourrait ainsi confier au Seigneur ses intentions et se préparer à la fête de Noël. La proposition a été bien accueillie. Pourtant, Benoît-Joseph est resté en retrait, quelque peu réservé. »

L'abbé lui avait alors demandé pourquoi il gardait le silence.

Le pèlerin lui avait expliqué qu'il craignait de s'engager dans une pratique qui pourrait être contraire aux obligations que lui avait données son confesseur pour ce temps de préparation.

J'ai déjà des obligations, lui avait-il dit, et je ne voudrais pas lui désobéir.

Mancini lui avait répondu qu'il ne souhaitait nullement lui imposer cet exercice spirituel.

Je désire seulement que votre participation soit un acte libre de votre charité. Quant à vos engagements envers votre confesseur, n'ayez aucune crainte. Nous n'irons pas prier à la basilique pendant la journée, mais seulement le soir, lorsque chacun sera de retour à l'hospice.

Benoît-Joseph avait alors répondu :

Dans ce cas, j'irai volontiers. Mais montrez-moi d'abord les prières que vous souhaitez me voir réciter.

L'abbé lui avait présenté les prières qu'il avait préparées, une pour chacun des vingt-deux jours qui précédaient Noël.



Abbé Paolo Mancini dans les ruines du colisée

Après les avoir lues attentivement, le pèlerin lui avait déclaré avec son sérieux habituel :

Une heure ne suffira pas. Il ne faut jamais écourter la prière.

Puis il avait ajouté :

Me permettriez-vous de consacrer aussi quelque temps à méditer la Passion de Notre-Seigneur ?

Mancini avait accepté avec joie.

Alors Benoît-Joseph lui avait fait cette proposition :

Dans ce cas, si cela vous convient, je consacrerai deux heures à la prière pendant chacun des douze premiers jours. Ainsi, chacun des compagnons de l'hospice aura, en quelque sorte, sa journée de prière, que j'offrirai au Seigneur à son intention.

L'abbé avait accepté cette proposition avec reconnaissance.

Il me confia que cette réponse l'avait profondément touché. Il connaissait la ferveur du pèlerin, mais il avait été frappé de le voir consacrer spontanément ses heures de prière aux autres hommes de l'hospice.

Je savais, me dit-il, que je pouvais compter sur lui dans la prière. Mais ce jour-là, il m'a rappelé que l'on peut porter les autres dans son cœur sans avoir besoin de leur dire de grandes choses.

Il se tut un instant.

Je crois que c'est ainsi que Benoît-Joseph nous enseigne à aimer. Il ne cherche pas à se faire remarquer. Il prie simplement pour celui qui se trouve à ses côtés.

Deux semaines plus tard, je me rendis à l'hospice alors que le nouveau gardien venait de prendre ses fonctions. Il s'appelait Léopold Clavelli et achevait de préparer la salle.
J'avais appris que notre bon et fidèle ami Théodose Grimaldi, gravement malade, était décédé à l'hôpital du Saint-Esprit. Cette nouvelle m'avait attristé. Il nous avait quittés après tant d'années de dévouement au service de l'hospice.

Léopold était encore peu habitué à ses nouvelles fonctions et cherchait ses marques dans l'organisation de la maison. Je déposai mon manteau et me mis à l'aider afin de lui faciliter la tâche.
Quelques hommes étaient déjà installés. En rangeant la salle, je remarquai que l'un d'eux avait reçu un morceau de pain, mais le tenait entre ses mains sans y toucher. Il regardait les autres avec méfiance, comme s'il craignait qu'on vînt le lui reprendre.

Benoît-Joseph, assis non loin de lui, avait lui aussi remarqué son hésitation.

Vous ne mangez pas, mon frère ? lui demanda-t-il.

L'homme haussa les épaules.

Je mangerai plus tard.

Le pèlerin n'insista pas. Il baissa les yeux un instant, puis se leva et s'éloigna pour prier.

Je crus d'abord qu'il n'avait pas compris. Mais lorsque je revins avec de l'eau, je vis que l'homme avait commencé à manger.

Je ne sus jamais ce qui s'était passé dans son esprit. Benoît-Joseph ne lui avait fait aucun sermon. Il lui avait simplement laissé la liberté de recevoir ce qu'on lui donnait.

Ce détail me poursuivit sur le chemin du retour.

J'avais connu la faim. Je savais combien elle pouvait rendre soupçonneux, combien elle pouvait apprendre à cacher, à retenir, à se méfier de la main tendue. Je ne pouvais reprocher à cet homme sa crainte. Je la connaissais trop bien. Après avoir tant manqué, on pouvait continuer à vivre dans la peur de manquer encore, même lorsque le pain était enfin posé devant soi.

Je compris alors que Benoît-Joseph savait reconnaître chez les autres des blessures que personne ne voyait. Il ne cherchait pas toujours à les soulager par des paroles. Parfois, il lui suffisait de ne pas insister, de laisser à chacun le temps de recevoir ce qui lui était offert.

Ce jour-là, le morceau de pain m'en apprit peut-être autant sur la charité que bien des discours.

Le lendemain, je rencontrai Léopold près de la porte de l'hospice. Il avait l'air inquiet. Dites-moi, lui demandai-je, Benoît-Joseph n'est pas encore arrivé ?

Non, Roberto. Il est parti tôt ce matin et, malgré son état de santé, il entreprend encore cette longue visite des églises de Rome. Je ne sais comment il trouve la force d'affronter tant de fatigues. Cet homme demeure un mystère pour moi.

Je vais l'attendre. Il ne devrait plus tarder à rentrer.

Ce soir-là, l'abbé Mancini me fit appeler.
Je le trouvai dans la pièce qui lui servait de bureau. Il m'invita à m'asseoir. J'avais souvent eu envie de lui parler de ce que je découvrais auprès du pèlerin, mais je ne savais jamais par où commencer.

Vous venez régulièrement, Roberto, me dit-il. J'espère que notre maison ne vous détourne pas de votre travail.

Non, monsieur l'abbé. Au contraire. J'y trouve quelque chose que je ne saurais pas encore nommer. Et puis, je ne viens que pendant mes jours de repos ou certains soirs, pour aider Léopold. À son contact, j'apprends à me mettre au service de mon prochain. J'ai trouvé dans le service des autres une manière d'apaiser ce que je porte encore de mon passé.

Je lui racontai mes dernières conversations avec Benoît-Joseph. Je lui parlai de ses pèlerinages, des quelques épisodes de sa vie qu'il avait bien voulu me confier et de cette vocation singulière qui semblait le conduire toujours plus loin.
Mancini m'écouta sans m'interrompre.
Puis, avec un sourire, il me fit remarquer :

Roberto, il ne faudrait pas confondre sa vocation avec une règle que tous devraient suivre. Vous avez reçu la possibilité de travailler, d'apprendre un métier et de gagner votre vie. Ce sont des dons qu'il serait mal de mépriser. Mais il est bon, en effet, de se demander ce qui, en nous, possède réellement notre cœur.

Il poursuivit :

Votre désir de servir est certainement une bonne chose. C'est aussi, je le crois, un don de la grâce. Et je pense que Benoît-Joseph avait vu juste lorsqu'il vous a dit : *« Tu es sous le regard de Dieu. »*

Il demeura un instant silencieux, puis reprit :

Lorsque j'étais plus jeune, Roberto, j'avais une situation qui aurait pu m'assurer une existence honorable. J'ai quitté cette voie pour me consacrer davantage au service de l'Église et des pauvres. Je ne vous raconte pas cela pour que vous compariez ma vie à celle de Benoît-Joseph. Nous n'avons pas reçu le même appel.

Je le regardai avec étonnement. Je savais qu'il avait renoncé à une carrière prometteuse, mais je n'avais jamais mesuré ce que ce choix avait pu lui coûter.

Pourquoi avez-vous fait ce choix ? demandai-je.

Il prit le temps de répondre.

Parce que j'ai fini par comprendre que chacun doit discerner ce que Dieu lui demande. Le renoncement n'a de valeur que s'il nous rend plus disponibles à l'amour.

Vous voyez Benoît-Joseph marcher sans cesse, vivre avec presque rien et prier longuement. Vous pourriez être tenté de croire que sa sainteté tient d'abord à ces choses. Mais elles ne sont que les signes visibles d'un choix plus profond. Nous ne pouvons pas mesurer son union à Dieu. Nous pouvons seulement observer, avec prudence, ce qu'elle semble produire dans sa manière de vivre.

Et que produit-elle, selon vous ?

Mancini me considéra avec bienveillance, un sourire aux lèvres.
Je vous laisse le découvrir, mon cher Roberto.

Puis, en riant doucement, il ajouta :
Si je vous donnais toutes les réponses, vous n'auriez plus besoin de regarder.

Il s'interrompit avant de reprendre :

En tout cas, merci pour votre généreux service auprès des pauvres, Roberto.

À cet instant, Léopold entra dans la pièce. L'abbé lui adressa quelques mots, puis revint à notre conversation.

Benoît-Joseph a beaucoup voyagé. Ses pélerinages l'ont éprouvé et sa santé m'inquiète de plus en plus. Mais je ne crois pas que l'on puisse comprendre ce qui anime cet homme sans prendre le temps de l'observer.
Que faut-il donc regarder ?

Mancini me répondit sans hésiter :

Regardez ce qu'il fait lorsqu'il n'a rien à gagner.

Je ne répondis pas. Cette phrase me parut plus difficile à comprendre que toutes celles que j'avais entendues jusque-là.

La nuit de Noël à la Madonna dei Monti

Le Père Giovanni avait les larmes aux yeux. Il garda un instant le silence, comme s'il voulait laisser à mon récit le temps de rejoindre son propre cœur. Puis, lorsque l'émotion se fut apaisée, il me demanda :

Vous habitiez toujours sur la rive gauche du Tibre, via dei Pettinari ?

Plus à cette époque, mon Père. Depuis octobre 1779, j'avais quitté ma chambre du rione Regola. Mon travail à la Stamperia Papale m'assurait désormais un salaire régulier et une certaine considération. J'avais pu louer un petit appartement de trois pièces dans la via Urbana, au cœur du rione Monti. Ce n'était pas un logement luxueux, mais j'y avais trouvé quelque chose qui m'avait longtemps manqué : un peu de stabilité, une plus grande indépendance, une table où poser mes livres pour étudier le soir. J'étais enfin heureux de pouvoir gagner honnêtement mon pain quotidien.

Je n'étais pas devenu riche. J'avais simplement cessé de vivre dans l'incertitude du lendemain. Pour celui qui avait connu la prison, la faim et la peur, cela représentait déjà beaucoup.

J'étais heureux, mon Père, d'habiter le rione Monti, ce quartier populaire de Rome, étendu entre les hauteurs du Quirinal et de l'Esquilin. Il avait son caractère, ses habitudes, ses querelles et ses fidélités. Les Monticiani formaient presque une petite cité au sein de la grande ville. Ils avaient leurs façons de parler, leurs métiers, leurs solidarités et surtout leur Madone, la Madonna dei Monti, devant laquelle tant de générations étaient venues confier leurs peines et leurs espérances.

Dans les ruelles étroites, autour de la Suburra et des rues voisines, la vie s'annonçait dès le matin au bruit des échoppes, des marteaux des artisans et des voix des marchands. Le soir, lorsque les portes se refermaient et que la lumière baissait, les odeurs de bois brûlé se mêlaient à celles des cuisines : un peu de chou, du pain, des légumes, parfois du poisson salé ou de la morue préparée pour la vigilia, la veille de Noël. En ce temps-là, beaucoup observaient encore l'abstinence prescrite par l'Église.

Le repas était souvent modeste, mais l'approche de la Nativité lui donnait une saveur particulière. Les familles se préparaient à la fête avec les moyens dont elles disposaient. Les plus pauvres n'avaient guère de quoi enrichir leur table, mais ils pouvaient encore espérer partager la joie des autres.

J'aimais, après mon travail, parcourir ces rues. J'y retrouvais l'animation du quartier : les enfants qui couraient dans les ruelles, les femmes qui s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre et les vieillards assis devant leur maison. Il y avait là une existence rude, parfois misérable, mais aussi une chaleur humaine que je n'avais pas toujours connue.

À l'approche de Noël, Rome changeait de visage. Dès les semaines de l'Avent, des bergers descendaient des montagnes des Abruzzes et des campagnes voisines. Ils venaient avec leurs manteaux épais, leurs chapeaux et leurs instruments rustiques : les pifferi, petits hautbois au son perçant, et les zampogne, ces cornemuses dont la plainte musicale semblait porter en elle le cœur de leurs montagnes natales.

Ils s'arrêtaient devant les images de la Vierge placées aux angles des rues, sous les petites chapelles ou dans les cours des maisons. Là, ils jouaient pour quelques piécettes leurs mélodies de Noël pour annoncer aux habitants que la naissance du Sauveur approchait.
Leurs airs étaient souvent simples, parfois un peu âpres, mais ils s'élevaient dans la nuit avec une douceur inattendue. Le souffle de la cornemuse soutenait la mélodie du piffero et, pendant quelques instants, une rue pauvre pouvait devenir un lieu enchanteur. Les enfants s'arrêtaient pour écouter, les femmes se penchaient aux fenêtres, les passants déposaient une pièce dans le chapeau des musiciens. Puis les bergers reprenaient leur route, laissant derrière eux un silence où leur musique semblait continuer de résonner.

Mon travail à la Stamperia m'avait retenu plus que je ne l'aurais voulu. Les journées avaient passé rapidement et, depuis quelque temps, je n'avais pas revu Benoît-Joseph. Je savais qu'il poursuivait ses déambulations quotidiennes dans les églises du quartier.

Depuis le 3 décembre, il allait également prier chaque soir à la basilique de Saint-Martin-des-Monts, en compagnie de l'abbé Mancini et d'autres pensionnaires de l'hospice. Je pensais souvent à lui, mais je ne voulais pas courir après chaque occasion de le rencontrer. J'avais appris à son contact qu'une amitié véritable n'a pas besoin de retenir l'autre à chaque instant.

Le soir du 24 décembre 1779, je me rendis à l'église de la Madonna dei Monti pour assister à la messe de la Nativité. La nuit était fraîche, sans être aussi rigoureuse que certaines nuits d'hiver. Les rues du quartier étaient encore animées par les groupes qui se dirigeaient vers les églises. On entendait, au détour des ruelles, le murmure des conversations, le pas pressé de ceux qui craignaient d'arriver en retard et, parfois, plus loin, une dernière plainte de piffero qui s'élevait au-dessus des toits.

En approchant de l'église, je croisai Paolo Mancini. Son visage s'éclaira lorsqu'il me reconnut.

Mon Dieu ! Roberto ! Vous voilà donc. Je suis heureux de vous voir. Notre ami commun est déjà à l'intérieur, en prière. J'ai permis aux compagnons de l'hospice qui le souhaitaient de rentrer plus tard que d'ordinaire cette nuit, afin qu'ils puissent assister à la messe de la nativité. Nous avons bien prié durant ce temps de l'Avent et pour eux aussi, Noël doit être une fête.

En regardant la porte de l'église, il ajouta :
À Rome, pour peu que le froid nous laisse un peu de répit, ces fêtes ont une grâce singulière.
On dirait que le ciel et la terre se répondent. Les lumières aux fenêtres, les images de la Madone, les chants des bergers et les cloches qui appellent les fidèles : tout semble inviter les hommes à se souhaiter la paix. On se rencontre et l'on se dit : *« Buone feste ! »* On se retrouve quelques pas plus loin, et le même souhait revient. À quoi l'on répond : *« Altrettante ! »* Que d'autres bonnes fêtes vous soient données en retour ! C'est là, Roberto, une manière de dire que la joie que l'on souhaite à son prochain, on voudrait la partager avec lui.

Alors, *« Buone feste ! »* Roberto ! Que cette nuit de Noël vous soit favorable.

Je lui répondis avec la même chaleur :
« Altrettante, Paolo ! À vous aussi. Que cette nuit de Noël vous accompagne dans la joie et la chaleur de votre mission. »

Je souris. Je n'avais jamais entendu Paolo Mancini parler ainsi des fêtes, avec une telle simplicité. Il me serra affectueusement le bras, puis me laissa entrer.

Je poussai les lourds rideaux de cuir qui protégeaient l'entrée de l'église et fus aussitôt enveloppé par une atmosphère que je n'oublierai jamais. L'odeur de l'encens emplissait la nef. Les flammes des cierges tremblaient dans les courants d'air, faisant vaciller les ombres des fidèles sur les murs.

La foule remplissait la nef : des familles entières, des artisans encore vêtus de leurs habits de travail, des femmes tenant leurs enfants contre elles et des vieillards appuyés sur leurs cannes. Certains priaient les yeux fermés ; d'autres regardaient vers l'autel avec cette attente particulière qui précède les grands moments de la vie chrétienne.
Ce n'était pas la richesse qui donnait à cette église sa beauté, mais la multitude des visages rassemblés. Les vêtements étaient simples, les visages fatigués, les mains souvent marquées par le travail. Pourtant, ce soir-là, personne ne semblait tout à fait étranger à son voisin. Tous étaient venus pour le même Enfant, celui que les pauvres pouvaient approcher sans avoir à franchir les portes d'un palais.
Je cherchai Benoît-Joseph des yeux. Il y avait tant de monde que je ne parvenais pas à le distinguer. Je finis par me tenir sur le côté, près d'un pilier, d'où je pouvais voir l'autel.

La célébration commença dans le recueillement. Au pied de l'autel, le prêtre récita les prières préparatoires, parmi lesquelles le *« Judica me »*, ce psaume dans lequel le célébrant demande à Dieu de le conduire jusqu'à son autel. Je connaissais ces paroles du psaume 42, mais, cette nuit-là, elles prenaient une résonance nouvelle pour moi :

Et introibo ad altare Dei : ad Deum qui lætificat juventutem meam.

« Et j'irai vers l'autel de Dieu, vers Dieu qui réjouit ma jeunesse. »

Je ne saurais dire, Père Giovanni, pourquoi ces mots me touchèrent alors avec tant de force. Peut-être parce que j'avais longtemps cru que la vie ne me réservait plus aucune jeunesse, aucun commencement. Peut-être aussi parce que je sentais, dans cette nuit, que Dieu pouvait rendre à un homme quelque chose qu'il croyait perdu : non pas les années écoulées, mais la capacité d'espérer encore.



Je me remémorais les Noëls que j'avais connus à Mola di Bari, lorsque j'assistais à la messe de minuit avec mon père et ma mère. J'étais jeune alors, mais ces souvenirs étaient restés profondément gravés dans mon esprit. Je revoyais leurs visages, j'entendais presque leurs voix et je retrouvais, l'espace d'un instant, la chaleur de ces soirées familiales. La prison, la séparation et les années passées avaient éloigné ces images, sans parvenir à les effacer.

Dehors, les pifferari poursuivaient leurs chants. Leur musique nous parvenait, assourdie par les murs et les rideaux. Elle se mêlait par instants au son des cloches, puis disparaissait sous les premières paroles de la liturgie. J'avais l'impression étrange que les bergers de Bethléem n'étaient pas si loin de nous. Eux aussi avaient veillé dans la nuit, avec leurs instruments simples, sans savoir encore quelle grandeur allait se révéler dans la mangeoire d'une humble étable de Judée.

C'est alors que mon regard fut attiré vers le côté de l'épître.

Il était là !

Benoît-Joseph se tenait un peu à l'écart, sans chercher la meilleure place ni vouloir se rapprocher de l'autel au risque de gêner les autres. Sa silhouette maigre se détachait dans la pénombre. Son manteau portait les marques de sa vie ; ses vêtements étaient pauvres, et ses mains demeuraient jointes, immobiles. Pourtant, son visage semblait recueilli dans une paix si profonde que je ne parvenais plus à en détourner les yeux.

Il ne regardait personne. Il ne cherchait pas à être vu. Toute son attention semblait tournée vers le mystère célébré devant lui. Dans ce visage marqué par la fatigue, il y avait quelque chose de grave et d'indicible, une paix que je ne savais pas expliquer.

Je compris alors que je ne devais pas m'approcher. Il était venu pour prier, non pour recevoir les salutations d'un ami. Je restai donc à ma place, heureux simplement de savoir qu'il était là.

La messe se poursuivit. Les prêtres s'avancèrent à l'autel, les servants accomplirent leur office et les prières latines s'élevèrent sous les voûtes. Les chants, tantôt graves et mesurés, tantôt plus amples, semblaient donner une voix à l'attente de toute l'assemblée. Chaque geste avait sa place, chaque silence son importance.



Les fidèles suivaient la célébration avec une ferveur touchante, chacun cherchant, à sa manière, à entrer dans le mystère qui se célébrait au cœur de cette nuit.

Puis, lorsque minuit fut passé et que la fête de la Nativité fut solennellement célébrée, un mouvement parcourut l'église. Selon la coutume que l'on suivait pour cette célébration, les prêtres devaient porter l'image de l'Enfant Jésus jusqu'à la crèche installée près du maître-autel.

Ce soir-là, les abbés Gaetano Palma et Rovira Bonnet s'avancèrent en procession, revêtus de leurs ornements de fête. Entre leurs mains, ils portaient avec précaution l'image du Santo Bambino. Il ne s'agissait que d'une petite effigie de bois, mais, à cet instant, tous les regards convergeaient vers elle. Les lumières semblaient plus douces, les conversations s'étaient tues, et l'on n'entendait plus que le pas mesuré des prêtres et le murmure des prières. L'un d'eux rappela les paroles du prophète Michée, annonçant que de Bethléem sortirait celui qui serait le pasteur d'Israël. Ces mots prenaient une simplicité saisissante. Le Sauveur promis ne se présentait ni dans la force des armées ni dans l'éclat des puissants. Il venait comme un enfant, dans la simplicité et le dénuement.

Les prêtres s'arrêtèrent devant les fidèles. Chacun pouvait s'approcher à son tour pour vénérer l'image, selon la coutume de la célébration. Des femmes essuyaient leurs yeux. Un père souleva son petit garçon pour qu'il pût mieux voir. Une vieille dame joignit les mains et demeura un instant immobile, comme si elle confiait silencieusement à l'Enfant toutes les peines d'une longue existence.

Ce n'était pas une joie bruyante. C'était une joie profonde, mêlée de tendresse et de gravité, celle de gens simples qui avaient quelque chose à offrir à l'Enfant-Roi : leur confiance, leurs espérances, leurs prières et leurs larmes.

Quand vint le tour de Benoît-Joseph, il s'avança sans empressement. Il s'agenouilla devant l'image et resta un moment silencieux. De là où je me tenais, je ne pouvais dire ce qui se passait dans le cœur de mon ami pèlerin. Je ne pouvais connaître ses pensées ni prétendre pénétrer le secret de sa prière. Je voyais seulement un pauvre qui avait choisi de ne rien retenir pour lui-même incliner la tête devant l'Enfant-Roi, venu au monde dans le dénuement d'une humble étable de Judée.

Le Pèlerin ne fit aucun geste spectaculaire. Il se recueillit, se releva, puis s'inclina avec une douceur presque imperceptible. Lorsqu'il regagna sa place du côté de l'épître, son visage semblait illuminé d'une douceur paisible.

Je pouvais imaginer combien cette scène le touchait au plus profond de sa vocation de Pèlerin de Dieu. Lui qui avait renoncé aux sécurités ordinaires de la vie contemplait le Dieu qui avait voulu naître sans défense, dépendant des mains de Marie et de Joseph. Je compris, sans pouvoir prétendre connaître le secret de sa prière, que cette pauvreté de la crèche rejoignait quelque chose d'essentiel dans sa propre existence : l'amour ne cherche pas à dominer ; il se fait proche, il se donne et il accepte d'être accueilli.

Après la vénération, l'image fut déposée dans la crèche. Les fidèles regagnèrent peu à peu leur place, et la messe reprit son cours. Je ne regardais presque plus l'autel : mes yeux revenaient malgré moi vers Benoît-Joseph. Il avait repris sa prière, dans la même simplicité qu'auparavant. Sa présence me touchait profondément, mais il ne semblait pas se distinguer des autres fidèles.

Lorsque la messe s'acheva, les cloches sonnèrent dans la nuit romaine, annonçant la joie de la Nativité. La foule s'écoula lentement depuis le parvis vers la via dei Serpenti. L'air frais nous saisit au visage, mais personne ne semblait pressé de rentrer. Des groupes se formaient sous la lumière des lanternes à huile de la place de la Madonna dei Monti. On échangeait des souhaits, on se donnait des nouvelles, on s'embrassait, on riait. Les enfants, qui avaient lutté contre le sommeil pendant la célébration, retrouvaient soudain leur vivacité. La ville, pour quelques heures, semblait avoir déposé une part de sa fatigue.

Je croisai de nouveau Paolo Mancini. Il serrait contre lui son manteau de laine et regardait les fidèles qui sortaient.

Che notte, Roberto ! Quelle nuit ! Avez-vous vu cette affluence ? On aurait dit que tout le rione s'était donné rendez-vous. Et ces visages, lorsque le Bambinello est passé en procession… Je crois que certains emporteront longtemps cette belle image avec eux.

Je le crois aussi, répondis-je. Il y avait tant de pauvreté dans cette église et, pourtant, je n'avais jamais vu autant de visages heureux. Paolo acquiesça.

C'est peut-être cela, Noël. On ne reçoit pas toujours ce que l'on espérait, mais l'on découvre parfois que l'on n'est pas seul. Pour un homme qui a connu tant d'épreuves, comme vous, mon cher Roberto, cette nuit de Noël est déjà un grand don de la Providence. Il me serra affectueusement le bras, puis s'éloigna pour saluer quelques compagnons de l'hospice.

Je restai sur le parvis, à regarder les petits groupes se disperser dans les rues. C'est alors que j'aperçus Benoît-Joseph. Il venait vers moi. Son visage s'éclaira d'un large sourire lorsque nos regards se rencontrèrent. Roberto ! Vous voilà donc revenu parmi les Monticiani !

Et vous, mon ami, vous voilà toujours dans les ruelles, en quête d'une église où prier devant la Très Sainte Eucharistie !

Il sourit davantage.

Les chemins ne manquent pas, et les hommes non plus. Il y a toujours quelqu'un à rencontrer, quelqu'un pour qui prier, quelqu'un à qui donner un peu de son temps. Nous nous éloignâmes de l'entrée de l'église, marchant côte à côte dans une rue moins fréquentée. Les cloches s'étaient tues. De temps à autre, une fenêtre s'ouvrait, laissant échapper un rayon de lumière et les bruits

d'une famille réunie dans la joie. Au loin, un piffero reprit sa mélodie, accompagné par le souffle grave d'une zampogna. Le son venait de si loin qu'il paraissait irréel.

Pendant quelques pas, nous gardâmes le silence. Je n'osais pas troubler la paix qui semblait entourer mon ami. Puis, n'y tenant plus, je lui demandai :

Benoît-Joseph, qu'avez-vous ressenti en vous approchant de l'Enfant Jésus ?

Il ne répondit pas immédiatement. Il marchait lentement, les yeux baissés. Puis il tourna vers moi son regard lumineux. Roberto, cette nuit nous rappelle que Dieu n'a pas voulu se tenir loin de nous. Il est venu parmi les hommes, non dans la demeure des puissants, mais dans la pauvreté. Il aurait pu choisir la grandeur que les hommes admirent.
Il a choisi la simplicité. Rappelez-vous les paroles du prophète Isaïe : *« Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. »*

Ce soir, Roberto, nous célébrons Dieu vivant parmi les hommes. Cette fête nous appelle à une autre manière de vivre et nous invite à être attentifs à toutes les pauvretés de ce vaste monde.

Il poursuivit, d'une voix calme :

Avez-vous regardé la crèche ? Il n'y a là ni richesse ni protection. Cette naissance est un événement inouï et décisif pour l'humanité, puisque Dieu s'est fait homme parmi les hommes. De sa naissance à sa mort sur la Croix, il a partagé notre condition humaine en tout, à l'exception du péché. C'est à Bethléem, en Judée, que Dieu se donne au monde. Nous passons tant de temps à vouloir être forts, à nous mettre à l'abri, à nous assurer que rien ne nous manquera. Mais l'amour ne se mesure pas à ce que nous possédons. Il se mesure à ce que nous sommes prêts à donner, Roberto.

Vous savez, Benoît-Joseph, lui dis-je, je garde une autre image de la pauvreté. À Mola di Bari, dans notre village de pêcheurs, Noël était une fête vécue au milieu des difficultés d'une existence modeste. La faim, le froid et l'abandon ne sont pas beaux en eux-mêmes. Ce sont des souffrances dont il faut secourir les hommes, plutôt que de les glorifier.

Il m'écouta avec attention, sans m'interrompre.

Je crois que le Christ nous montre, par son enseignement, que le cœur peut rester libre même lorsqu'on ne possède presque rien.

C'est ce que vous m'avez appris, mon cher Benoît-Joseph. Vous m'avez appris à ne jamais détourner les yeux de celui qui souffre. Et si nous choisissons de vivre simplement, que ce soit pour avoir les mains plus libres, pour accueillir davantage et pour ne pas garder pour nous ce qui pourrait aider nos frères en difficulté. Il faut être proche d'eux et leur venir en aide.

Il reprit sa marche, tout en me regardant de ses yeux de feu.

Cette nuit, Roberto, le Roi des rois nous apprend à ne pas mépriser les petits. Il ne vient pas prendre leur place ni leur enlever leur peine par de vaines paroles. Il vient partager leur condition. Il se fait proche. Voilà pourquoi aucun homme ne devrait se croire oublié de Dieu, même lorsqu'il est seul, même lorsqu'il n'a plus personne pour prononcer son nom.

Ces paroles me touchèrent plus profondément que je ne saurais le dire. Je repensai à la misère de mes parents, à la prison de Bari, aux nuits sans sommeil passées dans le désespoir.

Je revoyais la main tendue de Benoît-Joseph qui, à travers les barreaux de ma prison, m'avait offert son chapelet. Du haut de mes douze ans, je n'avais jamais oublié ce geste. Mais, en cette nuit de Noël, j'en comprenais un peu mieux le sens. Benoît-Joseph ne m'avait jamais promis que ma vie serait facile. Il ne m'avait pas assuré que mes blessures disparaîtraient. Il m'avait donné quelque chose de plus humble et, peut-être, de plus durable : la possibilité de recommencer à espérer et à être heureux.

Sans jamais nier mes souffrances, Benoît-Joseph avait peu à peu adouci les angles de mon esprit et apaisé mes angoisses. À son contact, les souvenirs de mon passé avaient progressivement perdu leur emprise sur moi. Il m'avait aidé à les porter, jusqu'à rendre supportable ce qui, autrefois, me semblait impossible à surmonter.

Et nous, Benoît-Joseph, que pouvons-nous offrir à cet Enfant ?

Avec douceur il me répondit.

Ce que nous avons, Roberto. Et surtout, ce que nous sommes. Une prière, un peu de pain pour celui qui souffre, une parole qui ne blesse pas, une porte que l'on ouvre dans son cœur pour faire une place à celui qui n'en trouve aucune. Il n'est pas nécessaire d'accomplir de grandes choses pour aimer Dieu. Il suffit parfois de ne pas abandonner son frère.

Le Seigneur a voulu naître en partageant notre humanité. Vrai Dieu et vrai homme, il a accepté de recevoir les soins de Marie et de Joseph. Nous aussi, nous devons apprendre à recevoir, sans honte, l'aide que les autres nous offrent. Et lorsque nous le pouvons, nous devons à notre tour donner. N'oublie jamais, Roberto, que lorsqu'il s'agit de la charité envers le prochain, il faut savoir se donner tout entier. Il n'y a pas de petites choses lorsqu'elles sont faites par amour.

Garde dans ton cœur trois enseignements. Un cœur de feu pour Dieu, qui nous pousse à penser et à agir pour lui. Un cœur de chair pour le prochain, rempli de compassion et prêt à se donner pour répondre aux besoins matériels et spirituels des autres. Enfin, un cœur de bronze pour soi-même : non pas un cœur dur envers les hommes, mais une volonté ferme face à l'égoïsme, à l'envie, à la convoitise et à la trahison.

Il baissa les yeux un instant.

Voilà, Roberto, ce que je voudrais apprendre moi-même, chaque jour. Aimer Dieu sans réserve, aimer notre frère, notre prochain, avec tendresse et ne pas se laisser gouverner par son propre intérêt. Nous n'y parvenons jamais parfaitement, mais nous pouvons toujours recommencer.

Je sentis ma gorge se nouer. Les livres que j'avais étudiés et les raisonnements que j'avais appris à suivre dans mon travail ne m'avaient jamais parlé avec une telle simplicité. Ce n'était pas que le Pèlerin eût davantage de mots que les autres. Il en avait moins. Mais chacun semblait venir d'une vie qui avait accepté de se laisser dépouiller de l'inutile.

Merci, Benoît-Joseph, parvins-je à murmurer.

Je le vis baisser légèrement la tête, comme s'il ne voulait pas recevoir pour lui-même l'émotion que ses paroles avaient éveillée en moi.

Ne me remerciez pas, Roberto. Priez plutôt pour moi. Je ne suis qu'un pauvre pèlerin, et j'ai moi aussi besoin de la miséricorde de Dieu. Priez pour le peuple de Dieu, pour ceux qui ont un toit et pour ceux qui n'en ont pas, pour ceux qui se réjouissent ce soir et pour ceux qui pleurent en silence.

Il marqua un bref silence avant d'ajouter :

Priez surtout pour que les enfants de Dieu demeurent libres intérieurement. Les hommes peuvent vouloir commander aux consciences, mais nul ne devrait renoncer à chercher sincèrement la volonté de Dieu et à suivre les inspirations de la grâce.
Et n'oubliez jamais que l'Enfant que nous avons contemplé dans la crèche est aussi celui que nous devons apprendre à reconnaître dans les pauvres. Si nous nous inclinons devant lui à l'église et que nous détournons ensuite les yeux de ceux qui ont faim, nous n'aurons pas compris toute la leçon de cette nuit.

Nous arrivions à un carrefour. Benoît-Joseph devait poursuivre vers Saint-Martin-des-Monts. Je savais qu'il retrouverait là les compagnons de l'hospice, ces hommes dont les vies avaient été meurtries par la misère et que la société regardait souvent sans les voir. Il me regarda un instant en souriant. Ses yeux étaient remplis d'une lueur paisible, puis il me salua :

Buon Natale, Roberto. Que le Seigneur vous bénisse et garde votre cœur dans la paix.

Buon Natale, mon ami. Que Dieu vous accompagne et vous bénisse, vous aussi.

Il s'éloigna d'un pas fatigué. Sa silhouette se fondit bientôt dans les ombres de la rue, tandis que les dernières notes des pifferari montaient encore des ruelles voisines.
Je restai immobile quelques instants. La nuit était froide, mais je ne la ressentais presque plus. Derrière moi, l'église de la Madonna dei Monti brillait encore de ses lumières. Devant moi s'étendaient les rues sombres du quartier, avec leurs portes fermées, leurs maisons modestes et les vies silencieuses qu'elles abritaient. Tout semblait pareil à ce que j'avais connu les jours précédents. Pourtant, quelque chose avait réellement changé en moi. J'étais heureux, Père Giovanni, d'une joie qui remplissait mon coeur un peu plus chaque jour.

Avec le temps, j'avais compris que la lumière de Noël ne rend pas soudainement le monde meilleur. Elle ne supprime ni la pauvreté, ni les séparations, ni les blessures que les années laissent dans le cœur de chacun. Mais, malgré un passé difficile, un homme peut devenir pour un autre une petite lumière d'espérance.

Benoît-Joseph avait contemplé l'Enfant de Bethléem avec la ferveur silencieuse qui lui était propre. Puis il était reparti vers l'hospice, vers les pauvres et les oubliés, comme si, pour lui, la joie de Noël ne pouvait être complète qu'en étant partagée avec eux.

Je ne devais plus jamais assister avec lui à une messe de la Nativité. Les années suivantes, il se rendit dans d'autres églises de Rome, poursuivant son chemin intérieur sans s'attacher à un lieu unique. Mais cette nuit de décembre 1779 demeura pour moi une lumière que le temps, jusqu'à ce jour, n'a jamais réussi à effacer.

Ainsi, Père Giovanni, voilà le Noël que j'ai connu avec le Pèlerin de Dieu. Je n'ai jamais oublié les visages des fidèles autour du Santo Bambino, ni cette conversation sur le chemin de Saint-Martin-des-Monts. Elle m'a accompagné toute ma vie.

Aujourd'hui, en 1850, Rome a changé. Les années ont passé, les bouleversements politiques ont traversé la ville, et certaines coutumes ne sont plus vécues comme elles l'étaient autrefois. Les pifferari ne se font plus entendre partout avec la même présence, et les jeunes générations connaissent parfois davantage les airs de Noël que les hommes qui les ont portés et les ont transmises. Mais leurs mélodies n'ont pas entièrement disparu. Elles demeurent dans la mémoire de ceux qui les ont entendues, dans les crèches, dans les offices et dans les chants que les familles se transmettent.

Les usages changent, mon Père. Les portes s'ouvrent et se ferment, les hommes viennent puis s'en vont. Mais ce que le Pèlerin m'a appris ne dépend d'aucune époque. Noël nous demande toujours de reconnaître Dieu dans les petites choses et de ne pas oublier ceux qui attendent qu'une porte s'ouvre pour eux.

Voilà pourquoi j'ai tant aimé servir cette basilique. Une sacristie, ce ne sont que des objets à ranger, des cierges à préparer, des linges à plier, des portes à ouvrir et à fermer, des fidèles à accueillir. Mais si l'on accomplit ces gestes avec amour, ils peuvent contribuer à préparer la rencontre d'un homme avec Dieu. Et si l'on veille à ce que le pauvre, le voyageur ou l'étranger trouve ici un accueil, alors peut-être prolonge-t-on, à notre petite mesure, quelque chose de l'esprit de Noël.

Le Père Giovanni prit doucement ma main.

Roberto, vous dites que vous avez reçu une lumière du Pèlerin. Mais vous l'avez portée jusqu'à aujourd'hui, et vous l'avez transmise à votre tour.

Je ne sus que répondre. Au-dehors, Rome poursuivait sa vie, avec ses bruits, ses ombres et ses espérances.

La lumière de Noël ne nous appartient jamais. Elle nous est donnée pour être reçue, gardée un temps, puis transmise.

Dans le bureau, l'évocation de la fête de la Nativité avait apaisé chacun de nous.

Je repris donc mon récit, sous l'écoute attentive et bienveillante du Père Giovanni.

Le Sacristain de saint Martin des Monts

Les années passèrent, et je poursuivis mon travail à la Stamperia Papale. Pourtant, Saint-Martin-des-Monts occupait désormais une place importante dans mon existence. J'y retrouvais chaque soir Léopold Clavelli, dont la présence discrète m'était devenue familière. J'y revoyais aussi Benoît-Joseph, tantôt en prière, tantôt occupé à une tâche modeste, tantôt silencieux au milieu des autres pensionnaires.

Un jour, je le vis ramasser un objet tombé aux pieds d'un homme. Il le lui rendit sans un mot, puis retourna à sa place. Le geste était si ordinaire que personne n'y prêta attention.

C'est alors que me revinrent les paroles de Paolo Mancini :

Regardez ce qu'il fait lorsqu'il n'a rien à gagner.

Je commençais à comprendre. Benoît-Joseph ne cherchait pas à se faire remarquer. Il priait, se rendait à l'église, respectait les règles de l'hospice et se montrait attentif à ceux qui partageaient son existence. Sa manière de vivre ne m'apportait pas de réponses toutes faites ; elle m'apprenait plutôt à regarder autrement.

Peu à peu, je compris aussi que la liberté que j'admirais en lui n'était pas de l'insouciance. Elle ne consistait pas à ignorer la faim, la fatigue ou l'incertitude, mais à ne pas leur abandonner toute sa volonté.

Le 6 mars 1782, Benoît-Joseph m'annonça son départ pour Lorette. Nous nous saluâmes et je lui demandai de prier pour moi. En le regardant s'éloigner, je remarquai combien il paraissait fatigué. Ses pas étaient lents, et je ne pus m'empêcher de m'inquiéter pour lui. Je me demandais comment il trouverait la force d'accomplir une nouvelle fois ce long pèlerinage.

Durant son absence, ma vie prit un tournant inattendu.

Mon travail à la Stamperia Papale m'avait apporté une certaine stabilité, et je fréquentais désormais régulièrement Saint-Martin-des-Monts.
Paolo Mancini connaissait mon application, ma patience et le soin que j'apportais aux tâches qui m'étaient confiées. Il me parla alors d'une possibilité à laquelle je n'avais jamais songé :

on cherchait quelqu'un pour assurer le service de la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts.

Il fallait préparer les objets nécessaires aux offices, veiller à la propreté des lieux, tenir les registres, ouvrir et fermer l'église selon les besoins et s'assurer que tout fût prêt à accueillir les fidèles. Cette charge exigeait de la régularité, de la discrétion et une attention constante.

Mancini estimait que je pourrais m'en acquitter. Il fallait toutefois que ma candidature fût acceptée par le curé de la paroisse, le père Aloysius Maria Carlini.

Je connaissais son nom et savais que des échanges avaient déjà eu lieu à mon sujet entre les personnes chargées de l'église. Je ne pouvais prévoir comment il accueillerait ma candidature. Une part de moi redoutait encore l'autorité ecclésiastique, car elle réveillait le souvenir d'une discipline que je n'avais pas toujours comprise et qui, autrefois, m'avait inspiré davantage de crainte que de confiance.

Pourtant, je décidai de ne pas laisser la peur répondre à ma place.

Le père Antonio Moschini vint me voir, et les démarches nécessaires furent entreprises.

Le 21 mars 1782, ma nomination comme sacristain de la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts fut officialisée.

Je me souviens de ce jour avec une émotion particulière. Je n'avais reçu ni dignité éclatante ni récompense extraordinaire. J'étais simplement un homme à qui l'on confiait la tâche de veiller à ce que la Basilique fût prête à accueillir ceux qui venaient y prier.

Mais cette responsabilité avait pour moi une signification que nul ne pouvait soupçonner.

J'avais connu des lieux où l'on entrait avec crainte, où chaque geste semblait pouvoir

devenir une faute, où l'autorité était associée au châtiment. Désormais, on me confiait les clefs d'un lieu où des hommes et des femmes venaient déposer leurs fardeaux devant Dieu.

Je commençais ainsi à comprendre pourquoi Benoît-Joseph accordait tant d'importance à l'Eucharistie. Je ne pouvais pas encore mesurer ce que le Très Saint Sacrement représentait dans sa vie. Il me faudrait du temps pour approcher ce mystère.

Le 27 avril 1782, Benoît-Joseph revint à Rome. Il se rendit directement auprès de Paolo Mancini.
Son pèlerinage l'avait éprouvé. Son visage était pâle, ses traits tirés, et je remarquai que ses mains tremblaient légèrement. Cette année-là, son séjour au sanctuaire avait été plus court que les années précédentes. Il avait néanmoins accompli la mission dont Mancini l'avait chargé : se rendre au monastère de Sainte-Claire, à Montecchio, pour remettre une lettre. Il rapportait la réponse, qu'il remit au responsable de l'hospice.

J'attendis qu'il eût terminé son entretien avec Mancini pour m'approcher de lui. J'étais heureux de le retrouver, mais je ne savais comment lui annoncer ce qui m'était arrivé pendant son absence.

Il me reconnut, et son visage fatigué s'éclaira d'un sourire.

Roberto ! Vous voilà donc toujours parmi nous.

Oui, Benoît-Joseph. Et j'ai quelque chose à vous apprendre.

Je vous écoute.

Pendant votre absence, monsieur Mancini m'a proposé de devenir sacristain de la basilique. Les démarches ont été faites et, depuis le 21 mars, cette charge m'a été confiée.

Il demeura silencieux un instant, puis son sourire s'élargit.

Voilà une belle responsabilité, Roberto.

Une responsabilité qui me fait un peu peur, avouai-je. Je crains de ne pas toujours savoir m'en acquitter comme il convient.

Vous avez appris votre métier à la Stamperia. Vous savez travailler avec patience et recommencer chaque jour ce qui doit être fait. Pourquoi penseriez-vous que vous en seriez incapable ici ?

Parce que l'église n'est pas un atelier. Il ne s'agit pas seulement de préparer une pièce ou de veiller à ce qu'un travail soit bien exécuté. Ici, tout est tourné vers Dieu.

Il marqua une pause. Benoît-Joseph baissa légèrement la tête, comme pour accueillir mes paroles.

C'est vrai. Mais souvenez-vous, Roberto :
préparer l'église, ce n'est pas seulement disposer les objets dont le prêtre aura besoin. C'est aussi préparer un lieu où chacun puisse venir se tenir devant Dieu.

Il poursuivit d'une voix calme :
Certains y entreront dans la joie. D'autres viendront avec une peine qu'ils ne sauront pas exprimer. Il y en aura qui prieront avec ferveur, et d'autres qui resteront silencieux, sans même savoir quoi demander. Vous ne pourrez pas connaître le secret de chacun. Mais vous pouvez veiller à ce que la porte soit ouverte et que personne ne se sente de trop dans la maison du Seigneur.

Ces paroles me touchèrent plus profondément que je ne l'aurais cru.

Et si quelqu'un ne sait pas se comporter dans l'église ? demandai-je. Si quelqu'un dérange ou ne respecte pas ce qui doit l'être ?

Alors, vous ferez ce qui est nécessaire, répondit-il doucement. Mais tâchez de ne pas confondre l'ordre avec la dureté. On peut rappeler une règle sans humilier celui qui l'a oubliée.

On peut veiller sur la maison de Dieu sans faire peser sur les autres le poids de nos propres inquiétudes. Je sais que votre ancienne peur de l'autorité va se transformer progressivement en souci d'accueillir.

Roberto, vous aimez servir, je vous ai si souvent observé quand vous aidiez Théodose à l'hospice.
Vous savez, poursuivit-il, le soin que vous apporterez à cette basilique sera déjà une manière de servir. Vous n'avez pas besoin d'accomplir de grandes choses. Faites fidèlement ce qui vous est confié. Et lorsque vous ne saurez plus comment agir, prenez le temps de prier.

Vous croyez donc que je peux être utile, moi aussi ?

Il me regarda avec une simplicité désarmante. Roberto, ne vous ai-je pas dit un jour à Bari que vous étiez sous le regard de Dieu ?

Alors, n'oubliez pas que chacun peut servir Dieu à l'endroit où il se trouve. Il ne vous est pas demandé autre chose que de marcher sur votre propre voie avec fidélité.

Je baissai les yeux. J'avais longtemps cru que la vie se divisait entre ceux qui donnaient des ordres et ceux qui devaient les subir, entre ceux qui avaient le droit de décider et ceux qui n'avaient qu'à obéir. Peu à peu, j'avais appris qu'une responsabilité pouvait être confiée sans devenir un instrument de domination, et qu'une règle pouvait protéger la vie au lieu de l'étouffer.

Je tâcherai de m'en souvenir, lui dis-je.

Demandez au Seigneur de vous aider, répondit-il. Et n'oubliez pas ceux qui franchiront le seuil de la basilique. Parfois, ils auront besoin d'un lieu accueillant et silencieux. Parfois, ils auront seulement besoin de ne pas être repoussés.





Ne douter pas de la grâce Roberto ! Dieu vous veut par ce chemin pour accomplir sa volonté.

Il ne chercha pas à prolonger l'entretien. Sa fatigue était visible, et je ne voulais pas le retenir davantage. Nous nous quittâmes après quelques mots, tandis que je gardais en moi les conseils qu'il m'avait donnés.

je compris un peu mieux ce que Mancini avait voulu me faire découvrir. Il ne suffisait pas de regarder ce que Benoît-Joseph faisait lorsqu'il n'avait rien à gagner. Il fallait aussi apprendre à recevoir ce qu'un tel exemple pouvait changer dans notre propre manière d'agir. À partir de ce jour, je m'efforçai de servir avec davantage de patience. Je ne devins pas un autre homme du jour au lendemain.

Je découvris la patience des gestes répétés, le soin nécessaire à la préparation des offices, le silence qui dispose à la prière et la joie d'accueillir les fidèles. J'appris que la beauté d'une célébration ne dépendait pas seulement de la richesse des objets liturgiques, mais aussi de l'attention avec laquelle chacun était accueilli.

Lorsque j'ouvrais les portes de la basilique, je pensais parfois à ces hommes qui, le soir, franchissaient le seuil de l'hospice Saint-Martin-des-Monts pour y trouver un repas et un lit.

Je pensais aussi à ceux qui entraient dans une église sans savoir comment prier, à ceux qui portaient une peine secrète et à ceux qui n'osaient plus espérer.

Je ne pouvais pas résoudre leurs difficultés. Je pouvais du moins veiller à ce qu'ils trouvent un lieu où se tenir devant Dieu et prier avec eux.

C'était peu, peut-être. Mais j'apprenais que les choses les plus simples, lorsqu'elles sont accomplies avec amour, peuvent devenir un véritable service.

Et ce service m'enseigna peu à peu une autre forme de discipline : celle qui prépare, qui veille et qui se met au service des autres.
désormais, j'avais reçu la charge de veiller sur une basilique pour accomplir dans ma vie la volonté de Dieu.

La mort du Pèlerin de Dieu

Je n'ai jamais oublié le jour où la nouvelle de la mort de Benoît-Joseph se répandit dans Rome.

Aujourd'hui encore, lorsque je ferme les yeux, je revois les ruelles du quartier des Monts, les visages bouleversés, les portes qui s'ouvraient à la hâte et cette rumeur qui, en quelques instants, devint une clameur.

Nous étions le mercredi 16 avril 1783, au cours de la Semaine sainte.

Ce matin-là, je vaquais à mes occupations de sacristain. Je préparais l'église et veillais aux tâches qui m'étaient confiées. Rien ne me laissait prévoir que cette journée allait marquer ma vie d'une manière que je n'aurais jamais imaginée.

Benoît-Joseph était allé prier à Sainte-Marie-des-Monts, cette église qu'il affectionnait tant. Il avait assisté à l'office. Depuis plusieurs jours, sa santé déclinait. Son dernier pèlerinage à Lorette l'avait épuisé, et ses forces semblaient l'abandonner peu à peu.

En sortant de l'église, il fut pris d'une suffocation et s'effondra sur les marches. Des passants s'approchèrent aussitôt. Certains voulurent lui porter secours ; d'autres proposèrent de le conduire à l'hôpital ou de l'accueillir chez eux.
Parmi eux se trouvait Francesco Zaccarelli, le boucher du quartier, qui connaissait le Pèlerin et lui portait une affection sincère.

En découvrant son pauvre ami dans cet état, Francesco lui proposa de le conduire chez lui.
Benoît-Joseph accepta. Mais il ne pouvait plus marcher. Francesco appela son fils Paolo et, avec l'aide d'un autre homme, ils transportèrent le malade jusqu'à leur demeure, dans la Via dei Serpenti, tout près de Sainte-Marie-des-Monts.

Je n'étais pas auprès de lui à cet instant. Je ne devais connaître les détails de ses dernières heures que plus tard, par ceux qui l'avaient accompagné. Mais je savais que Francesco ne l'avait pas abandonné. Il avait fait appeler les personnes capables de lui porter assistance, et des prêtres étaient venus auprès du mourant.
Les soins ne purent rien contre la gravité de son état. Benoît-Joseph avait perdu connaissance. Sa respiration devenait de plus en plus difficile. On lui administra les derniers sacrements et l'on demeura auprès de lui, priant jusqu'à la fin.
Le soir venu, tandis qu'un prêtre invoquait la Sainte Vierge, le Pèlerin de Dieu rendit son dernier souffle.
Il avait trente-cinq ans.
C'est alors que Rome se mit à crier.
La nouvelle courut d'abord dans les ruelles du quartier des Monts. Les enfants furent parmi les premiers à la porter. Ils se précipitèrent d'une rue à l'autre, courant sur les pavés, appelant les habitants aux portes et sous les fenêtres.

È morto il santo ! È morto il santo !

Le saint est mort ! Le saint est mort !
Je me souviens de cette clameur qui semblait rebondir contre les murs des maisons et se répandre plus vite que le vent. Les enfants criaient, les passants s'arrêtaient, les portes s'ouvraient. Ceux qui n'avaient pas encore entendu la nouvelle demandaient ce qui s'était passé ; ceux qui la connaissaient déjà se hâtaient vers la maison de Francesco Zaccarelli.

Bientôt, le cri se fit entendre partout :

Le saint est mort ! Le saint est mort !

En quelques instants, toute une ville semblait s'être mise en marche pour rejoindre celui qu'elle venait de perdre.

Je demeurai immobile, incapable de comprendre ce que ces mots signifiaient pour moi. J'avais si souvent vu Benoît-Joseph traverser les rues, presque toujours seul, courbé sous la fatigue, le regard tourné vers les églises où il allait prier. Combien de fois l'avais-je rencontré à l'hospice Saint-Martin-des-Monts, sans qu'il ne réclamât jamais d'aide particulière ?

Cet homme que j'avais connu pauvre, silencieux et discret venait de quitter ce monde. Et voilà que Rome entière semblait découvrir combien il avait compté.

Je quittai la basilique et me dirigeai vers le quartier de Sainte-Marie-des-Monts. À mesure que j'approchais, les rues devenaient plus encombrées. Des hommes arrivaient de toutes parts : des artisans, des commerçants, des femmes portant leurs enfants, des prêtres, des religieux et des soldats. Certains marchaient en silence, le visage fermé par la peine. D'autres interrogeaient ceux qui revenaient de la maison du boucher. Plusieurs pleuraient ouvertement.

Je n'avais jamais vu pareille agitation.

La foule grossissait autour de la demeure où Benoît-Joseph venait de mourir. On voulait savoir comment il avait passé ses dernières heures, entendre les paroles qu'il avait prononcées, apercevoir encore son visage. Les Monticiani, ces habitants du quartier qui l'avaient croisé tant de fois au détour d'une ruelle, parlaient de lui comme d'un proche disparu. Certains se rappelaient sa présence à l'église ; d'autres évoquaient ses longues prières, ses pèlerinages et son existence pauvre.

Ceux qui, la veille encore, n'avaient peut-être prêté qu'une attention distraite à ce pauvre voyageur découvraient soudain combien sa présence avait compté dans leur vie.

Je me frayai difficilement un passage parmi les gens. Je voulais m'approcher, mais je ne savais pas exactement ce que j'espérais trouver. Peut-être avais-je encore besoin de voir son visage pour croire à sa mort. Peut-être cherchais-je simplement à être près de lui une dernière fois, comme on demeure auprès d'un ami dont on ne veut pas encore accepter le départ.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à notre première rencontre, à Bari, et à ces paroles qui avaient accompagné toute mon existence : croire et espérer.

À présent, il était mort, et je découvrais que je n'étais pas le seul à avoir reçu quelque chose de lui.

La nuit ne mit pas fin à l'affluence. Au contraire, la nouvelle continua de se répandre, atteignant les quartiers les plus éloignés. On accourait de toutes parts pour rejoindre la foule assemblée près de la maison de Zaccarelli. Il fallut même prendre des mesures pour contenir ceux qui cherchaient à entrer.

Je regardais ces hommes et ces femmes. Beaucoup ne l'avaient jamais approché. Certains l'avaient seulement aperçu dans les rues ou à l'église. D'autres l'avaient connu de près. Tous semblaient pourtant convaincus qu'ils venaient de perdre quelqu'un d'exceptionnel.

Je découvrais alors, avec une émotion que je ne savais pas encore nommer, l'empreinte que cet homme avait laissée dans les cœurs. Il avait marché sur les routes, dormi où il le pouvait, prié dans les églises et vécu de ce qu'on lui donnait. Aux yeux de ceux qui ne regardaient que les apparences, sa vie aurait pu sembler inutile. Il n'avait rien possédé, rien cherché à bâtir pour lui-même, rien fait pour attirer les regards.

Et pourtant, cette nuit-là, Rome entière semblait se souvenir de lui.

Le lendemain et les jours qui suivirent, l'émotion ne retomba pas. On préparait ses funérailles tandis que les fidèles continuaient d'affluer. Lorsqu'on put voir son visage une dernière fois, des cris de joie et de vénération s'élevèrent de nouveau. On entendit des voix acclamer le défunt et proclamer son bonheur auprès de Dieu.

Le peuple ne semblait pas vouloir le laisser partir.

Je ne savais que penser de tout ce mouvement. Je ne pouvais ni expliquer les récits qui circulaient ni mesurer ce que Dieu accomplissait dans le cœur de chacun. Mais je voyais les visages, j'entendais les prières et je reconnaissais dans cette foule une ferveur que je n'avais jamais connue.

Son corps fut porté vers l'église Sainte-Marie-des-Monts, celle qu'il avait tant aimée. La foule accompagnait le cortège, mêlant ses larmes à ses prières. Des hommes de toutes conditions se pressaient dans les rues ; les uns voulaient suivre le cercueil, les autres espéraient seulement pouvoir s'approcher du lieu où le Pèlerin allait reposer.

Bientôt, on parla aussi de guérisons et de grâces obtenues auprès de son tombeau. Les récits se répandaient de bouche en bouche, et l'empressement des fidèles ne cessait de croître. Ce qui frappait surtout, c'était cette unanimité inattendue : celui que tant de personnes avaient regardé comme un pauvre sans importance était désormais honoré par le peuple, le clergé et jusqu'aux personnages les plus distingués de Rome.

Une question revenait sans cesse en moi :
qu'avait donc cet homme pour que tant de gens viennent ainsi vers lui, alors qu'il n'avait rien cherché à posséder ?

Je connaissais une partie de la réponse, du moins celle que ma propre histoire m'avait permis d'entrevoir.
Il avait vécu devant moi.

Et, à travers cette vie, j'avais commencé à comprendre que la foi pouvait devenir service, confiance, patience, prière et disponibilité. Elle pouvait donner à un homme la force de ne pas rendre le mal qu'il avait reçu. Elle pouvait l'aider à demeurer libre au milieu de l'incertitude et à accueillir les autres sans leur imposer quoi que ce soit.

Je compris aussi que la sainteté ne se mesure pas à ce qu'un homme laisse derrière lui aux yeux du monde. Elle se reconnaît peut-être, en partie, à ce qui continue de vivre dans le cœur de ceux qu'il a rencontrés.

À Saint-Martin-des-Monts, je savais que des hommes se souviendraient de sa présence. Ils garderaient en mémoire sa manière de prier, sa simplicité, son respect et cette attention qu'il accordait aux autres sans jamais chercher à se mettre en avant.

Paolo Mancini aussi garderait le souvenir de ces années passées auprès de lui, de ces soirs où les pauvres venaient trouver un repas et un lit, et où le Pèlerin partageait leur condition sans réclamer d'autre place que la sienne.

Quant à moi, je garderais le souvenir de ce qu'il m'avait permis de découvrir. Je repensais à ses paroles, à ses silences, à ses gestes les plus simples. Je revoyais cet homme qui ne cherchait jamais à se faire remarquer et qui, pourtant, avait su rejoindre tant de vies.

Sa mort ne mit pas fin à mon apprentissage. Elle lui donna une autre profondeur.

Je continuai à servir la basilique. Chaque matin, je préparais les lieux pour les offices ; chaque soir, je veillais à ce que tout fût remis en ordre. Les années s'écoulèrent, les visages changèrent, les saisons se succédèrent. Mais je gardai en moi la mémoire du Pèlerin de Dieu.

Je ne devins pas un autre homme. Je demeurai celui que j'étais, avec mes limites, mes impatiences et mes blessures. Il m'arrivait encore de me laisser reprendre par la peur, de juger trop vite, de me replier sur moi-même. Mais chaque fois que je m'en apercevais, je me rappelais l'exemple de Benoît-Joseph Labre.

Je me demandais non pas ce qu'il aurait exigé de moi, mais ce que sa vie m'invitait à faire : accueillir plutôt que repousser, écouter plutôt que condamner, donner plutôt que retenir, faire confiance plutôt que laisser la peur décider de tout.

Ainsi, le Pèlerin continua de m'accompagner après sa mort. Non comme une voix qui aurait parlé à ma place, mais comme une présence fidèle qui m'aidait à choisir.

Il était devenu pour moi un ami, un ami des bons comme des mauvais jours, de ceux qui ne nous abandonnent pas lorsque les épreuves reviennent et dont le souvenir nous aide à reprendre la route.



Je crois que c'est cela, Père Giovanni, que j'ai mis tant d'années à comprendre. Benoît-Joseph ne m'avait pas donné des réponses toutes faites. Il m'avait appris, par sa vie, à regarder autrement les hommes, à ne pas détourner les yeux devant leur misère, à croire qu'aucune existence n'est trop pauvre pour être aimée de Dieu...

****

Il est mort, Père Giovanni… Il est allé au Paradis !

Mais ce qu'il m'a donné n'est pas mort avec lui. Et ce qu'il a semé dans le cœur de tous ceux qu'il a rencontrés ne s'est pas éteint davantage. Peut-être est-ce là le plus bel héritage qu'un homme puisse laisser :
non pas des biens, ni un nom, ni même le souvenir de ses œuvres, mais un peu de sa lumière déposée dans la vie des autres.

Car le Pèlerin m'avait appris que l'amour ne disparaît pas avec celui qui nous l'a donné. Il passe de cœur en cœur, souvent sans bruit, à travers un geste, une parole, une main tendue. Et celui qui l'a reçu peut, à son tour, le transmettre.

Voilà pourquoi, Père Giovanni, lorsque je pense à Benoît-Joseph, je ne vois pas seulement l'homme qui est mort dans une pauvre demeure de la Via dei Serpenti. Je revois celui qui marchait sur les routes pour accomplir la volonté de Dieu, celui qui à Bari chantait pour les prisonniers, celui qui priait dans nos églises, celui qui s'asseyait parmi les pauvres et qui savait regarder chacun comme un frère.
Je revois surtout l'ami que j'ai eu la grâce de rencontrer. Il m'a appris à devenir un frère au service des autres.

Et tant que je garderai en moi ce qu'il m'a appris, tant que je pourrai encore tendre la main ou accueillir quelqu'un avec bonté, une part de sa lumière continuera de vivre.

Alors, même si les années ont passé, même si sa voix s'est tue depuis longtemps, je peux encore lui dire, du fond du cœur : merci, mon ami. Merci de m'avoir montré le chemin.

La dernière veille de Noël

Rome, le 24 décembre 1850

Voilà, Père Giovanni. C'est toute mon histoire, ou du moins ce que je considère comme le plus important dans ma vie. Avant de vous laisser, je voudrais encore vous confier une chose.

Les années ont creusé mon visage, ralenti mes pas et rendu mes mains moins sûres. Je ne peux plus accomplir tous les travaux de la sacristie avec la même aisance qu'autrefois. Depuis longtemps, j'ai appris à connaître le poids du temps, cette manière qu'il a de nous retirer peu à peu ce que nous pensions garder jusqu'au bout.

Je ne suis pas devenu un saint, Père Giovanni. Je connais encore la fatigue, les contrariétés et les mouvements d'amertume. Il m'arrive de me replier sur moi-même, de regretter certaines années et de penser à mon père, en me demandant ce qu'aurait été notre vie si les circonstances avaient été autres.

Mais je ne regarde plus mon existence comme une suite de malheurs qui m'aurait condamné pour toujours à la tristesse.

J'ai été un enfant blessé, un adolescent qui avait appris à craindre, un jeune homme marqué par l'enfermement, la perte et l'incertitude. Je n'ai pas choisi tout ce qui m'est arrivé ; je pouvais toutefois choisir ce que je ferais de ces blessures.

Voilà ce que j'ai mis tant d'années à comprendre.

La Providence n'a pas fait disparaître mon passé. Elle a placé sur mon chemin des hommes dont la bonté m'a ouvert une espérance là où je ne voyais qu'un chemin sans issue. Vous m'avez écouté, Père Giovanni ; Théodose et Léopold m'ont accueilli sans m'interroger ; Mancini m'a appris qu'il fallait parfois faire une place à celui qui ne correspond pas exactement aux règles établies. Et Benoît-Joseph m'a appris à regarder autrement.

Le Père Giovanni demeura silencieux. Il semblait mesurer la portée de ces paroles.

Vous parlez de liberté, Roberto, me dit-il enfin. Pourtant, votre vie a été marquée par tant de contraintes, tant d'épreuves et tant de dépendances. Qu'avez-vous donc découvert auprès de cet homme que vous appelez votre ami ?

Je tournai les yeux vers le feu. Les braises rougissaient encore sous la cendre.

J'ai découvert, mon Père, que la liberté ne consiste pas nécessairement à ne dépendre de personne. Longtemps, j'avais cru le contraire. Je voulais ne rien devoir, ne rien demander, ne plus jamais me retrouver dans la situation de l'enfant qui attend, tremblant, le jugement d'un adulte. Je pensais que, si je devenais assez fort, assez prudent, assez maître de moi-même, personne ne pourrait plus m'atteindre.

Mais la vie m'a appris que cette force était fragile. On peut se protéger contre certaines blessures, mais on ne peut pas vivre sans jamais dépendre d'un autre. Nous recevons tous quelque chose que nous n'avons pas produit : une main tendue, une parole, une aide, un savoir, une présence, parfois seulement le droit de demeurer un moment auprès de quelqu'un sans avoir à nous expliquer.

Benoît-Joseph Labre connaissait la fatigue, l'incertitude des routes et la dépendance envers ceux qui lui donnaient un morceau de pain ou un lieu où reposer son corps. Son existence n'était pas celle d'un homme à qui toute épreuve aurait été épargnée. Pourtant, je n'ai jamais eu le sentiment qu'il fût écrasé par ce qui lui manquait.
Il ne possédait presque rien, mais il ne semblait pas envier ceux qui possédaient davantage. Il dépendait de la générosité d'autrui, mais il ne paraissait pas humilié de recevoir. Il marchait sans toujours savoir où il dormirait, mais il ne faisait pas de son incertitude une accusation contre le monde.
Je ne prétends pas avoir compris d'un seul coup le secret de cette liberté. Je l'ai reconnue peu à peu, à mesure que je cessais de chercher chez lui des réponses toutes faites.

Le prieur hocha doucement la tête.

Ainsi, il vous a appris à ne plus être prisonnier de ce que vous aviez subi ?

Oui, mon Père. Non pas à oublier, ni à prétendre que le mal n'avait pas existé. Il m'a appris que je pouvais me souvenir sans haïr, recevoir sans honte et avancer sans attendre que le passé soit réparé. Il ne m'a jamais demandé de nier ma souffrance. Il m'a simplement montré qu'elle ne devait pas gouverner toute ma vie.

Il y a une autre chose, Père Giovanni. Si j'ai appris quelque chose, c'est qu'on ne conduit pas toujours un homme vers Dieu en lui donnant davantage de raisons de trembler. On ne l'y conduit pas davantage en lui imposant une dévotion, comme si le salut dépendait d'une seule manière de prier, de croire ou d'aimer.

Je vous ai déjà parlé de ces religieuses de l'institut saint Michel qui portaient sur la poitrine un cœur flamboyant enlacé d'une couronne d'épines. Ce qui aurait pu être le signe d'un amour profond devenait parfois, dans leurs paroles et leurs attitudes, l'étendard d'une sévérité sans indulgence. Une parole blessante, un jugement réducteur, une remarque qui diminuait l'autre semblaient se justifier au nom de leur dévotion. Certaines en venaient à regarder toute liberté intérieure comme une faute.

Je ne pouvais comprendre qu'une dévotion destinée à conduire les âmes vers le Cœur du Christ puisse devenir, entre certaines mains, un moyen de les enfermer dans la peur. Comment prétendre aimer Celui qui a donné sa vie pour les hommes si l'on refuse à son prochain la liberté de chercher humblement le chemin sur lequel la grâce l'appelle ? à chacun sa vocation.

Le Père Giovanni écoutait toujours avec la même attention.

Je ne voudrais pas, poursuivis-je, que vous pensiez que je rejette toute règle ou toute forme de dévotion. Ce serait mal me comprendre. Une règle peut protéger une communauté, une prière peut soutenir, une discipline peut aider une âme à grandir. Mais aucune ne devrait devenir un instrument pour dominer la conscience d'un autre.

Benoît-Joseph m'a fait découvrir tout autre chose. Il n'imposait pas sa manière de vivre et ne demandait à personne d'abandonner ses biens ou de parcourir les routes comme lui. Sa vie était singulière, mais il ne cherchait pas à la faire reproduire par les autres : il répondait de tout son être à ce qu'il reconnaissait comme la volonté de Dieu.

À son contact, j'ai compris que la foi ne devrait jamais devenir une prison pour autrui. Il faut conseiller sans contraindre, accompagner sans s'emparer de la conscience du prochain, éclairer sans décider à sa place. Chacun doit pouvoir discerner à son rythme et reconnaître les inspirations de la grâce. Dieu ne conduit pas tous les êtres par le même chemin, et nul ne peut se substituer à Lui dans le secret d'une conscience.

Parfois, il suffit de montrer à son prochain qu'il peut entrer, demeurer, parler ou se taire, avancer à son rythme avec ses questions et ses blessures. Il ne s'agit pas de déclarer justes toutes ses intuitions, mais de l'aider à les discerner sans étouffer en lui le désir de chercher Dieu.

Et c'est ainsi que vous avez voulu servir cette basilique ? demanda doucement le Père Giovanni.

Je l'espère, mon Père. J'ai essayé de faire de cette maison un lieu où personne n'ait à cacher sa pauvreté ou sa peine pour être accueilli. J'ai parfois pensé à l'hospice de Mancini. Je revoyais ces hommes qui arrivaient le soir, certains accablés, d'autres irrités, d'autres encore trop fatigués pour parler. Ils ne devenaient pas tous meilleurs parce qu'ils franchissaient la porte. Mais ils pouvaient y trouver un peu de repos et reprendre le chemin le lendemain avec moins de poids sur les épaules.

J'ai compris alors que la charité ne consiste pas à transformer immédiatement celui que l'on accueille. Elle commence par lui faire une place.

Et dans une église, mon Père, il en va de même. Il y a ceux qui savent prier et ceux qui ne savent plus comment s'adresser à Dieu. Ceux qui viennent remercier et ceux qui arrivent avec une peine qu'ils ne peuvent confier à personne. Il y a parfois un homme qui reste au fond, sans oser s'approcher, parce qu'il croit ne pas être digne d'entrer davantage.

Je voudrais que personne ne se sente étranger dans la maison du Seigneur.

Le Père Giovanni baissa les yeux un instant. Puis il reprit :
Vous avez donc voulu donner aux autres ce que vous-même aviez reçu ?

Oui. À Bari, j'avais d'abord été touché par la charité que Benoît-Joseph rayonnait, par son regard et par cette humanité qui le rendait attentif à toutes les personnes qu'il rencontrait. À Rome, il était demeuré pour moi un ami, un confident. Je l'ai aimé comme un ami, mon Père. Je ne voyais pas seulement en lui le pèlerin que les gens s'arrêtaient pour regarder. Je connaissais aussi l'homme qui marchait, qui se fatiguait, qui avait besoin de repos, qui recevait avec gratitude et qui savait se rendre disponible aux autres.

Sa seule présence était déjà une rencontre. Il n'avait pas besoin de longs discours. Sa manière de vivre, de prier et de regarder son prochain disait quelque chose de l'Évangile. J'admirais en lui cette liberté qui le poussait à accomplir la volonté de Dieu, une liberté qui ne l'éloignait jamais des hommes, mais le rendait plus attentif encore à leur détresse.

Oui, Père Giovanni, sa liberté incarnait pour moi les vraies valeurs de la foi : croire et, par-dessus tout, espérer.

Si je devais résumer ma vie, je ne parlerais ni des années de travail, ni des responsabilités assumées, ni des offices préparés. Je parlerais de cette rencontre, dans ma jeunesse, avec un homme qui ne possédait presque rien et qui m'a pourtant donné bien davantage que je n'aurais su demander.



Roberto Sanguedolce, le Sacristain de Saint-Martin-des-Monts

La lumière de Noël ne nous appartient jamais. Elle nous est donnée pour être reçue, gardée un temps, puis transmise.

Sans longs discours, il m'a appris qu'on pouvait vivre libre sans devenir indifférent aux autres et aimer profondément Dieu sans imposer son chemin à quiconque.

Je ne prétends pas avoir toujours réussi. J'ai parfois été maladroit, impatient, et il m'est arrivé de ne pas comprendre ceux que je voulais aider. Mais j'ai essayé de ne pas rendre la dureté que j'avais reçue. J'ai essayé d'ouvrir une porte sans exiger de justification, de regarder un homme au-delà de ses fautes et d'écouter avant de porter un jugement.

C'est ce que j'ai reçu et ce que j'ai essayé de transmettre.

Je ne souhaite pas que l'on se souvienne de moi comme d'un homme remarquable. J'ai été un enfant effrayé, un jeune homme qui cherchait sa place, puis un artisan et un sacristain. J'ai travaillé, servi, commis des erreurs et appris lentement. Rien de tout cela ne me rend meilleur qu'un autre.

Je sais seulement que je n'aurais pas été tout à fait le même homme sans le Pèlerin de Dieu.

Peut-être est-ce là ce que laisse derrière lui un saint : non seulement le souvenir d'une vie extraordinaire, mais le commencement d'une vie nouvelle dans le cœur de ceux qui l'ont aimé.

Je m'arrêtai. L'émotion m'avait gagné et je baissai les yeux.

Le Père Giovanni garda le silence. Puis il me dit :

Roberto, me dit-il enfin, je crois comprendre maintenant pourquoi vous avez tant tenu à me raconter votre histoire ce soir. Vous ne vouliez pas seulement me confier vos souvenirs avant de quitter votre charge. Vous vouliez me transmettre ce que vous avez reçu.

Il se leva lentement et fit quelques pas près de la fenêtre.

Vous avez passé votre vie à servir cette basilique. Mais, en vous écoutant, je comprends que vous avez fait bien davantage que préparer les offices et veiller sur les objets du culte…
Il se retourna vers moi.

Vous dites que Benoît-Joseph vous a appris à espérer. Mais, à votre tour, vous avez transmis ce que vous avez reçu. Peut-être ne le savez-vous pas, mais ceux qui ont franchi cette porte ont aussi trouvé auprès de vous un peu de cette bonté.

Je n'ai fait que mon devoir, mon Père.

Peut-être. Mais il est des devoirs que l'on accomplit avec les mains, et d'autres que l'on accomplit avec le cœur. Vous avez appris à faire les deux Roberto.

Il se rassit et reprit, d'une voix plus basse :

Je songe à ce que vous venez de me dire sur la liberté intérieure. L'Église a besoin de témoins capables de rappeler que la foi ne se transmet pas par la peur, mais par l'amour. Il faut des hommes qui sachent accueillir avant de juger, écouter avant de répondre et accompagner sans prendre la place de Dieu. Votre histoire me rappelle que nous pouvons parfois blesser une âme en voulant trop vite lui montrer le chemin.

Roberto, je ne regarderai plus tout à fait de la même manière ceux qui franchissent les portes de cette basilique.

Ces paroles me touchèrent profondément.

Mon Père, répondis-je, si mon histoire peut aider ne serait-ce qu'un homme à ne plus croire qu'il est perdu, si elle peut donner à quelqu'un le courage de pardonner ou de recommencer à espérer, alors je n'aurai pas raconté ma vie en vain.

Je levai les yeux vers lui.

Je voudrais que ceux qui viendront après moi comprennent qu'il n'est pas nécessaire d'être extraordinaire pour aimer. Il suffit parfois d'un peu de courage pour accueillir, d'un peu de patience pour écouter et d'un peu de foi pour ne pas désespérer de son prochain.

Le Père Giovanni baissa la tête. Lorsqu'il la releva, ses yeux étaient humides.

Merci, Roberto. Merci de m'avoir confié votre histoire. Je vous remercie aussi pour toutes ces années passées au service de notre maison.

Je restai silencieux. Il n'y avait rien à ajouter.

Le prieur posa alors une main fraternelle sur mon épaule.

Vous allez maintenant retrouver pour une dernière fois votre service, n'est-ce pas ?

Oui, mon Père. Il me reste encore une dernière chose à faire.

Alors allez-y, Roberto. Que le Seigneur vous accompagne.

Je me levai lentement, puis nous nous dirigeâmes vers la porte. Avant de sortir du bureau, je me retournai vers lui.

Une dernière chose, mon Père.

Je vous écoute.

Lorsque je ne serai plus là, veillez à ce que cette porte reste ouverte. Que ceux qui entrent ici puissent venir tels qu'ils sont. Qu'ils n'aient pas à se justifier avant d'être accueillis.

Il me regarda avec gravité.

Je vous le promets.

Je lui serrai la main, puis quittai son bureau. Dans quelques minutes, les cloches sonneraient et les fidèles se presseraient sous les voûtes de la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts. Je laissai les clefs à leur place habituelle, sachant que, dès le lendemain, d'autres mains prendraient le relais de mon service. D'autres prépareraient ce lieu, allumeraient les cierges et ouvriraient les portes.

Mais cette nuit encore, je voulais être là.

Je retournai dans la basilique. Le silence y était profond. Déjà, les premiers fidèles avaient pris place. Je vérifiai une dernière fois les préparatifs, puis je m'approchai des cierges. Je les allumai l'un après l'autre. À chaque flamme nouvelle, la lumière gagnait un peu plus les voûtes et les chapelles.
Je m'arrêtai devant la crèche. L'Enfant ne reposait pas encore dans sa mangeoire. À minuit, il serait porté en procession et offert au regard de ceux qui viendraient l'adorer.

Je pensai à mon cher Ami Benoît-Joseph.

Je le revis devant les grilles de la prison de Bari, agenouillé parmi les pauvres, chantant les litanies de Lorette pour que les passants se souviennent de ceux qu'ils ne regardaient plus. Je le revis dans les églises de Rome, prosterné devant le Saint-Sacrement, le visage recueilli. Je revis ses mains ouvertes, capables de recevoir comme de donner. *« L'Eucharistie et le prochain, c'est tout un »,* m'avait-il dit en m'expliquant comment servir… Il m'avait donné une parole qui avait dirigé tout mon service de sacristain : *« Ne doute pas de la grâce, Dieu te veut par ce chemin pour accomplir sa volonté. »*

Il avait été mon ami. Et, bien des années après sa mort, je sentais encore que cette amitié m'accompagnait.

Je compris alors que, depuis tant d'années, je cherchais peut-être à rejoindre cette simplicité : me tenir devant Dieu sans rien prétendre, et laisser son amour m'apprendre à aimer et à servir.

Cette nuit-là, je remerciai l'Enfant-Roi de m'avoir donné, au milieu de ces années, des hommes qui m'avaient appris à ne pas perdre mon espérance.

Je pensai à mon père, Gianni, à ma mère, Vincenza, et à ma petite sœur, Maria. Je pensai à Benoît-Joseph Labre, qui n'était jamais retourné en France. Moi non plus, je n'étais jamais rentré chez moi. Je n'avais revu ni mon village de Mola di Bari, ni ma mère, ni ma sœur. Leur absence avait longtemps été une blessure que je ne savais pas confier.

Mais je gardais aussi la mémoire de mes amis Théodose Grimaldi, Léopold Clavelli et Paolo Mancini, et celle de tous ceux qui, à un moment de ma vie, m'avaient aidé à poursuivre ma route. Je n'oubliais pas le gardien Michele Vallardi, qui avait contribué à ma libération et m'avait conseillé d'apprendre à lire et à écrire.

Je compris que je ne devais plus seulement me souvenir de ce que j'avais perdu, mais aussi rendre grâce pour tout ce que j'avais reçu.

Je joignis les mains.

Seigneur, je vous confie ceux que j'ai aimés, ceux que je n'ai pas su retrouver, ceux que je n'ai pas su comprendre et ceux auxquels je n'ai pas toujours su pardonner. Je vous confie ce que je n'ai pas accompli, ce que j'ai mal compris et ce que je n'ai pas su aimer. Je vous confie aussi ceux qui m'ont tendu la main lorsque je croyais n'avoir plus personne.

Je sais maintenant que vous les aviez placés sur ma route.

Le reste ne m'appartenait plus. Il était entre vos mains, Seigneur.

Alors me revinrent les paroles du prophète Isaïe :

« Oui, un enfant nous est né, un fils nous a été donné ! Sur son épaule est le signe du pouvoir ; son nom est proclamé : Conseiller-merveilleux, Dieu-Fort, Père-à-jamais, Prince-de-la-Paix. »

Je demeurai longtemps devant la crèche. La lumière des cierges tremblait doucement dans l'église. Les premières voix s'élevaient dans la nef. Bientôt, les cloches annonceraient la messe de minuit.

Je ne savais pas ce que me réservaient les jours à venir, mais je n'éprouvais plus le besoin de tout connaître. Pour la première fois peut-être, je pouvais m'en remettre entièrement à Dieu.

L'Enfant qui allait reposer dans cette mangeoire venait au monde sans richesse ni puissance. Il venait dans la fragilité, au milieu des hommes, pour que nul ne se croie trop petit pour être aimé. Il venait rejoindre les pauvres, les oubliés, les blessés, ceux qui avaient perdu leur chemin et ceux qui n'osaient plus espérer.

Je songeai que toute ma vie avait peut-être été une longue marche vers cette vérité.

Il était venu parmi les hommes, pauvre et vulnérable, et j'avais eu la grâce de le reconnaître dans le regard d'un pauvre pèlerin.
Cette nuit était mon dernier Noël au service de cette basilique. Je le savais. Pourtant, en regardant la crèche, je ne ressentais ni tristesse ni regret. Seulement une profonde gratitude.

J'avais reçu une lumière. J'avais essayé de la transmettre. Cela suffisait.

Et moi, vieux sacristain, je pouvais encore l'accueillir.

****

Le lendemain de Noël, puis au cours des semaines suivantes, Roberto parla peu. Il semblait avoir enfin confié le secret qu'il portait depuis si longtemps. Il allait très souvent prier devant le tombeau de Benoît-Joseph Labre, dans l'église Sainte-Marie-des-Monts, son chapelet entre les doigts.

Chez lui, il recevait aussi des visiteurs. Les Monticiani remarquaient alors que son accueil simple reflétait quelque chose de la bonté qu'il avait reçue du Pèlerin de Dieu. Il ne cherchait pas à donner des leçons. Il écoutait. Il offrait un sourire, un peu de pain, une parole lorsque cela était nécessaire, ou simplement le silence lorsque les mots auraient été de trop.

Le Père Giovanni della Pietra consigna fidèlement le souvenir de cet entretien. Il lui arrivait de repenser au vieux sacristain et à la lumière qui avait traversé son regard lorsqu'il évoquait son ami Benoît-Joseph Labre. Il avait compris que le récit de Roberto n'était pas seulement celui d'une vie passée, mais celui d'une espérance transmise.

Le 21 mars 1851, Roberto Sanguedolce s'éteignit paisiblement à son domicile du rione Monti.

Il ne laissait derrière lui ni fortune ni œuvre éclatante. À ceux qui l'avaient connu, il laissait le souvenir d'un homme qui avait traversé la peur et la dureté des hommes avant de trouver un chemin vers l'espérance. Il ne s'était jamais marié. Il avait consacré sa vie au service de Dieu et de son prochain, sans chercher d'autre récompense que celle de demeurer fidèle à ce qu'il avait reçu.

Pendant de longues années, il avait servi avec fidélité et discrétion, accueillant chacun, rendant service sans bruit et écoutant sans porter de jugement. Ceux qui l'avaient côtoyé se souviendraient surtout de lui comme de l'ami du Pèlerin de Dieu.

Il avait reçu une lumière, et il l'avait transmise à tous ceux qu'il avait rencontrés.
Aujourd'hui encore, dans le silence de la basilique des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts, les Monticiani racontent qu'à chaque veillée de la Nativité, quelque chose de la vie du Pèlerin de Dieu continue de passer d'une personne à l'autre, comme une lumière que nul ne possède, mais que chacun peut recevoir et transmettre.

Car n'oubliez pas qu'il suffit parfois d'une rencontre pour qu'une vie reprenne courage. Il suffit d'une main tendue pour qu'un cœur blessé recommence à espérer. Et il suffit qu'une lumière soit transmise pour que la nuit ne soit jamais tout à fait obscure.

Ainsi, de Benoît-Joseph à Roberto, et de Roberto à ceux qu'il a accueillis, l'espérance a poursuivi son chemin.

Et chaque Noël, lorsque les cierges s'allument devant la crèche, leur histoire semble nous rappeler cette humble et merveilleuse promesse :

Dieu vient à la rencontre des hommes, et aucune nuit n'est trop profonde pour que l'espérance y fasse naître sa lumière.

FIN

Frère Alexis, fl
Boulogne sur Mer le 29 Novembre 2026

